

Histoire de Nerilka

Anne McCaffrey

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Science - Fantasy

McCaffrey^{Anne}

LA BALLADE DE PERN

Histoire de Nerilka

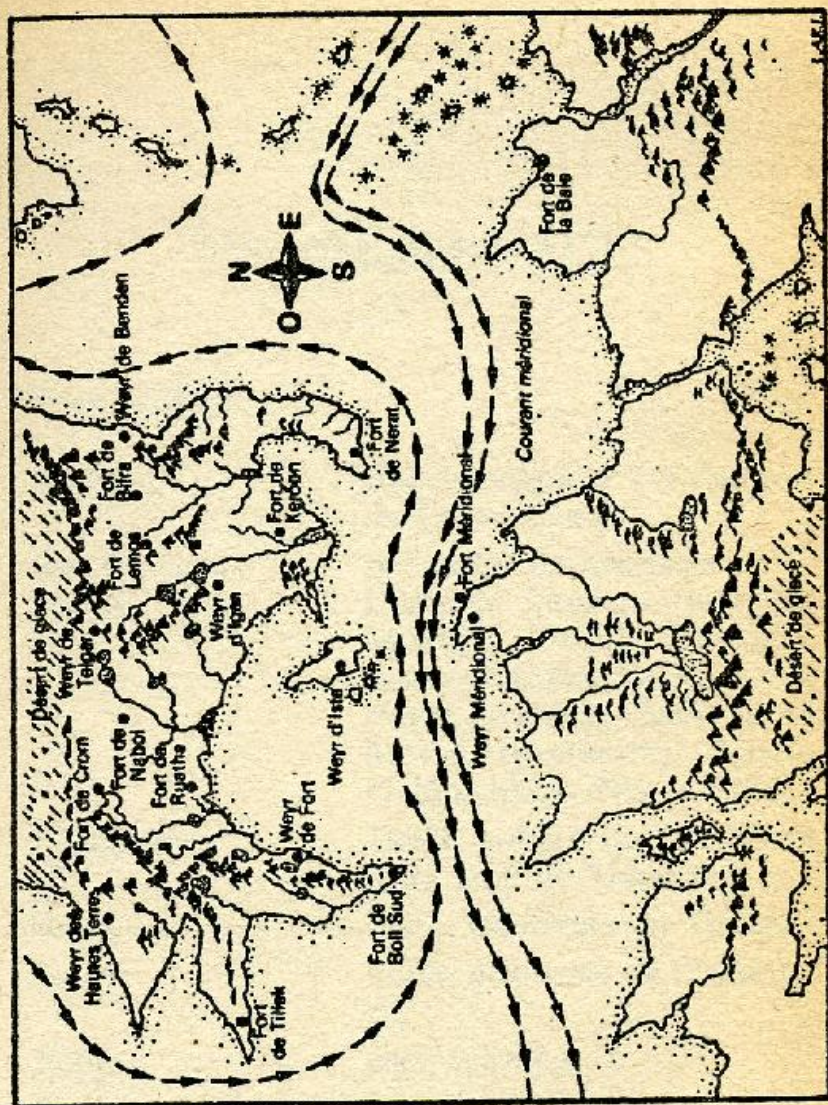
Je ne suis pas un harpiste, n'attendez pas de moi un savant récit. Ce qui suit est mon histoire personnelle, aussi exacte que peut la raconter le souvenir, mais forcément partielle. Personne ne peut nier que

PRESSES  POCKET



Anne McCaffrey

Histoire de Nerilka



Rukbat était une étoile dorée de type G, dans le secteur du Sagittaire. Elle avait cinq planètes, deux ceintures d'astéroïdes et une planète errante qu'elle avait captée et retenait depuis de récents millénaires. Des hommes s'établirent sur le troisième monde de Rukbat et le nommèrent Pern, prêtant d'abord peu d'attention au planétoïde errant, qui décrivait autour de son soleil d'adoption une orbite elliptique terriblement excentrique — jusqu'au jour où la course de l'errant le ramena près de sa sœur adoptive au périhélie.

Quand les circonstances étaient favorables et qu'une conjonction le plaçait assez près de sa planète-sœur, la vie indigène du planétoïde errant tentait de franchir le gouffre de l'espace pour rejoindre la planète plus tempérée et plus hospitalière. Alors des Fils argentés tombaient en pluie dans le ciel de Pern, détruisant tout ce qu'ils touchaient. Les premiers colons essuyèrent des pertes terribles. Une lutte s'engagea pour survivre et combattre ce danger et les derniers liens qui subsistaient avec la planète-mère furent rompus.

Les Pernaïs, dès leur arrivée, avaient démembré leurs vaisseaux spatiaux et renoncé aux technologies sophistiquées qui n'avaient pas leur place sur cette planète pastorale. Pour maîtriser les incursions des Fils redoutés, les plus ingénieux établirent un plan à long terme. La première phase consista à développer une variété hautement spécialisée de lézards de feu, forme de vie indigène de leur nouveau monde. Les hommes et les femmes doués d'une forte empathie et de capacités télépathiques innées furent entraînés à les utiliser et à préserver ces étranges animaux. Les dragons — ainsi nommés pour leur ressemblance avec la bête mythique des légendes terriennes — avaient deux caractéristiques précieuses. Ils pouvaient se téléporter instantanément d'un endroit à un autre, et, après avoir mâché une roche riche en phosphine, émettaient un gaz enflammé. Et parce que les dragons pouvaient voler, ils pouvaient aussi intercepter et calciner les Fils en plein ciel, avant qu'ils n'atteignent la surface de la planète.

Il fallut des générations avant que le potentiel des dragons atteignît son plein développement. La seconde phase du plan de défense allait prendre encore plus longtemps. Car les Fils, spores mycorrhizoïdes capables de traverser l'espace, dévoraient toute matière organique avec une aveugle voracité et, dès qu'ils avaient touché le sol, s'y enfonçaient et proliféraient à une vitesse terrifiante. On développa donc une forme de vie capable de vivre en symbiose avec eux, et la larve qui en résulta fut introduite dans le sol du Continent Méridional. Ainsi les dragons constitueraient la protection visible, calcinant les Fils en plein ciel et protégeant l'habitat et les troupeaux, tandis que la larve protégerait la végétation en dévorant les Fils qui auraient échappé aux flammes des dragons.

Les initiateurs de cette défense à deux étages n'avaient pas tenu compte de changements possibles ou de bouleversements géologiques. Le Continent Méridional, quoique apparemment plus attrayant que les terres plus froides du Nord, se révéla instable, et toute la colonie fut obligée de chercher refuge sur les rocs stériles du Continent Septentrional.

Sur le Continent Septentrional, le premier Fort, nommé Fort de Fort, construit sur la face orientale de la Grande Chaîne Occidentale, fut bientôt trop petit, et ses cavernes pourtant vastes incapables d'abriter le nombre croissant des dragons. Une autre colonie s'établit un peu au nord, où un grand lac s'était formé près d'une falaise trouée de grottes. Mais ce nouveau Fort, baptisé Fort de Ruatha, devint lui aussi trop petit au bout de quelques générations.

Comme l'Etoile Rouge se levait à l'est, le peuple de Pern décida de fonder une colonie dans les montagnes orientales, là où l'on pourrait trouver des cavernes convenant à ce dessein. Car seuls le roc et le métal étaient insensibles aux brûlures des Fils.

Les dragons ailés crachant le feu avaient maintenant atteint une taille requérant des cavités plus vastes que les modestes grottes où s'étaient établis les premiers Forts. Certains volcans éteints, l'un un peu au nord du premier Fort, l'autre dans les Monts de Benden, avaient des cratères troués de cavernes ; ils n'exigèrent que quelques modifications pour devenir habitables. Toutefois les excavatrices, prévues pour des opérations minières normales et non pour l'excavation de falaises entières, consommèrent le reste du combustible apporté de la Terre. L'excavation des Forts et Weyrs ultérieurs fut faite à la main.

Les dragons et leurs maîtres dans leurs forteresses volcaniques, et le peuple dans les grottes des Forts, vaquaient à leurs tâches respectives, et développèrent chacun de leur côté des habitudes qui devinrent des coutumes, lesquelles se pétrifièrent en une tradition, aussi intangible qu'une loi. Quand s'annonçait une Chute de Fils — quand l'Etoile Rouge était visible à l'aube entre les Pierres de l'Etoile, érigées sur la Couronne de chaque Weyr, — les dragons et leurs maîtres se mobilisaient pour protéger le peuple de Pern.

Puis venait un Intervalle — deux cents Révolutions de la planète Pern autour de son soleil — où l'Etoile Rouge était à l'autre extrémité de son orbite erratique, captive solitaire et glacée. Aucun Fil ne tombait sur Pern. Les habitants effaçaient tous les signes des déprédations, ensemençaient les champs, plantaient des vergers, pensaient même à reboiser les pentes dénudées par les Fils. Ils parvenaient même à oublier qu'ils avaient frôlé de près l'extinction totale. Puis la planète errante reparaisait, les Fils recommençaient à tomber pour une autre période — ou Passage — de cinquante ans. De nouveau, les Pernais remerciaient leurs ancêtres, morts depuis des générations, de leur avoir légué les dragons, dont l'haleine embrasée calcinait les Fils en plein ciel.

Les dragons, eux aussi, avaient prospéré pendant l'Intervalle, et s'étaient installés dans quatre autres sites, selon le plan de défense initial.

A chaque génération, les souvenirs de la Terre s'effaçaient de plus en plus de l'histoire pernaise, et finirent par dégénérer en légendes et en mythes. L'importance du Continent Méridional — et des Instructions formulées par les créateurs des dragons et des larves — s'estompa et s'oublia dans la lutte pour

la survie immédiate.

Au début du Sixième Passage, une culture socio-politico-économique complexe s'était développée pour affronter le mal récurrent. Les six Weyrs, ainsi qu'on avait baptisé les habitations volcaniques des chevaliers-dragons et de leurs bêtes, s'étaient engagés à protéger Pern, chaque Weyr ayant une section du Continent Septentrional littéralement sous ses ailes. Le reste de la population avait accepté de payer une dîme pour faire vivre les Weyrs, car les chevaliers-dragons n'avaient pas de terres arables dans leurs régions volcaniques, n'avaient pas le temps d'apprendre d'autres métiers en temps de paix compte tenu des soins qu'exigeaient leurs dragons, et n'avaient pas de temps à distraire de la protection de la planète durant les Passages.

Des colonies, appelées Forts, s'étaient développées partout où se trouvaient des grottes naturelles — certaines plus importantes ou stratégiquement mieux placées que d'autres. Il fallait un homme énergique pour contrôler le peuple terrifié pendant les Chutes de Fils ; il fallait une sage administration pour conserver les vivres quand on ne pouvait rien cultiver sans danger ; il fallait des mesures extraordinaires pour gouverner la population et la maintenir active et en bonne santé jusqu'à la fin du Passage.

Les artisans pratiquant les arts et métiers utiles à la communauté — métallurgie, tissage, élevage, culture, pêche, exploitation minière — avaient formé des ateliers dans tous les Forts importants, dirigés par l'Atelier Maître qui enseignait les préceptes du métier et conservait et transmettait les techniques d'une génération à l'autre. Le Seigneur Régnant d'un Fort ne pouvait pas refuser aux autres Forts le produit des ateliers situés sur son territoire, car les ateliers étaient indépendants des Forts. Chaque Maître, dans sa spécialité, prêtait allégeance au Maître Artisan de Pern — office électif basé sur la compétence professionnelle et les capacités administratives. Le Maître Artisan était responsable de la production de ses ateliers et de la distribution juste et objective de tous les produits relevant de sa spécialité sur une base planétaire et non pas régionale.

Les Seigneurs des Forts et les Maîtres Artisans jouissaient de certains droits et privilèges, de même que les chevaliers-dragons, dont toute la population dépendait pour sa défense pendant les Chutes de Fils.

C'est à l'intérieur des Weyrs que la plus grande révolution avait eu lieu, car les besoins des dragons avaient priorité sur toutes autres considérations.

Parmi les dragons, les dorés et les verts étaient des femelles, les bronze, les bruns et les bleus étaient des mâles.

Chez les dragons femelles, ou dragonnes, seules les dorées étaient fertiles ; les vertes étaient rendues stériles par la pierre de feu — une chance, car dans le cas contraire leur vie sexuelle très active aurait surpeuplé les Weyrs. C'étaient toutefois les plus agiles, auxiliaires inappréciables dans la lutte contre les Fils par l'intrépidité et l'agressivité. En contrepartie de leur fertilité, les reines dorées ne crachaient pas le feu, et leurs maîtresses étaient armées de lance-flammes dans les combats. Les mâles bleus étaient plus

robustes que leurs sœurs plus petites, tandis que les bruns et les bronze avaient la résistance indispensable dans les longues et difficiles batailles. En théorie, les grandes reines dorées pouvaient s'accoupler à n'importe quel dragon capable de les rattraper pendant leurs acrobatiques vols nuptiaux. Mais en pratique, cet honneur revenait toujours aux bronze. Lorsqu'un dragon bronze couvrait la doyenne des reines, son maître devenait le Chef du Weyr et commandait les escadrilles de combat pendant toute la durée du Passage. Toutefois, c'est la maîtresse de la reine doyenne qui avait le plus de responsabilités dans le Weyr, pendant et après un Passage ; elle devait veiller à l'instruction et à la conservation des dragons, comme au bien-être et à la prospérité du Weyr. Une Dame du Weyr forte et énergique était aussi essentielle à la survie du Weyr que les dragons l'étaient à la survie de Pern. A elle incombait la tâche de ravitailler le Weyr, de mettre ses enfants en tutelle, d'organiser les Quêtes dans les Forts et les ateliers pour y trouver des candidats et candidates à présenter aux dragonets nouveau-nés le jour de l'Eclosion. Comme la vie dans les Weyrs était non seulement plus prestigieuse mais également plus facile pour les hommes et les femmes, Forts et ateliers considéraient comme un honneur le choix de leurs fils et de leurs filles pendant une Quête, et s'enorgueillissaient des membres de leur lignée devenus chevaliers-dragons. Notre histoire commence vers la fin du Sixième Passage de l'Etoile Rouge, quelque mille quatre cents Révolutions après l'arrivée des hommes sur Pern...

1.

11.3.1553 Intervalle

Je ne suis pas harpiste, n'attendez pas de moi un savant récit. Ce qui suit est mon histoire personnelle, aussi exacte que peut la raconter le souvenir, mais forcément partielle. Personne ne peut nier que j'ai vécu l'une des époques les plus importantes de Pern, qui fut aussi une époque tragique. J'ai survécu à la Grande Peste, mais mon cœur pleure encore et pleurera toujours tous ceux qu'elle a emportés.

Je me suis finalement réconciliée avec l'idée de la mort, du moins je le crois. Car les remords, si virulents soient-ils, ne pourront jamais rendre assez longtemps la vie aux morts pour qu'ils puissent absoudre les vivants. Comme bien d'autres, ce que je regrette, c'est ce que je n'ai pas fait ou pas dit à mes sœurs, qui maintenant ne peuvent plus me voir ni m'entendre ni recevoir mes adieux en ce jour qui fut le dernier où je les vis.

En ce doux matin embaumé, quand mon père, le Seigneur Tolocamp, ma mère, Dame Pendra, et quatre de mes jeunes sœurs se mirent en route pour le Fort de Ruatha et la Fête qui devait s'y dérouler quatre jours plus tard, je ne leur dis pas au revoir et ne leur souhaitai pas bon voyage. Jusqu'à ce que la raison et le bon sens reprennent leurs droits, je craignis, je l'avoue, que ma mauvaise humeur en cette circonstance n'eût causé leur perte. Mais ils ne manquaient pas d'amis pour leur dire au revoir en ce matin, et il est certain

que les déclarations de mon frère Campen devaient constituer des adieux plus réconfortants que ne l'auraient été mes paroles dites du bout des lèvres. Car, finalement, il devait gouverner le Fort de Fort pendant l'absence de mon père, et il entendait mettre cette occasion à profit. Campen est un jeune homme accompli, malgré son peu de sensibilité et une absence totale d'humour. Il n'y a absolument rien de tortueux en lui. Comme tout son plan consistait à étonner mon père par son industrie et son efficacité dans le gouvernement du Fort, ce plan exigeait par là même que les voyageurs reviennent sains et saufs. J'aurais pu dire au pauvre Campen qu'il n'obtiendrait sans doute pas d'autre compliment qu'un grognement de mon père, lequel trouverait normal que son fils et héritier fasse preuve d'industrie et d'efficacité. La garde au grand complet, tous les vassaux et les apprentis Harpistes étant venus saluer le départ avec exubérance, les voyageurs n'étaient certes pas partis dans l'indifférence. Personne n'aurait remarqué ma défection. Sauf, peut-être, ma sœur Amilla, dont les yeux perçants enregistraient toujours ce qu'elle pouvait utiliser plus tard à son avantage.

En vérité, sans leur souhaiter aucun mal, car une Chute de la veille s'était terminée sans infestations ni ravages dans les cultures, je n'avais pas non plus le cœur à leur souhaiter du bien. Car on me laissait à Fort à dessein, et j'avais bien souffert d'entendre mes sœurs jacasser sur leurs chances de conquêtes à la Fête de Ruatha, sachant que je n'y assisterais pas.

En être ainsi exclue péremptoirement, par le bon plaisir de mon père qui m'avait rayée de sa liste, c'était typique de son insensibilité coutumière. Typique de son attitude à l'égard des sentiments humains — du moins, typique de ses attitudes et de ses jugements jusqu'à son retour de Ruatha, après quoi il se mura dans ses appartements pendant des semaines.

Il n'y avait aucune bonne raison de m'exclure. Une voyageuse de plus n'aurait pas obligé mon père à changer les dispositions prises pour le voyage, et n'aurait pas gêné l'expédition. Et quand j'en avais parlé à ma mère, la suppliant d'intervenir et lui rappelant toutes les tâches rebutantes que j'avais exécutées dans l'espoir d'assister à la première Fête d'Alessan, elle avait fait la sourde oreille. En proie à cette déception cruelle, je sais que je perdis ma cause en balbutiant tout à trac que j'avais été mise en tutelle avec Suriana — l'épouse d'Alessan morte à la suite d'une chute malheureuse lorsque son coureur s'était emballé — et que j'étais donc sa sœur adoptive.

— Alors, le Seigneur Alessan ne souhaitera pas te voir, car ton visage lui rappellerait sa perte.

— Il n'a jamais vu mon visage, avais-je protesté. Mais Suriana était mon amie. Tu sais qu'elle m'écrivait souvent de Ruatha. Si elle avait vécu assez longtemps pour devenir la Dame de Ruatha, elle m'aurait invitée. Je le sais.

— Voilà une Révolution bien comptée qu'elle repose dans sa tombe, Nerilka, m'avait-elle rappelé avec froideur. Le Seigneur Alessan doit choisir une autre épouse.

— Tu ne penses quand même pas que mes sœurs ont la moindre chance

d'attirer l'attention d'Alessan... commençai-je.

— Sois donc un peu plus fière, Nerilka. Sinon pour toi, du moins pour ta Lignée, avait répliqué ma mère avec colère. Fort est le plus ancien de tous les Forts, et il n'est pas une famille sur Pern qui...

— Qui veuille s'allier à aucune de tes laideronnes. Dommage que vous ayez marié Silma si précipitamment. C'était la seule d'entre nous qui fût jolie.

— Nerilka ! C'est scandaleux ! Si tu étais plus jeune, je...

Même redressée de toute sa taille dans la colère, ma mère devait lever la tête pour me regarder, ce qui aggravait encore mon cas à ses yeux.

— Puisque ce n'est pas le cas, je vais sans doute être obligée de surveiller une fois de plus le bain des servantes.

Je tirai une amère satisfaction de son expression, car, à l'évidence, telle était la punition qu'elle voulait m'imposer.

— Par ce temps froid, se sabler dans l'eau chaude leur fait toujours du bien. Et cela fait, tu nettoieras les fosses à serpents du niveau inférieur !

Puis, me brandissant l'index sous le nez d'un air menaçant, elle avait ajouté :

— Dernièrement, je trouve que ton attitude laisse beaucoup à désirer, Nerilka. Essaie d'adopter de meilleures manières d'ici mon retour, sinon, je t'avertis que tes privilèges seront diminués et tes tâches augmentées. Si tu ne respectes pas mon autorité, je n'aurai d'autre choix que de m'en remettre à ton père pour une action disciplinaire.

Puis elle me congédia, le visage rouge de colère contenue devant tant d'impertinence.

Je quittai ses appartements la tête haute, mais la menace de s'en remettre à mon père n'était pas à prendre à la légère. Il avait la main lourde avec nous, aussi bien pour les aînés que pour les plus jeunes.

J'ordonnai durement aux servantes d'aller au bain, et, tout en sablant sans ménagement le dos de celles qui ne le faisaient pas avec assez d'énergie pour mon goût, je repassai mentalement ma conversation avec ma mère, et je regrettais mes paroles inconsidérées pour plusieurs raisons. J'avais sans doute compromis mes chances d'assister à une autre Fête pour toute la Révolution, et j'avais inutilement blessé ma mère.

Ce n'était pas sa faute si ses filles n'étaient pas très jolies. Elle était elle-même assez belle, même actuellement dans sa cinquantième Révolution, et après des grossesses presque ininterrompues dont il restait dix-neuf enfants vivants. Le Seigneur Tolocamp était bel homme, lui aussi, grand, vigoureux, et sans conteste très viril, car la Horde de Fort, ainsi que nous avaient baptisés les apprentis harpistes, n'étaient pas ses seuls rejetons. Ce que je trouvais rageant, c'est que presque toutes mes demi-sœurs étaient beaucoup plus jolies que les filles légitimes, à l'exception de Silma, qui venait juste avant moi.

Mais, légitimes ou bâtardes, nous étions toutes grandes et vigoureuses, adjectifs plus flatteurs pour des garçons que pour des filles, mais on n'y pouvait rien. Jugement peut-être un peu hâtif, car ma plus jeune sœur, Lilla, avait, à dix Révolutions, les traits plus fins que nous autres et embellirait sans

doute encore. Quel gâchis que Campen, Mostar, Doral, Theskin, Gallen et Jess eussent des cils longs et fournis alors que les nôtres étaient clairsemés, d'immenses yeux noirs alors que les nôtres étaient clairs, presque blancs, de beaux nez fins et aristocratiques alors que le mien ne pouvait se comparer qu'à un bec. Ils avaient d'épaisses chevelures bouclées. Les filles avaient aussi les cheveux épais, et les miens, dénoués, me tombaient jusqu'à la taille, mais ils étaient si noirs qu'ils faisaient paraître mon teint olivâtre. Encore plus infortunées que moi, mes sœurs avaient des cheveux queue de vache, qu'aucune décoction n'arrivait à embellir. C'était d'une injustice criante, car des mâles laids trouveraient toujours des épouses maintenant que le Passage se terminait et que les Seigneurs pensaient à étendre et multiplier les exploitations. Mais il n'y aurait pas de maris pour les filles sans beauté.

J'avais depuis longtemps renoncé aux idées romanesques de toutes les jeunes filles, et même à l'espoir que la situation de mon père puisse m'acquérir ce que mon apparence ne me permettait pas d'espérer, mais j'aimais voyager. J'aurais tant aimé assister à la première Fête que donnait Alessan en tant que Seigneur de Ruatha. J'aurais voulu voir, ne fût-ce qu'à distance, l'homme qui avait inspiré de l'amour à Suriana — Suriana dont les parents m'avaient prise en tutelle, Suriana ma meilleure amie, qui était sans effort tout ce que je n'étais pas, et qui m'avait prodigué son amitié sans réserve. Alessan ne pouvait pas l'avoir pleurée plus que moi, car cette mort m'avait enlevé une vie que je chérissais plus que la mienne. Dire qu'une partie de moi-même était morte avec Suriana n'était pas une exagération. Nous nous comprenions sans effort comme un dragon et son maître, nous riions souvent d'un seul cœur, faisions les mêmes remarques ensemble, sentions toujours l'humeur de l'autre, et nos cycles concordaient toujours quelle que fût la distance qui nous séparait.

En ces heureuses Révolutions, je paraissais même plus jolie tant était grand mon bonheur en la radieuse compagnie de Suriana. Et j'étais certainement plus brave avec elle, éperonnant mon coureur après le sien sur les sentiers les plus dangereux. Je naviguais aussi par les vents les plus forts dans le petit sloop que nous prenions pour descendre la rivière jusqu'à la mer. Et Suriana avait bien d'autres dons. Elle avait un ravissant soprano auquel mon alto faisait un parfait contrepoint. A Fort, j'ai la voix plate. Elle avait un très bon coup de crayon ; elle brodait à ravir, de sorte que sa mère n'hésitait jamais à lui confier les tissus les plus arachnéens, et, grâce à ses conseils, je fis moi aussi de tels progrès en couture que, plus tard, ma mère ne put faire autrement que me complimenter, quoiqu'à regret. Je ne surpassais Suriana que dans un seul domaine, mais même mes talents de guérisseuse ne seraient pas parvenus à guérir son dos brisé dans sa chute. Malheureusement, en tant que fille de Fort, je ne pouvais pas entrer comme apprentie à l'Atelier des Guérisseurs. Et d'autant moins que mes talents pouvaient être utilisés gratuitement dans les sombres laboratoires du Fort.

Aujourd'hui, je suis atterrée de m'être montrée si peu charitable et si légère, incapable d'avalier ma déception et ma fierté pour souhaiter bon voyage à mes

sœurs plus favorisées. Car il se trouve justement que la chance les avait abandonnées lorsqu'on les avait choisies pour aller à la Fête de Ruatha. Mais qui aurait pu prévoir cela, et encore moins la peste, en ce beau matin ensoleillé d'hiver ?

Nous connaissions tous l'existence de l'étrange bête recueillie par les marins, car mon père avait voulu que tous ses enfants connaissent les codes tambourinés. Vivant si près de l'Atelier des Harpistes, peu de nouvelles concernant le Continent Septentrional nous échappaient. Curieusement, nous ne devions pas en parler, de peur que les informations que nous ne pouvions faire autrement que comprendre ne soient indiscretement répétées. Ainsi, nous savions tous qu'un étrange félin avait été découvert à Keroon. Il n'est donc pas surprenant que je n'aie pas fait le rapport entre ce message et un message ultérieur, demandant à Maître Capiam de venir diagnostiquer l'étrange maladie affectant les gens d'Igen. Mais j'anticipe sur les événements.

Ainsi, mes parents et mes quatre sœurs — Amilla, Mercia, Merin et Kista — commencèrent leur voyage par la traversée de la partie occidentale de nos terres, où mon père voulait visiter quelques vassaux, pour se rendre à cette fatale Fête. Et moi, qui pensais avoir mérité d'y aller, je restai à la maison.

Heureusement, je m'arrangeai aussi pour échapper à l'attention de Campen, car j'étais certaine qu'il m'aurait trouvé des tâches à accomplir pour s'attirer l'approbation de notre père. Campen adorait déléguer l'autorité, évitant ainsi l'ennuyeuse monotonie du travail, et réservant son énergie pour critiquer les résultats, et donner gravement des conseils. Il ressemble beaucoup à notre père. En fait, quand Papa mourra, tout continuera sans doute comme avant, et il y aura peu de changement dans mes devoirs, à moi, Nerilka.

Mes sœurs et moi, nous allions souvent ramasser des herbes, des racines et autres plantes médicinales, et ce devoir avait priorité sur tout autre que Campen ait pu m'imposer ce jour-là. Ce que Campen ne semblait pas savoir, c'est qu'on ne ramasse pas de plantes médicinales pendant la saison froide, mais personne n'allait se risquer à m'en faire la remarque. J'emmenai Lilla, Nia, Mara et Gaby pour cette prétendue expédition. Nous rentrâmes avec du cresson précoce et des oignons sauvages, et Gaby se surprit lui-même en tuant un wherry sauvage d'un javelot bien lancé. Nos résultats de l'après-midi forcèrent les louanges de Campen, qui par ailleurs passa le repas du soir à se plaindre de l'incompétence des servantes qui ne travaillaient bien que sous surveillance. Plainte si fréquente chez mon père que je levai les yeux de l'os que je rongais pour m'assurer que c'était bien Campen qui parlait.

Je ne me rappelle pas à quoi je m'occupai les jours suivants. Il ne se passa rien de mémorable — si l'on excepte les messages demandant Maître Capiam, que j'entendis et ignorai totalement. Mais savoir n'aurait rien changé. Le cinquième jour se leva, clair et ensoleillé, et je m'étais suffisamment remise de ma déception pour espérer qu'il fit aussi beau à Ruatha. Je savais que mes sœurs n'avaient aucune chance de séduire Alessan, mais, avec une assistance si nombreuse, peut-être se trouverait-il d'autres familles qui répondraient aux

exigences de mon père et constitueraient pour ses filles des alliances acceptables. Surtout maintenant que le Passage se terminait et que les vassaux voudraient étendre leurs cultures. Le Seigneur Tolocamp n'était pas le seul à vouloir accroître ses terres. Si seulement notre père n'avait pas été aussi exigeant pour nos mariages.

Je suis contente de pouvoir dire qu'on avait déjà demandé ma main. J'aurais volontiers participé à la fondation d'un nouveau fort, même si j'avais dû creuser moi-même ma demeure dans la falaise, car j'aurais été ma propre maîtresse, Garben appartenait à la Lignée de Tillek, très respectable en ligne collatérale. De plus, il me plaisait, mais sa personne et ses espérances n'avaient pas convenu à mon père. J'avais été flattée qu'il revienne présenter sa demande pendant deux Révolutions successives — annonçant chaque fois qu'il avait ajouté une autre salle à son modeste fort — mais mon père l'avait refusé. Si l'on m'avait demandé mon avis, j'aurais accepté. Amilla avait méchamment observé que j'aurais accepté n'importe qui à ce stade. Elle avait raison, mais seulement parce que Garben me plaisait. Il avait une demi-tête de plus que moi. Cela remontait à cinq Révolutions.

Suriana, ignorant ma situation et mes déceptions, avait souvent exprimé l'espoir de convaincre le Seigneur Leef de m'inviter à lui faire une visite prolongée à Ruatha. Dès qu'elle serait enceinte, il accèderait à sa demande, elle en était certaine. Mais Suriana était morte, et même cette faible lueur d'espoir s'était éteinte, comme elle s'était éteinte elle-même après être tombée du coureur sur lequel elle chevauchait. Galopait, plus probablement, pensais-je souvent avec amertume. Elle m'avait confié qu'Alessan était parvenu à créer une race de coureurs étonnamment rapides alors que son père lui avait ordonné de sélectionner une variété passe-partout. Je ne connaissais que les détails rendus publics : Suriana s'était cassé la colonne vertébrale en montant un coureur, et était morte sans avoir repris connaissance, malgré les soins du Maître Guérisseur convoqué à la hâte. Maître Capiam, qui discutait volontiers de problèmes médicaux avec moi, car il me savait aussi compétente que me le permettait mon rang, avait gardé un silence obstiné sur la tragédie.

2.

11.3.43 - 1541

La tour des tambours de l'Atelier des Harpistes vibrait encore de l'ordre de quarantaine imposé par Capiam, m'apprenant la nouvelle tragédie ruathienne exactement à la même heure que j'avais appris la mort de Suriana, ce qui me déchira le cœur. Je mesurais les épices pour le chef cuisinier, et je dus faire effort pour empêcher ma main de trembler et de renverser les coûteuses épices. Continuant à me contrôler strictement, car le cuisinier ne comprenait pas les codes tambourinés et je désirais un dîner mangeable pour le soir, je finis de doser les ingrédients qu'il demandait, refermai soigneusement le bocal, le remis à sa place habituelle et fermai le placard. Quand je fus remontée au niveau supérieur, dans le Fort proprement dit, les tambours

répétaient le message, mais la deuxième version différerait peu de la première. Quand je sortis du Fort, Campen demandait des explications d'une voix tonitruante.

Heureusement, tant de gens couraient vers l'Atelier des Harpistes que ma hâte inconvenante passa inaperçue. La cour de l'Atelier était pleine d'apprentis et compagnons harpistes et guérisseurs. Une excellente discipline avait toujours régné dans ces deux Ateliers, il n'y avait donc pas de panique, malgré l'angoisse évidente et les nombreuses questions qui circulaient.

Oui, la présence de Maître Capiam n'avait pas été requise uniquement à l'Atelier des Eleveurs de Keroon et au Fort Maritime d'Igen. Telgar sollicitait sa présence et ses conseils ; on disait qu'il avait été amené à la Fête d'Ista à dos de dragon, et de là à Boll Sud sur l'ordre exprès du Seigneur Ratoshigan, transmis par Sh'gall en personne, Chef du Weyr de Fort, sur son bronze Kadith.

Maître Fortune, accompagné de la Compagnonne Desdra, tous deux de l'Atelier des Guérisseurs, et les Maîtres Harpistes Brace et Dunegrine apparurent en haut de l'escalier, et tout le monde se tut.

— Il est bien naturel que les messages tambourinés aient suscité votre inquiétude, commença Maître Fortune, s'éclaircissant la gorge avec ostentation.

Il avait de vastes connaissances théoriques, mais il lui manquait la pratique et l'aisance caractéristiques de Capiam, Maître Guérisseur de Pern. Maître Fortune éleva inutilement la voix dans un aigu strident.

— Vous devez réaliser que Maître Capiam n'invoquerait pas cette procédure d'urgence sans raison impérative. Que tous les harpistes et guérisseurs ici présents ayant assisté à l'une ou l'autre Fête se présentent immédiatement à la Compagnonne Desdra dans le Petit Hall. Je parlerai moi-même à tous les guérisseurs dans le Grand Hall si vous voulez bien avoir l'obligeance de vous y rendre. Maître Brace...

Maître Brace s'avança, ajustant sa ceinture et s'éclaircissant la gorge lui aussi.

— Maître Tirone est actuellement absent, car il sert de médiateur dans un conflit survenu aux mines. Selon la tradition, et en ma qualité de Maître Senior, j'exercerai son autorité dans cette crise jusqu'à son retour à l'Atelier.

— En espérant que Maître Tirone soit bloqué par la quarantaine ou meure de la maladie... entendis-je quelqu'un grommeler non loin de moi.

Ses voisins le firent taire, de sorte que je n'eus aucune raison de me retourner pour surprendre le mécontent, même si la question m'avait concernée de plus près.

Avant d'accéder au rang de Maître Harpiste de Pern, Tirone avait été autrefois précepteur des enfants du Seigneur Tolocamp, de sorte que je le connaissais bien. Il avait ses défauts, mais écouter sa voix vibrante et mélodieuse avait toujours été un plaisir, quelles que fussent les connaissances qu'il désirait implanter dans des esprits endormis ou indifférents. Mais un homme n'était jamais élu Maître de son Atelier sur la seule foi de sa belle voix de baryton.

J'ai entendu dire par des esprits chagrins que la seule fois où Tirone ait eu le dessous dans une négociation, c'est qu'il souffrait d'une laryngite ; sinon, il avait un don de persuasion lui permettant de convaincre ses opposants à l'usure.

En bon diplomate, le Maître Harpiste prenait grand soin de ne pas offenser le Seigneur Régnant de Fort, malgré l'autonomie des Ateliers, de sorte que je n'avais jamais été témoin de son obstination dans la discussion.

Sur le moment, je trouvais bizarre que Maître Brace fasse cette déclaration à ce moment — et que Desdra et Fortine représentent les guérisseurs. Où était Maître Capiam ? Cela ne lui ressemblait pas de déléguer à d'autres une tâche désagréable. Comme les harpistes et les guérisseurs commençaient à se rendre aux deux lieux assignés, je m'esquivai, guère plus avancée et beaucoup plus inquiète.

Ma mère, mes quatre sœurs et mon père étaient maintenant bloqués à Ruatha. Cela aurait dû être une raison de plus pour m'emmener, pensai-je mesquinement. Ma mort n'aurait été une perte pour personne. J'aurais rendu de grands services comme infirmière, mon seul talent, largement inutilisé en dehors de la famille. Me reprochant ces réflexions, je tournai mes pas vers les niveaux inférieurs du Fort, où se trouvaient les magasins et les laboratoires.

Si cette maladie justifiait une quarantaine, je pouvais me rendre utile en vérifiant les remèdes disponibles. Bien que l'Atelier des Guérisseurs disposât de stocks importants de la plupart des herbes et des médicaments, les Forts et les Ateliers devaient suffire à leurs propres besoins. Toutefois, en la circonstance, il faudrait peut-être faire appel à des herbes qu'on ne stockait pas en grandes quantités en temps normal. Mais Campen me repéra, et arriva au pas de charge, ahanant et soufflant comme à son habitude quand il était agité.

— Rill, qu'est-ce qui se passe ? J'ai bien entendu « quarantaine » ? Est-ce que ça signifie que Père est bloqué à Ruatha ? Qu'allons-nous faire ?

Il se rappela alors que s'il remplissait temporairement la charge de Seigneur Régnant, il n'aurait pas dû demander conseil à un inférieur, et surtout pas à sa sœur. Il s'éclaircit bruyamment la gorge et bomba le torse, affectant une gravité que je trouvais ridicule.

— Avons-nous suffisamment d'herbes pour tous les gens du Fort ?

— Nous en avons assez, effectivement.

— Ne sois pas si désinvolte, Rill. Surtout en un moment pareil.

— Je descendais évaluer la situation, mon frère, mais je peux dire sans crainte de me tromper que nos réserves se révéleront adéquates en cette urgence.

— Parfait. Et n'oublie pas de me communiquer un rapport écrit sur les stocks disponibles.

Il me tapota l'épaule comme il aurait flatté son chien préféré, et s'éloigna en hâte, toujours ahanant et soufflant. A mes yeux prévenus, il parut hésiter sur la conduite à adopter devant cette catastrophe.

Parfois, je suis atterrée en constatant le gaspillage régnant dans nos réserves. Au printemps, en été et en automne, nous ramassons, conservons, salons,

séchons, marinons et entreposons plus de vivres que n'en consommera jamais le Fort. A chaque Révolution, malgré les efforts persévérants de ma mère, les produits les plus anciens ne sont pas consommés en priorité, de sorte que leur quantité s'accroît sans cesse. Les serpents de tunnel et les insectes s'y attaquent dans les sombres profondeurs de nos caves. Nous autres filles, nous en prélevions judicieusement une partie au bénéfice des familles dans le besoin, vu que ni mon Père ni ma Mère ne favorisait la charité, même quand les récoltes étaient insuffisantes sans qu'il y ait faute des fermiers. Mon Père et ma Mère répètent sans se lasser que c'est leur devoir ancestral de ravitailler toute la population du Fort en temps de crise, mais ils ne sont jamais parvenus à définir le mot « crise ». Et ainsi, nos réserves inutilisées et inutilisables ne cessent d'augmenter.

Naturellement, les herbes, correctement séchées et conservées, gardent leur efficacité pendant de nombreuses Révolutions. Les étagères croulaient sous les sacs et les bottes de tiges, les pots de graines et de baumes. Racine sudorigène, fougère plumeuse et tous les fébrifuges étaient des remèdes traditionnels depuis le début des Archives. Consoude, aconit, thym, hysope : je touchai chaque plante à son tour, sachant que nous en possédions des quantités suffisantes pour traiter chacun des dix mille habitants du Fort si nécessaire. Cette Révolution avait vu une récolte de fellis exceptionnelle. La terre avait-elle prévu nos besoins futurs ? Nous avions aussi d'amples provisions d'aconit.

Soulagée par ces constatations, j'allais quitter la dépense quand j'avisai les étagères où l'on conservait les Archives médicinales du Fort — recettes de mixtures et préparations, aussi bien que nom des personnes ayant distribué herbes, drogues et toniques.

J'ouvris le panier de brandons au-dessus de la table de lecture, et me battis avec les gros registres pour prendre celui tout au-dessous de la pile. Cette maladie avait peut-être déjà frappé au cours des innombrables Révolutions écoulées depuis la Traversée. Il était poussiéreux, et la couverture s'écailla sous ma main. Mais si les soins ménagers assidus de ma mère ne l'avaient pas dépoussiéré, il était peu probable qu'elle remarque les dommages. Le livre laissa échapper une mauvaise odeur de moisi quand je l'ouvris, avec soin, ne voulant pas l'abîmer plus qu'il n'était absolument nécessaire. J'aurais pu m'épargner ce souci. L'encre avait pâli, ne laissant sur le parchemin que des traces linéaires ressemblant à des taches de rousseur. Je me demandai pourquoi on prenait la peine de les conserver. Mais j'imaginai la réaction si j'avais suggéré à ma Mère de se débarrasser de ces antiques reliques.

Je fis un compromis en prenant le volume encore lisiblement intitulé *Cinquième Passage*.

Quels écrivains ennuyeux que mes ancêtres ! Je fus sincèrement soulagée quand Sim vint me prévenir que le chef cuisinier désirait ardemment ma présence. En l'absence de ma Mère, il était normal qu'il se tournât vers moi. Je retins Sim, qui d'ailleurs n'était pas pressée d'aller reprendre son travail à

l'office, et je rédigeai rapidement un mot à l'intention de la Compagnonne Desdra, l'informant que les réserves pharmaceutiques du Fort étaient à sa disposition. Je lui en enverrais dès que possible, car je doutais qu'une telle générosité me fût permise après le retour de ma Mère.

En cet instant, et pour la première fois, il me vint à l'idée que Dame Pendra pouvait contracter cette maladie aussi bien que n'importe qui. Un accès de peur ou d'angoisse paralysa ma main sur le parchemin jusqu'à ce que Sim, s'éclaircissant la gorge, me tire de ma stupeur. Je lui adressai un sourire rassurant. Inutile de l'accabler de mes craintes stupides.

— Porte cela à l'Atelier des Guérisseurs, et remets-le uniquement à la Compagnonne Desdra ! Compris ? Ne le laisse pas au premier garçon aux couleurs des guérisseurs que tu rencontreras.

Sim hocha plusieurs fois la tête, m'assurant de son obéissance avec son sourire niais.

Puis j'allai rejoindre le cuisinier, à qui mon frère venait de commander un repas pour un nombre non spécifié d'invités. Il ne savait pas quoi faire, vu que le dîner était déjà prêt.

— De la soupe, naturellement — une de tes bonnes soupes de viande fortifiantes, Felim, et environ une douzaine de wherries de la dernière chasse. La viande est maintenant assez rassise pour être consommée. Et grâce à tes assaisonnements elle est excellente à consommer froide. Des racines également, car elles supportent bien d'être réchauffées. Et du fromage. Nous avons du fromage en quantité.

— Pour combien de personnes ?

Felim était trop consciencieux pour son bien. Ma Mère lui avait si souvent reproché son « gaspillage » que sa seule défense était de lui montrer les registres où il consignait le nombre des convives pour tel ou tel repas, et ce qu'il leur avait servi.

— Je vais me renseigner, Felim.

Campen, semblait-il, était convaincu que tous les petits vassaux et fermiers du voisinage viendraient lui demander des conseils en cette urgence, et, en conséquence, se préparait à nourrir cette multitude. Mais le message tambouriné imposait sans équivoque une quarantaine stricte, et je lui fis remarquer que la population, quelles que soient ses inquiétudes, respecterait sans doute cette consigne. Les fermiers proches viendraient peut-être, car ils se considéraient comme partie intégrante du Fort. Je m'abstins de mentionner que la plupart d'entre eux sauraient mieux que Campen, ce qu'il fallait faire. Je ne voulais pas le décourager.

Je retournai près de Felim et lui dis de prévoir seulement un quart de convives de plus que d'ordinaire, mais de préparer beaucoup de klah, et de sortir du fromage et des biscuits. Passant au cellier, je vis qu'il restait assez de vin dans les tonneaux déjà en perce.

Quand je remontai dans les appartements du premier étage, les tantes et autres parentes étaient déjà au courant du message et très agitées. Je proposai de

transformer en infirmeries les chambres inoccupées, et j'organisai le travail. Remplir des housses avec de la paille pour en faire des grabats de fortune ne serait pas un travail trop fatigant, et cela leur ferait du bien de s'occuper. Je saisis le regard d'Oncle Munchaun, et on parvint à sortir dans le couloir sans être suivis.

Munchaun était le plus âgé des frères survivants de mon Père, et c'était mon pensionnaire préféré. Avant de se blesser au cours d'une escalade, il prenait la tête de toutes les chasses. Il avait tant de compréhension pour les faiblesses humaines, tant d'humour et tant d'humilité que je me demandais souvent pourquoi c'était mon père qui avait été choisi pour gouverner, alors que Munchaun lui était humainement très supérieur.

— Je t'ai vu revenir de l'Atelier. Quel est le verdict ?

— Capiam est tombé victime de la maladie, et Desdra apprend aux guérisseurs à traiter les symptômes.

Il haussa ses sourcils finement dessinés avec un sourire ironique.

— Ainsi, ils ne savent pas à quoi ils ont affaire ?

Je fis « non » de la tête, et il branla du chef.

— Je vais commencer à chercher dans les Archives. Il faut bien qu'elles servent à quelque chose à part occuper les vieillards en surnombre comme moi.

J'avais envie de le gronder de se rabaisser ainsi, mais à son sourire entendu, je compris qu'il aurait fait la sourde oreille à mes protestations.

Le soir, il vint davantage de petits vassaux que je n'avais prévu, de même que beaucoup de Maîtres Artisans, à l'exception, bien entendu, des Maîtres Harpistes et Guérisseurs. Nous avions amplement de quoi les nourrir, et ils parlèrent bien avant dans la nuit, discutant de la situation et de la façon de distribuer les vivres sans rompre la quarantaine. Je versai une dernière tournée de klah, quoique seul Campen y fit honneur, je crois, puis je me retirai dans ma chambre où je lus le vieux registre d'Archives tant que je pus garder les yeux ouverts.

3.

12.3.43

Quand j'entendis les tambours, je sautai du lit et courus dans le couloir où je pouvais mieux les entendre. Le message était terrifiant. Avant que ses échos se soient tus, un autre arriva du sud : Ratoshigan demandait assistance à l'Atelier des Guérisseurs. Il était pourtant bien tôt pour des messages tambourinés. Laissant ma porte ouverte, j'enfilai à la hâte un pantalon et une tunique de travail, et accrochai mon lourd trousseau de clés à ma ceinture. Je mis des bottes, car les minces chaussures d'intérieur ne protégeaient pas suffisamment du froid des dalles du niveau inférieur ni des pierres des routes. Les tambours transmirent encore l'annonce de nouvelles morts à Telgar, Ista, Igen et Boll Sud, et des demandes de nouvelles de Forts et d'Ateliers lointains. Il y avait des volontaires, ce qui était réconfortant, et des offres d'assistance de

Benden, Lemos, Bitra, Tillek et des Hautes Terres, lieux jusque-là épargnés par la catastrophe. Je trouvai cela encourageant et digne de Pern.

J'étais au milieu du Champ quand les premiers rapports codés arrivèrent du Weyr de Telgar : on déplorait la mort de plusieurs chevaliers-dragons, et le suicide consécutif de leurs dragons. Croisant des palefreniers en route pour les écuries, je dissimulai soigneusement mon agitation, les saluant de la tête en souriant, mais pressant le pas pour que personne n'ait l'audace de m'arrêter. Ou peut-être n'avaient-ils pas envie d'entendre d'autres mauvaises nouvelles après celles de la veille. A peine le sinistre rapport de Telgar était-il terminé, que celui d'Ista commença.

Pourquoi avais-je cru que les chevaliers-dragons résisteraient à la maladie, je ne le sais pas. Peut-être parce qu'ils semblaient invulnérables sur le dos de leurs immenses montures, apparemment intouchés par les ravages des Fils — et pourtant, je savais bien que les dragons et leurs maîtres souffraient souvent de graves brûlures — et inaccessibles aux maux bénins et angoisses diverses affectant le commun des mortels. Puis je me rappelai que les chevaliers-dragons volaient souvent d'une *Fête* à une autre, et qu'il y en avait deux le même jour, celle d'Ista et celle de Ruatha, pour les attirer hors de leurs cavernes. Deux Fêtes et deux endroits où la peste faisait rage ! Pourtant, Ista était à un demi-continent vers l'est. Comment la maladie avait-elle pu frapper en même temps deux endroits si éloignés l'un de l'autre ?

Pressant le pas, j'entrai dans la Cour de l'Atelier des Harpistes. Tout le monde était levé, et la moitié des assistants tenaient des coureurs par la bride, sellés et harnachés pour un long voyage, avec leur chargement aux couleurs des guérisseurs. Au-dessus de nous, les tambours continuaient à battre sinistrement. Issus de l'Atelier des Guérisseurs à l'intention des Weyrs et des Forts, les messages étaient signés de Maître Fortune. Où donc était Maître Capiam ?

Desdra descendit en courant les marches de l'Atelier, des fontes sur chaque épaule et dans les mains. Derrière elle, deux apprentis, tout aussi chargés, la suivaient. Elle semblait ne pas avoir dormi, et son visage, généralement impassible, était hâve et tiré par l'impatience, la fatigue et l'angoisse. Je contournai la cour, espérant couper sa route quand elle se mit à distribuer les fontes aux cavaliers et cavalières.

— Non, pas de changement, l'entendis-je dire à un compagnon. Il faut attendre que la virulence de la maladie s'atténue d'elle-même, chez Capiam comme chez n'importe qui. Utilisez ces remèdes contre les symptômes. C'est le seul conseil que j'aie à vous donner. Ecoutez les tambours. Nous emploierons les codes d'urgence. N'envoyez aucun message non codé sous aucun prétexte.

Elle recula pour laisser la voie libre aux cavaliers quittant la cour, et je pus alors l'approcher.

— Compagnonne Desdra.

Elle pivota vers moi, ne me reconnaissant même pas pour un membre de la

Horde de Fort.

— Je suis Nerilka. Si les demandes finissent par épuiser les réserves de l'Atelier, je vous en prie, n'hésitez pas à venir me trouver...

Je soulignai ce point en mettant la main sur mon cœur.

— ...car nous avons de quoi soigner la moitié de la planète.

— Il n'y a pas encore lieu de s'inquiéter, Dame Nerilka, commença-t-elle, prenant un air rassurant.

— Sottises, dis-je, plus sèchement que je n'en avais l'intention. Je connais tous les codes tambourinés à l'exception de celui du Maître Harpiste, et encore, j'arrive à le comprendre par recoupements.

Maintenant, j'avais son attention sans partage.

— Quand vous aurez besoin de remèdes, venez me demander au Fort, ou s'il vous faut une autre infirmière...

Quelqu'un l'appela d'un ton pressant, et, s'excusant rapidement de la tête, elle me quitta. Puis les tambours orientaux se mirent à transmettre une nouvelle tournée de mauvaises nouvelles de Keroon. Je rentrai, sachant maintenant que des centaines de personnes étaient en train de mourir dans ce Fort martyr, et que plusieurs petits vassaux ne répondaient plus à l'appel des tambours.

J'étais au milieu du Champ quand j'entendis un dragon claironner. L'angoisse me noua les entrailles. Que venait faire un dragon au Fort de Fort — en ce moment ? Retroussant mes jupes, je rentrai au Hall en courant. Les massives portes du Fort étaient ouvertes à deux battants, et Campen, debout en haut des marches, levait les bras, en un geste d'étonnement incrédule. Un groupe de Maîtres Artisans angoissés et deux petits vassaux étaient groupés au-dessous de lui sur les marches. Tous se détournèrent de Campen et regardèrent le dragon bleu dominant la cour de sa stature. Je me rappelle avoir pensé que son bleu était un peu pâlot, puis j'oubliai tout et, incrédule, je regardai mon père monter vers les portes écartant vassaux et Maîtres sur son passage.

— Il y a une quarantaine ! La mort ravage le pays. Vous n'avez pas entendu le message ? Etes-vous tous sourds pour vous rassembler ainsi en grand nombre ? Partez ! Partez ! Rentrez dans vos foyers ! Et ne les quittez sous aucun prétexte ! Partez ! Partez !

Il poussa le vassal le plus proche au bas de l'escalier, vers les coureurs que les servantes conduisaient aux écuries. Deux Maîtres Artisans se bousculèrent pour esquiver les moulinets de ses bras.

En quelques instants, la cour se vida de ses visiteurs, la poussière de leur départ précipité retombant déjà sur la route.

De nouveau, le dragon bleu claironna, ajoutant au tintamarre de la retraite précipitée des vassaux et des Maîtres, puis il s'élança vers le ciel et plongea dans *l'Interstice* avant même d'atteindre l'altitude de la tour de l'Atelier des Harpistes.

Mon Père se retourna vers tous ses enfants, car mes frères étaient sortis s'enquérir de l'arrivée inattendue d'un dragon.

— Es-tu devenu fou que tu rassembles des gens ? Vous méprisez donc tous les

avertissements de Capiam ? Ils meurent comme des mouches à Ruatha !

— Alors, que faites-vous là, Seigneur ? eut le courage de demander cet imbécile de Campen.

— Qu'as-tu dit ?

Mon père se redressa comme un dragon prêt à cracher les flammes, et même Campen recula devant la fureur contenue qu'exprimait toute son attitude. Je ne comprends encore pas comment Campen échappa à une claque.

— Mais... mais... mais Capiam a dit « quarantaine »...

Père redressa sa belle tête, et ouvrit les bras, paumes ouvertes pour décourager des élans peu probables chez aucun d'entre nous.

— A partir de cet instant, je suis en quarantaine pour vous tous. Je vais me murer dans mes appartements, et aucun d'entre vous, dit-il, brandissant l'index à notre intention, ne doit m'approcher jusqu'à ce que...

Il fit une pause pour ménager son effet.

— ...jusqu'à ce que l'alerte soit passée et que je me sache indemne.

— La maladie est-elle infectieuse ? Est-elle très contagieuse ? m'entendis-je demander, car il était important pour nous de l'établir.

— Infectieuse ou contagieuse, je ne mettrai pas ma famille en danger, dit-il, l'air si noble que je faillis éclater de rire.

Aucun de mes frères n'osa demander des nouvelles de notre mère et de nos sœurs.

— Tous les messages seront glissés sous ma porte. On me laissera mes repas dans le couloir. Ce sera tout.

Sur quoi, il nous fit signe de nous écarter et entra dans le Fort. On suivit sa progression dans le Hall et les escaliers au claquement rageur de ses bottes sur les dalles.

— Et Maman ? demanda Mostar, les yeux dilatés d'anxiété.

— Et Maman, en effet ! dis-je. Bon, ne restons pas là, à nous donner en spectacle.

Je montrai de la tête la route où de petits groupes de paysans s'étaient rassemblés, attirés d'abord par l'arrivée du dragon, puis par notre présence sur les marches du Fort.

D'un commun accord, on rentra tous dans le Hall. Je ne fus pas la seule à lever les yeux vers la porte maintenant close du niveau supérieur.

— Ce n'est pas juste, commença Campen, s'asseyant lourdement sur le premier siège qu'il rencontra.

Je savais qu'il parlait du retour de Père.

— Elle saurait nous soigner, dit Gallen, les yeux apeurés.

— Moi aussi, car c'est elle qui m'a formée, dis-je sèchement, car je crois que je savais déjà que Mère ne reviendrait pas.

Et il était important pour la famille que personne ne panique ni ne manifeste aucune appréhension.

— Nous sommes tous vigoureux, Gallen. Tu le sais. Tu n'as jamais été malade de ta vie.

— J'ai eu la méningite cérébro-spinale.
— Nous l'avons tous eue, dit Mostar avec dérision, tandis que les autres se détendaient.

— Il n'aurait quand même pas dû rompre la quarantaine, dit pensivement Theskin. Ce n'est pas un bon exemple. Alessan aurait dû le garder à Ruatha. Je pensai qu'il avait raison, mais Père peut se montrer si odieux que même des Seigneurs plus vieux lui cèdent souvent pour avoir la paix. Il me déplaisait de penser qu'Alessan fût accessible à la faiblesse, même s'il avait déféré aux souhaits de Père par courtoisie. Une quarantaine était une quarantaine !

Le soir, épuisée, je m'endormis immédiatement, mais d'un sommeil trop agité pour qu'il fût réparateur, et je me réveillai de bonne heure. Si tôt, en fait, que les domestiques de jour n'avaient pas encore pris leur service, et je pris moi-même la note passée sous la porte de mon Père. Je faillis la déchirer après l'avoir lue. Oh, il voulait des fébrifuges, du vin et des vivres, et c'était bien compréhensible, mais il ordonnait aussi à Campen d'aller chercher Anella et « sa famille », comme il disait, pour les abriter dans le Fort. Ainsi, il laissait ma mère et mes sœurs en danger à Ruatha, et demandait à son aîné et héritier de ramener sa maîtresse pour la mettre en sûreté ? Elle, et les deux enfants qu'elle lui avait donnés.

Oh, ce n'était pas vraiment un scandale. Ma Mère avait toujours ignoré ses infidélités, qui n'avaient pas manqué au cours des Révolutions, et un jour, je l'avais par hasard entendue dire à une tante quel soulagement c'était pour elle que d'être débarrassée de ses attentions de temps en temps. Mais je n'aimais pas Anella. Elle était importune et minaudente, et si mon Père n'avait pas le temps de s'occuper d'elle, elle se consolait au bras de Mostar. En fait, je crois qu'elle espérait épouser mon frère. J'avais une envie folle de lui dire que Mostar avait d'autres projets. Quand même, je me demandais si son dernier fils était de mon Père ou de Mostar.

Je me grondai d'entretenir des pensées si mesquines. Au moins, l'enfant ressemblait beaucoup à notre famille. A l'aide de mon couteau de ceinture, je séparai le parchemin en deux parties et glissai celle de Campen sous sa porte. J'emportai l'autre moitié à la cuisine où les servantes mal réveillées rangeaient leurs paillasses avant d'attaquer les besognes de la journée. Ma présence suscita des sourires d'appréhension, alors je leur souris d'un air rassurant et dis à la moins bête du lot ce qu'il fallait mettre sur le plateau matinal du Seigneur Tolocamp.

Campen me retrouva dans le Hall, agitant distraitement sa moitié des ordres paternels.

— Qu'est-ce que je vais faire, Rill ? Je ne peux guère sortir du Fort et y revenir avec elle en plein jour.

— Ramène-la en passant par les crêtes de feu. Personne ne regardera de ce côté aujourd'hui.

— Ça ne me plaît pas, Rill. Pas du tout.

— Et depuis quand s'occupe-t-on de ce qui nous plaît ou non, Campen ?

Pour échapper à ses doléances confuses, je montai inspecter les Nurseries, au sud du même niveau. Là, au moins, je trouverais un îlot de sérénité — enfin, aussi serein qu'il pouvait l'être avec vingt-neuf bébés assemblés. Les servantes vaquaient à leur travail sous les yeux vigilants de Tante Lucil et de ses assistantes. Avec tous les cris et pleurs des bébés, elles ne devaient pas avoir entendu les tambours assez clairement pour s'inquiéter. Comme la Nurserie avait sa propre cuisine, il faudrait que je leur rappelle d'isoler leur section si la maladie s'attaquait au Fort. Et il ne fallait pas oublier non plus de leur faire apporter des provisions supplémentaires — juste en cas.

Puis j'allai à la lingerie et à la blanchisserie, suggérant à la Tante-Lessive que, la journée étant ensoleillée et pas trop froide, le moment serait peut-être bien choisi pour tout laver. C'était une bonne personne, mais elle avait tendance à lanterner, dans l'idée fausse que les servantes étaient épouvantablement surmenées. Je savais que Maman devait toujours la bousculer un peu pour qu'elle se mette au travail. Je ne voulais pas penser que j'usurpais la place de ma Mère, même temporairement, mais nous aurions sans toute bientôt besoin de tout le linge propre que nous pourrions trouver.

Les tisserands, quand j'arrivai chez eux, maniaient diligemment la navette. Justement, on coupait la trame d'un rouleau terminé du solide tissu dont s'enorgueillissait ma Mère. Tante Sira m'accueillit avec sa froideur et sa réserve coutumières. Elle devait bien avoir entendu les messages tambourinés par-dessus le fracas des métiers, mais elle n'en laissa rien paraître et ne fit pas de commentaires.

Je pris un petit déjeuner tardif dans la petite salle du premier sous-niveau, que ma Mère appelait son « bureau », aussi contente qu'elle d'y trouver un peu de calme. Mais je continuai à y entendre les tambours, qui annonçaient les mauvaises nouvelles et demandaient qu'on les relaye. Ainsi, on n'entendait pas les malheurs une seule fois, mais plusieurs. Je grimaçai la quatrième fois que j'entendis le code de Keroon, et me mis à fredonner tout haut pour que le dernier message ne vienne pas encore ajouter à mon accablement. Ruatha était proche. Pourquoi n'avions-nous pas de message de ma Mère et de mes sœurs, aucune nouvelle rassurante ?

Un coup frappé à la porte interrompit cette triste rêverie, et je fus presque contente d'apprendre que Campen m'attendait au premier. Au milieu de l'escalier, je réalisai qu'il avait dû revenir avec Anella et que, s'il était au premier, c'est qu'elle s'attendait à occuper les appartements des visiteurs de marque. Personnellement, je lui aurais donné une chambre au cinquième. Mais l'appartement d'apparat du premier était plus à son goût. Pas question que je la loge dans la suite de ma Mère, avec accès commode à la chambre de mon Père. Après tout, mon Père était en quarantaine, et ma Mère toujours vivante à Ruatha.

Anella avait obéi à la lettre aux instructions de Tolocamp. Elle avait amené avec elle non seulement ses deux bébés, mais son père, sa mère, trois jeunes frères et six membres de sa famille parmi les plus fragiles. Je ne demandai pas

comment ils étaient parvenus à grimper sur les crêtes de feu, mais deux d'entre eux semblaient sur le point de défaillir. Ils pouvaient loger dans les étages, en compagnie de nos propres vieillards. Anella bouda un peu en apprenant qu'elle aurait un appartement si éloigné de Tolocamp, mais ni Campen ni moi n'accordâmes la moindre attention à ses remarques ni à celles de sa mégère de mère. J'étais quand même soulagée de ne pas avoir sa famille entière sur le dos. Je soupçonnai ses deux frères aînés d'avoir hésité à jouer toute leur carrière sur les charmes de leur sœur. Tout en trouvant qu'Anella pouvait bien s'occuper de ses enfants, je lui assignai deux servantes, dont l'une prise à la Nurserie. Je ne voulais pas que mon Père puisse se plaindre de mon accueil ou de mes dispositions. J'aurais manifesté la même courtoisie à n'importe quel hôte. Mais ça ne m'en déplaisait pas moins pour ça.

Puis je descendis vivement à la cuisine pour discuter des repas du jour avec Felim. Il fallait simplement lui dire qu'il était extraordinaire. Généralement, rumeurs et commérages vont bon train dans les cuisines. Heureusement, personne ne comprenait les messages codés, mais ils avaient bien dû remarquer qu'il régnait une activité inusitée dans la tour des tambours. Parfois, on sait instinctivement que les tambours transmettent de bonnes et joyeuses nouvelles. Les roulements sont plus éclatants, plus aigus, comme si les peaux chantaient de plaisir. Alors, qui pourra me blâmer si j'avais l'impression que les tambours pleuraient aujourd'hui ?

Vers le soir, il y eut des erreurs dans la transmission des messages, les bras épuisés des tambourineurs se trompant parfois de cadence. Je fus forcée d'endurer des répétitions — demandes de Keroon et Telgar qui suppliaient qu'on leur envoie des guérisseurs pour remplacer ceux morts de la maladie qu'ils avaient essayé de guérir. Je me mis des boulettes dans les oreilles pour pouvoir dormir. Même ainsi, mes tympons semblaient faire écho aux vibrations apportant les mauvaises nouvelles du jour.

4.

Une boulette sortit de mon oreille pendant mon sommeil agité. A l'aube, je n'entendis donc que trop bien les tambours annoncer la mort de ma mère, puis celle de mes sœurs. Je m'habillai aussitôt et allai consoler Lilla, Nia et Mara. Gabin vint nous rejoindre, le visage cramoisi tant il faisait d'efforts pour ne pas pleurer en public. Mais il sanglota sans retenue sur mon épaule. Et moi aussi, je pleurai. Sur mes sœurs et sur moi qui ne leur avais pas souhaité bon voyage.

Tous mes frères, sauf Campen, se joignirent à nous au cours de la matinée, et, à l'abri des regards, chacun put donner libre cours à son chagrin. Je me demandai si l'un d'entre nous espérait que Tolocamp eût contracté la maladie dont ma mère et mes sœurs étaient mortes.

Puis un messenger de Desdra m'apporta une demande de fournitures, et je fus soulagée d'avoir un prétexte pour quitter cette chambre endeuillée. J'aurais pu prendre l'escalier de service pour descendre dans les réserves, mais

j'empruntai le corridor principal. J'entendis clairement la voix vigoureuse de mon père crier par la fenêtre, et je vis Anella qui rôdait juste au détour du couloir. Elle disparut aussitôt, rapide comme un serpent, mais son sourire méchant et suffisant transforma mon indifférence en solide aversion.

L'apprenti guérisseur eut du mal à me suivre dans l'escalier en spirale descendant au niveau inférieur. Quand j'eus fini d'empiler les sacs d'herbes et de racines demandés par Desdra, il protesta qu'il ne pourrait jamais tout porter jusqu'à l'Atelier des Guérisseurs. J'appelai un serviteur, d'une voix presque stridente, et Sim parut, l'air terrifié à l'idée qu'il avait peut-être involontairement oublié une tâche importante.

Me ressaisissant, je m'excusai auprès de l'apprenti guérisseur de le surcharger ainsi. J'aurais pu simplement appeler une autre servante, mais, comme j'entrais dans le couloir de la cuisine, j'aperçus Anella qui descendait, faisant un signe impérieux à Felim. Je savais que si je trouvais à la cuisine cette petite tramée prétentieuse en train de jouer la Dame du Fort, je regretterais les conséquences. Je sortis donc par la porte latérale avec le guérisseur et Sim. Je partis d'un bon pas, mais l'air frais me calma quand même.

Quand j'y arrivai, l'Atelier des Guérisseurs était en révolution, tout résonnant de cris joyeux. Je n'imaginais pas ce qui pouvait susciter une telle allégresse, mais elle était contagieuse et je souris sans savoir pourquoi, soulagée par cette exubérance. Puis les voix redevinrent distinctes, et je perçus le son d'un baryton impossible à confondre avec tout autre.

— Le brouillard m'a surpris entre deux forts, mes amis, claironnait Maître Tirone. Le brouillard et un coureur écopé. J'ai pris une monture fraîche dans un pré, et j'allais continuer quand j'ai entendu le premier message. Je suis rentré d'une traite sans boire ni manger. Je m'excuserai plus tard d'avoir emprunté des coureurs, quand les tambours auront moins de messages importants à transmettre.

L'ironie légère de sa voix provoqua quelques rires étouffés dans l'assistance.

— A ce moment-là, la route de derrière était plus courte, alors, comment aurais-je pu savoir que le Seigneur Tolocamp avait posté des gardes pour empêcher quiconque d'entrer ou de sortir ?

C'était la première fois que j'entendais parler de cette décision de mon père. Maître Tirone baissa la voix, prenant un ton plus confidentiel.

— Maintenant, qu'est-ce que c'est que cette rumeur selon laquelle tout harpiste ou guérisseur cherchant à contacter son Fort serait consigné dans un camp d'internement ? Comment pourrions-nous travailler si l'on impose des restrictions si stupides à nos déplacements ?

L'apprenti guérisseur me lorgna avec consternation, car ces paroles semblaient critiquer le Seigneur Régnaant. En conscience, je ne pouvais pas manifester publiquement la déception, la méfiance et le dégoût croissants que m'inspirait mon père. Et, à l'évidence, je n'aurais pas dû entendre les paroles de Tirone.

Puis Desdra apparut de l'autre côté de la Cour de l'Atelier, et son visage s'éclaira à la vue de nos fardeaux.

— Dame Nerilka, il ne me fallait que quelques suppléments temporaires.

— Je vous conseille de prendre le plus possible tant que je suis en situation de vous aider.

Elle n'insista pas, et je vis à ses yeux qu'elle comprenait le sous-entendu.

— Je vous renouvelle ma proposition de soigner les malades, qui qu'ils soient et où qu'ils soient, dis-je d'une voix ferme pendant qu'elle me débarrassait de mes sacs.

— Vous devez prendre la place de votre mère en cette urgence, Dame Nerilka, dit-elle avec bonté, m'exprimant d'un regard compatissant sa sympathie et ses condoléances.

Autrefois, il m'était arrivé de penser qu'elle était une praticienne trop impassible, trop détachée, mais je l'avais mal jugée. Pourtant, comment pouvais-je lui dire en cet instant qu'elle se méprenait totalement sur ma situation et mon autorité ? La nouvelle de l'arrivée d'Anella n'était-elle donc pas encore parvenue aux deux Ateliers ?

— Comment va Maître Capiam ? demandai-je avant qu'elle ne s'éloigne.

— La maladie semble arriver chez lui au bout de sa course, dit Desdra, avec un humour pince sans rire et une lueur malicieuse dans les yeux. Il est trop mal embouché pour mourir et aussi trop résolu à découvrir un remède à cette peste. Merci, Dame Nerilka.

Toutes les conversations de l'Atelier des Guérisseurs s'étaient terminées pendant que nous échangeions ces quelques mots. Il ne me restait donc plus qu'à retourner au Fort, Sim trotinant derrière moi. Pauvre Sim, j'oublie toujours qu'il a de courtes jambes et arrive difficilement à me suivre.

— Sim, où se trouve le camp d'internement du Seigneur Tolocamp ?

Je cherchais un prétexte pour ne pas rentrer au Fort tout de suite. Ma colère était trop violente, ma douleur trop récente et mon autodiscipline inexistante.

Sim tendit le bras sur sa droite, où la grand-route s'enfonce dans une petite vallée à travers un petit bois. Je suivis la route jusqu'à ce que la vue se dégage, et je vis des gardes qui faisaient les cent pas devant une clôture.

— Ils sont beaucoup dans ce camp ?

Sim acquiesça de la tête, les yeux effarouchés.

— Des harpistes et des guérisseurs, qui tentaient de regagner leurs Forts. Et certains sans-forts. Et il en vient toujours. Mais il y aura bientôt des malades. Qui auront besoin des Guérisseurs. Qu'est-ce qu'ils vont faire ? Ils ont le droit d'être soignés.

En effet. Même ma mère était — avait été — généreuse envers les sans-forts.

— Les gardes laissent-ils entrer les gens dans la vallée ?

Sim hocha la tête.

— Oui, mais ils ne les laissent pas en ressortir.

— Qui est le chef des gardes ?

— Theng, je crois.

Mais même Theng pouvait être circonvenu en s'y prenant bien. Il aimait le vin, et, pendant qu'il buvait, il pouvait faire semblant de ne pas voir plus loin

que le bout de sa bouteille. Des harpistes et des guérisseurs à qui l'on refusait l'accès à leur Atelier ? Mon père était non seulement terrorisé, mais stupide. Et hypocrite, en plus, car lui-même, revenant d'un Fort ravagé par la maladie, mettait tout son peuple en danger par sa seule présence. Mais cela ne signifiait pas que je devais être aussi stupide que lui. Je connaissais mes devoirs envers les Ateliers — mon père ne me les avait-il pas inculqués dès l'enfance ? Et j'aurais peut-être besoin de leur charité avant la fin de cette terrible crise. Je parlerais à Felim, puis à Theng.

Revenant vers le Fort, j'aperçus une silhouette derrière une fenêtre du premier. Mon père ? Oui, c'était bien sa fenêtre, et il nous observait, Sim et moi. Sans doute ne distinguerait-il pas Sim de tout autre serviteur vêtu de la livrée du Fort, mais peut-être voyait-il très bien à distance ? Et quelle importance s'il me reconnaissait ? Ce serait sans doute la première fois qu'il ferait attention à moi. Je continuai, fière et désinvolte. Mais j'entrai quand même par les cuisines. Je devais parler à Felim, non ?

— Qu'est-ce que je vais faire, Dame Nerilka ? commença le cuisinier avant que j'aie eu le temps de lui demander de garder les restes pour les internés. Elle est venue commander toutes sortes de plats que Dame Pendra n'aurait jamais autorisés...

De nouveau, il éclata en sanglots et s'épongea les yeux et le visage avec le chiffon toujours passé à la ceinture de son tablier.

— Elle était sévère, Dame Pendra, mais elle était juste. Je savais que je n'avais qu'à suivre ses instructions et qu'elle ne me ferait aucun reproche.

— Que voulait donc Anella ?

— Elle a dit que, maintenant, c'était elle qui commandait au Fort. Que je devais préparer des bouillons pour ses enfants qui ont l'estomac délicat ; et qu'il devait y avoir des sucreries à chaque repas car ses parents aiment les desserts ; et des rôtis à midi et le soir.

Il haussa les épaules et ses larmes se remirent à couler.

— Alors maintenant, c'est d'elle que je recevrai mes ordres ?

— Je vais me renseigner, Felim. En attendant, tenez-vous-en à ce que nous avons décidé ce matin. Nous ne pouvons pas changer toute notre organisation en un jour, même pour Anella.

Puis je lui demandai de garder les restes du dîner et de les faire porter à Theng.

— J'ai déjà pris la liberté de lui faire porter les restes hier soir, Dame Nerilka. Comme l'aurait fait notre Dame, votre mère. Oh, oh, elle était juste, elle était juste...

Il enfouit son visage dans son chiffon.

Felim était juste lui aussi, me dis-je, essayant de ne pas penser à ma mère. La pensée d'Anella me facilitait les choses. Cette petite traînée, qui pensait pouvoir prendre le commandement d'un Fort de l'importance du nôtre, et le diriger comme le petit fort dont elle sortait ! J'éprouvai une satisfaction perverse à l'idée du chaos qui résulterait bientôt de son inexpérience. Anella

ne connaissait pas grand-chose à la gestion, et si elle voulait s'attirer les bonnes grâces de mon père, il faudrait qu'elle apprenne rapidement. Qu'est-ce qui pouvait bien lui faire croire que, simplement parce que Dame Pendra était morte, elle allait prendre sa suite, comme elle lui avait pris son mari ? A moins que... Une fois de plus, je rencontrai un Campen désesparé dans le Grand Hall, le visage congestionné et grimaçant de consternation. Dorai, Mostar et Theskin, en grande conversation avec lui, étaient tout aussi agités.

— Mais nous ne pouvons donc rien faire ? demandait Theskin, ouvrant et refermant la main sur la garde du poignard pendu à sa ceinture.

Dorai claquait un poing dans la paume de son autre main.

— Nerilka, où étais-tu ? Tu sais ce qui se passe ?

— Anella emménage.

— Père vient de la transférer dans les appartements de Mère. Déjà !

Leur indignation était évidente.

— Il te cherche, Rill, et il voudrait savoir ce que tu as fait toute la journée, ce que tu faisais au camp d'internement et pourquoi tu y es allée.

— Pour m'assurer de son existence, répondis-je avec amertume, ignorant les autres questions. Quand ?

— Ce fut notre tâche du matin, répondit Theskin, montrant Dorai. D'installer des gardes et d'organiser leur roulement. Et maintenant, ça ! Il ne pouvait pas laisser passer un intervalle décent !

— Si la maladie le frappait, il aurait perdu sa dernière occasion de jouir de la vie !

— *Nerilka* ! s'écria Campen, consterné de mon irrévérence, mais Theskin et Dorai s'esclaffèrent.

— Elle a sans doute raison, tu sais, mon vieux Campen, dit Theskin. Notre cher Père a toujours aimé ses plaisirs.

— Theskin, ça suffit !

Campen avait baissé la voix, mais l'intensité de sa réprimande compensait son manque de volume. Theskin haussa les épaules.

— Je m'en vais. Surveiller les gardes ! Je serai de retour pour le dîner. Je ne le manquerais pas pour un empire !

Il me fit un clin d'œil, saisit Dorai par le bras, et ils sortirent, me laissant seule avec Campen.

Mais je n'étais pas d'humeur à écouter un sermon sur mes imperfections.

— Attention, Campen. Elle a deux fils, ne l'oublie pas, et nous pourrions tous nous retrouver relégués aux étages supérieurs !

A l'évidence, cette pensée n'était pas venue à mon frère aîné. Le laissant ruminer cette possibilité, je me retirai dans ma chambre.

Je ne me souviens pas d'avoir mangé à cette soirée, et encore moins de m'y être amusée. La courtoisie que nous avait inculquée notre défunte mère était chez nous devenue instinctive, au point qu'il nous fut impossible de nous montrer impolis, malgré la provocation que constituaient la présence et l'attitude d'Anella. J'avais retardé mon arrivée dans le Grand Hall, et je fus

donc plutôt surprise d'y trouver tant de nos parents du deuxième étage. Les grandes tables étaient dressées, et même le fauteuil de mon père était en place sous son dais. Anella n'avait pas chômé.

— On t'a invité ? demandai-je à Oncle Munchaun qui s'approchait nonchalamment de moi.

— Non, mais elle ne connaît pas nos habitudes, n'est-ce pas ?

On pouvait faire confiance à l'Oncle Munchaun pour flairer tout changement de situation et venir l'observer en personne.

— Jusqu'à présent, je n'ai rien trouvé d'utile dans les Archives, continua mon Oncle avec naturel. J'en ai attelé d'autres à cette tâche. Des nouvelles des Ateliers ? Il paraît que tu y es allée aujourd'hui.

J'ignorai l'ironie.

— Maître Tirone est rentré, sa médiation terminée. Par le sentier de montagne.

— Alors, il n'a pas vu les récentes additions à notre Fort ?

— Sans doute. En tout cas, il n'a pas vu les gardes.

— Je le regrette presque, murmura Oncle Munchaun, une lueur malicieuse dans l'œil.

Puis il me toucha le bras, d'un air entendu, et, me retournant, je vis Anella entrer noblement dans le Grand Hall, suivie de ses parents.

La majesté de son entrée fut un peu gâchée par la rougeur de son visage et les trébuchements de son père. Il n'était pas saoul, m'apprit-on plus tard, il avait une jambe estropiée. Mais je n'étais pas d'humeur à me montrer charitable ou compatissante. Pourtant, lui au moins, eut la décence de paraître gêné pendant quelques minutes.

Anella, vêtue d'une lourde robe de brocart, totalement déplacée en ce soir de deuil et pour un dîner familial, monta les trois marches du dais et se dirigea d'un pas ferme vers le fauteuil de ma mère. Oncle Munchaun me retint de la main.

— Le Seigneur Tolocamp m'a chargée de vous lire ce message, dit-elle d'une voix stridente, tant elle faisait d'efforts pour être entendue de tous et affirmer sa nouvelle autorité.

Elle déroula un parchemin qu'elle leva devant ses yeux, vilainement exorbités, tandis qu'elle s'égosillait.

— « Moi, Seigneur Tolocamp, empêché par la quarantaine de participer activement au gouvernement du Fort en ces circonstances malheureuses, désigne et délègue Dame Anella pour remplir les fonctions de Dame du Fort jusqu'au moment où notre union pourra être célébrée publiquement. Mon fils, Campen, remplira sous mes ordres tous les devoirs de Seigneur Régnant jusqu'au moment où mon isolement prendra fin. Je vous ordonne solennellement, sous peine de disgrâce et d'exil, d'observer la quarantaine de ce Fort, et d'éviter tous contacts avec d'autres jusqu'à ce que Maître Capiam ou son délégué rapporte la quarantaine. J'exige qu'on obéisse à toutes les restrictions que j'ordonne en vue d'assurer la sécurité et la santé du Fort, le premier et le plus grand de Pern. Obéissez et nous prospérerons. Désobéissez

et nous irons à notre perte. »

Elle tourna la feuille vers l'assistance, le doigt pointé sur la fin du message.

— Vous pouvez vérifier sa signature et son sceau.

Puis elle se remit à nous insulter.

— Il m'a chargée de découvrir lequel d'entre vous s'est dangereusement approché du camp d'internement aujourd'hui.

Ses yeux exorbités parcoururent l'assistance.

Je m'avançai d'un pas, mais Peth, Jess, Nia et Gabin m'imitèrent.

— Ne provoquez pas ma colère, s'écria Anella. Le Seigneur Tolocamp ne m'a parlé que d'un seul.

— Nous avons tous dû aller y jeter un coup d'œil à un moment ou à un autre, dit Jess, prenant la parole avant que j'aie eu le temps de me ressaisir. Je n'ai jamais vu un camp d'internement,

— Mais vous ne comprenez donc pas ? Il est plein de malades ! dit Anella, pâlisant de peur. Si vous attrapez la peste, vous nous contaminerez tous avant de mourir.

— Exactement comme l'a fait notre Seigneur, cria quelqu'un dans l'assistance.

— Qui a dit ça ? Qui a prononcé ces paroles infâmes ?

Seul un bruit de bottes sur les dalles lui répondit. Même moi, je n'arrivai pas à identifier celui qui avait parlé, pour le — ou la — congratuler. Personnellement j'aurais parié sur Theskin.

— Je saurai qui a parlé !

Anella continua un moment à récriminer, mais elle n'aurait jamais sa réponse, ayant gâché ce soir-là toutes ses chances de gagner la confiance des assistants.

— Le Seigneur Tolocamp saura qu'il abrite un serpent dans son sein !

Elle foudroya l'assistance une dernière fois, puis elle tira sur le lourd fauteuil sculpté que ma mère occupait avec tant de dignité. Elle n'était pas assez forte pour le bouger, et quelques ricanements saluèrent ses efforts. Sa mère fit impérieusement signe à une servante d'aider sa fille. Quand Anella fut enfin assise, sa mère prit place près d'elle, son mari à sa gauche. Ceux d'entre nous qui avaient leur place sous le dais refusèrent de la prendre, et, avec un peu de bonne volonté, trouvèrent un siège autour des tables montées sur tréteaux.

— Où sont les enfants du Seigneur Tolocamp ? dit Anella quand tout le monde fut installé. Campen !

Elle pointa le doigt sur lui, car elle le connaissait de vue.

— Theskin, Dorai, Gallen. Prenez vos places.

Elle se tut un instant, et je la vis battre des paupières et pincer les lèvres.

— Nalka ? N'est-ce pas l'aînée des filles survivantes ?

Oncle Munchaun me poussa du coude.

— Il vaut mieux y aller, Rill, même si elle estropie ton nom, car ton père ne te pardonnerait pas de l'insulter si publiquement.

Je savais qu'il avait raison. En me levant, je vis la mère d'Anella lui murmurer quelque chose.

— Et il y a bien un harpiste dans ce Fort, n'est-ce pas ? Nous honorerons le

harpiste.

Casmodian se leva, s'inclina, et parvint à sourire.

— Pourquoi vous êtes-vous assis dans la salle ? dit-elle à Campen et Theskin qui montaient les marches du dais.

— Avec tout le respect qui vous est dû, Dame Anella, dit Theskin avec un sourire ironique, nous pensions que votre famille occuperait tous les sièges disponibles.

Bien que prononcées avec courtoisie, les paroles de Theskin n'en étaient pas moins railleuses, et elle le sentit, sans être assez intelligente pour trouver une réplique adéquate. Personne ne mentionna qu'elle n'avait pas nommé tous les enfants survivants de Tolocamp, de sorte que Peth, Jess et Gabin passèrent une soirée plus joyeuse que nous.

Bravement, Casmodian s'assit près du père. Je crois qu'ils furent les seuls à converser à la table d'honneur. Je sais que, personnellement, je ne remarquai pas le goût du peu de nourriture que je me forçai à avaler. Malheureusement, j'avais maintenant le temps de penser à tout ce que je n'avais pas fait pour ma mère, à mon absence malveillante pendant les derniers instants que mes sœurs avaient passés au Fort. Je bouillais de rage à la pensée de l'usurpatrice, et je fis serment de ne pas lever le petit doigt pour l'aider dans son nouveau rôle. Et si je jugeais correctement de l'humeur des assistants, personne ne l'aiderait non plus, même pour un détail aussi insignifiant que la liste correcte des enfants du Seigneur Tolocamp.

Ce soir-là, je bus plus de vin que d'habitude — ou peut-être est-ce que je n'avais pas assez mangé, mais j'eus tout juste la force d'attendre la fin du repas et de m'esquiver dans les cuisines, pour m'assurer que la nouvelle Dame du Fort n'avait pas annulé mes ordres concernant les restes. Puis, par l'escalier de service, je remontai dans ma chambre chercher le réconfort du sommeil.

5.

15.3.43

Les tambours m'éveillèrent à l'aube, car, dans mon ivresse, j'avais oublié de me boucher les oreilles. Puis leur message me réveilla complètement — douze escadrilles avaient combattu les Fils à Igen, avec succès.

Comment le Weyr d'Igen avait-il pu aligner douze escadrilles, alors que la moitié des chevaliers-dragons avaient contracté la peste, et que beaucoup étaient morts ?

Ils ne pouvaient pas avoir constitué plus de neuf escadrilles, si le nombre des pertes communiqué était exact, et ils n'auraient eu aucun avantage à farder la vérité en ces terribles circonstances.

Je me levai, m'habillai, et descendis aux cuisines, surprenant les servantes qui faisaient infuser les premières urnes de klah. Son odeur aromatique était reconstituante en elle-même, et la première tasse de la journée, toujours la meilleure, me redonna du courage malgré mon abattement et ma douleur. Je remuais le porridge quand Felim entra, son visage s'éclairant à ma vue, puis

s'assombrissant à mesure qu'il approchait.

— J'ai envoyé au camp des paniers entiers de nourritures auxquelles personne n'avait touché, Dame Nerilka. Le dîner n'était pas bon ?

— Peu d'entre nous avaient le cœur à manger, Felim. Tu n'es pas en cause.

— *Elle* s'est plainte que je n'aie pas servi un assez grand choix de sucreries, dit-il, l'air outragé. Est-ce qu'elle sait dans quelles conditions je travaille ? Je ne peux pas faire des miracles. Aucun apprenti ou compagnon n'est capable de confectionner tant de confiseries avec une heure seulement de préavis, et dans les quantités exigées ces temps-ci.

Je lui murmurai des paroles conciliantes, plus pour apaiser sa dignité offensée que pour excuser Anella à ses yeux. Un cuisinier mécontent pouvait causer de réels problèmes dans un Fort de la taille du nôtre. Qu'Anella apprenne par ses propres fautes, et découvre à ses dépens, quel dur travail incombait à la Dame du Fort.

C'est alors seulement que je réalisai ce que signifiait la proclamation de mon père : elle était Dame du Fort, avec tous les privilèges et honneurs attachés à cette charge, et qui avaient été l'apanage de ma mère. Mais certains biens personnels de ma mère ne pouvaient pas tomber entre ses mains. Après quelques paroles apaisantes à Felim, pour nous assurer un dîner acceptable, je me ruai dans le bureau de ma mère, au niveau supérieur.

Là, je pris ses journaux intimes, et les notes qu'elle rédigeait sur telle personnalité ou tel serviteur — ses filles connaissaient depuis toujours l'existence de ces écrits, et faisaient de leur mieux pour ne pas y figurer trop souvent. Ils constitueraient une lecture inappréciable pour Anella, et horriblement embarrassante pour nous, non seulement parce qu'ils révélaient nos peccadilles d'enfants, mais aussi les problèmes de nos parents du deuxième. Maman avait quelques bijoux et pierres précieuses qui étaient sa propriété personnelle et non celle du Fort, et qui devaient revenir de droit à ses filles survivantes. Je doutais qu'Anella ait la probité de les distribuer, et c'est pourquoi je m'en chargeai à sa place.

Si Anella pensait que ces choses avaient été enlevées, elle les chercherait sans doute, c'est pourquoi je me rendis dans les dépenses et cachai les deux sacs de journaux et le petit paquet de bijoux tout en haut d'une étagère poussiéreuse. Anella était plus petite que moi.

J'allais sortir quand Sim m'intercepta.

— Dame Nerilka, *elle* demande une Dame Nalka.

— Vraiment ? Eh bien, il n'y a personne de ce nom au Fort, n'est-ce pas ?

Sim battit des paupières, troublé.

— Ce n'est pas de vous qu'elle veut parler, Dame Nerilka ?

— Peut-être, mais tant qu'elle n'aura pas appris mon nom correctement, je ne suis pas obligée de répondre, n'est-ce pas, Sim ?

— Pas si vous le dites, Dame Nerilka.

— Retourne donc près d'elle et dis-lui que tu n'as pas trouvé Dame Nalka dans le Fort.

— C'est ce que je dois faire ?

— C'est ce que tu vas faire.

Il s'éloigna d'un pas lourd, grommelant qu'il n'avait pas trouvé Dame Nalka — pas de Dame Nalka — dans le Fort. C'est ce qu'il allait dire. Pas de Dame Nalka dans le Fort.

Je traversai la cour et me rendis à l'Atelier des Harpistes. Anella avait peut-être en tête des choses plus importantes que les réserves pharmaceutiques, mais quelqu'un finirait bien par l'informer que c'était Dame Nerilka qu'elle cherchait. Elle avertirait mon père de mon insolence, sans aucun doute. Et j'étais certaine qu'une fois sorti de son isolement, il ne manquerait pas de m'infliger un sévère châtement. Alors, autant le mériter. En attendant, j'avais le droit de disposer des remèdes à ma guise, et j'étais bien résolue à en faire bénéficier les guérisseurs.

Un jeune et joyeux apprenti m'orienta vers les cuisines, et j'y dirigeai mes pas, me disant que ces temps-ci je passais vraiment beaucoup de temps dans les cuisines.

— J'ai besoin de bocaux stérilisés, et cela signifie qu'on doit les faire bouillir pendant quinze minutes et ne pas lésiner sur le sable, disait Desdra à un compagnon. Maintenant, je... Dame Nerilka !

Il y avait dans toute sa personne une allégresse totalement absente la veille.

— Maître Capiam va mieux ?

— Il est redevenu lui-même. Tous les malades atteints de cette peste n'en meurent pas. Vous avez des malades au Fort ?

— Si vous parlez de mon père, il reste dans ses appartements mais il est suffisamment en forme pour donner des ordres.

— Il paraît.

A son sourire ironique, je compris qu'elle trouvait inconvenant le changement imposé.

— Tant que je suis en charge de la pharmacie, avez-vous besoin de quelque chose ?

Desdra se retourna pour surveiller le compagnon, manifestement occupée de problèmes plus pressants. Puis elle revint à moi avec un sourire.

— Savez-vous faire les décoctions, les infusions, les mélanges ?

— Je fournis à tous nos besoins pharmaceutiques.

— Alors, préparez un sirop pour la toux, du tussilage de préférence. Attendez, je vais vous donner la recette que je trouve la plus efficace.

Un morceau de parchemin dans une main, un fusain dans l'autre, elle me griffonna hâtivement mais lisiblement la liste des ingrédients, assortie des quantités.

— N'ayez pas peur d'ajouter de l'herbe analgésique — c'est la seule chose qui calme les terribles quintes de toux.

Distraite par ma présence, elle dut consulter une autre liste qu'elle avait à la main.

— Votre mère a-t-elle... oh, je vous demande pardon.

Elle me toucha la main pour s'excuser, les yeux désolés de m'avoir causé de la peine.

— Avez-vous une soupe reconstituante ? Il nous en faudra des bassines.

Je pensai à la réaction de Felim à cette nouvelle et bizarre exigence, puis je me dis qu'on pouvait se servir de la petite cuisine de nuit, et que toutes sortes de restes pouvaient entrer dans la composition d'une bonne soupe. La petite cuisine intérieure surchauffée, c'était bien le dernier endroit où Anella viendrait me chercher.

— Faites bouillir la soupe jusqu'à ce qu'elle se transforme en gelée. C'est plus facile à transporter.

Elle gardait un œil sur les sabliers, indiquant la fin proche des quinze minutes d'ébullition.

Je la laissai à sa tâche, espérant qu'elle était de bon augure. Je sentais chez Desdra une exaltation contenue qui ne devait pas venir seulement de la guérison de maître Capiam. Est-ce qu'elle concoctait un remède ?

Heureusement, il me fallut toute la journée pour préparer le sirop et la soupe de Desdra. Le tussilage adoucissait effectivement la muqueuse de la gorge. J'améliorai le goût avec un parfum inoffensif et j'emplis deux grandes bonbonnes de ma mixture, en en réservant une grande bouteille pour l'usage du Fort, au cas où. J'écrivis une note sur le sirop dans les Archives.

Quand, avec Sim, j'apportai à l'atelier le produit de mes efforts de la journée, il y régnait la même excitation contenue remarquée le matin chez Desdra, mais je ne pus rien tirer du compagnon qui me prit des mains mes bonbonnes de sirop et de soupe. Il me remercia avec effusion, mais il avait manifestement d'autres tâches plus urgentes.

Avoir envie d'aider, être capable d'aider et ne pas trouver preneur, c'était bien dur, me dis-je, revenant vers le Fort dans la nuit. Il y avait de la lumière dans les appartements de mon père, et dans ceux qui avaient été occupés par ma mère, mais personne à la fenêtre pour épier les moindres manquements à des règles stupides.

Par-dessus mon épaule, je jetai un regard vers l'infamant camp d'internement, et vis les gardes faire leur ronde entre les poteaux des paniers de brandons. Était-ce les internés qui profiteraient de mon sirop et de ma soupe ? Dans ce cas, je n'avais pas perdu ma journée. Réconfortée à cette idée, je rentrai au Fort.

6.

16.3.43

Le lendemain matin, Campen me trouva en train de préparer de nouvelles bassines de soupe.

— Ah, te voilà ! Anella te cherche.

— Elle cherche une certaine Dame Nalka, et il n'y a personne de ce nom au Fort. Campen poussa un grognement réprobateur.

— Tu sais parfaitement qu'il s'agit de toi.

— Alors, elle doit me demander par mon nom. Sinon, je n'irai pas la voir.

— En attendant, elle rend la vie impossible à tes sœurs, et leur mère leur manque assez sans y ajouter ses récriminations.

Je me repentis immédiatement. Dans ma rancœur et mon chagrin, j'avais oublié que Lilla et Nia avaient besoin de ma présence et de mon soutien.

— Il lui faut de nouvelles robes convenant à sa nouvelle situation. C'est toi qui couds le mieux.

— Kista est la meilleure brodeuse de nous toutes, dis-je avec colère. Et Merin fait les coutures les plus droites ; mais enfin, j'irai.

L'entrevue ne fut pas agréable, et je sais que mon attitude pouvait être critiquée sur plusieurs points. Ajoutant l'insulte à l'affront, Anella avait plusieurs Révolutions de moins que moi, et en avait une conscience aiguë, de même que de ma plus grande taille. Mais, sachant que j'avais délibérément négligé ses ordres, je supportai sa colère en silence, pas mécontente de la voir obligée de lever la tête pour s'adresser à moi. On aurait dit un wherry femelle, se pavanant dans une lourde robe d'intérieur beaucoup trop ornée pour son corps frêle, et qui glissait sur ses épaules tombantes, de sorte qu'elle devait souvent la remettre en place d'une secousse. Elle manquait de dignité, d'expérience, de bon sens et d'humour.

— Comment expliquez-vous votre absence de ces deux derniers jours ? Où étiez-vous ? Car si vous êtes sortie en fraude pour aller voir quelque vassal. A cette accusation, je décidai que j'en avais assez supporté.

— J'ai préparé des soupes fortifiantes, du sirop pour la toux, et j'ai vérifié nos réserves pharmaceutiques pour le cas où nous en aurions besoin.

Elle rougit à ce rappel de la crise.

— La pharmacie a toujours été ma responsabilité dans ce Fort.

— Pourquoi ne m'a-t-on pas dit que vous étiez à la pharmacie ? Votre père...

Elle referma brusquement la bouche.

— Mon père ne sait pas que c'est ma tâche personnelle. C'était ma mère qui s'occupait des affaires domestiques.

Elle me scruta d'un œil incisif, mais j'avais parlé d'une voix neutre et choisi soigneusement mes mots.

— Personne ne me dit ce que j'ai besoin de savoir, geignit-elle. Si votre nom n'est pas Nalka, qu'est-ce que c'est ?

— Nerilka.

— Assez proche. Pourquoi n'êtes-vous pas venue quand je vous ai demandée ? Elle se remettait en colère.

— On ne me l'a pas dit.

— Mais ils savaient que c'était vous que je voulais voir ?

— Le Fort tout entier est encore sous le coup de l'angoisse et du chagrin.

Elle pinça les lèvres, mais ce qu'elle voulait dire étincelait dans ses yeux, qui s'exorbitèrent de nouveau dans ses efforts pour contenir son agitation. Elle partit vers la fenêtre dans le frou-frou de ses jupes et regarda dehors, remontant plusieurs fois son corsage sur ses épaules. Brusquement, elle pivota

vers moi.

— Votre mère avait tout si bien organisé que je suis sûre qu'elle avait des magasins de tissu et des patrons. Venez avec moi choisir ce qui convient à ma nouvelle garde-robe.

— Tante Sira est chargée de l'atelier de Tissage.

— Je n'ai que faire de la Tante-Tisserande. J'ai besoin de vos talents de couturière. Vous savez coudre, n'est-ce pas ?

Je hochai la tête, et elle reprit :

— Où sont les clés ?

Je montrai le petit placard au-dessus de la presse à repasser. Avec un cri exaspéré, elle se rua dessus, manquant faire tomber le tiroir dans sa hâte à s'emparer des clés, emblèmes de sa nouvelle dignité. Elle dut tenir le lourd anneau à deux mains.

— Mais laquelle ? Et laquelle ouvre le coffre aux bijoux ? Et le placard aux épices ?

— Chaque étage a sa couleur. Les clés des magasins sont les plus petites, les clés des chambres sont plus grandes, et celles du Hall encore plus grandes, et couleur or. Toutes les réserves alimentaires sont vertes.

Je passai le reste de la matinée à piloter ma belle-mère d'étage en étage. Je répondis complètement et de bonne grâce à toutes ses questions, mais je ne lui donnai aucun renseignement volontairement sans avoir l'air de lui en cacher aucun. Après quoi, je ne sais pas si j'étais plus dégoûtée de moi-même ou de son ignorance de la gestion générale d'un Fort. Etant la seule fille de la famille, sa mère n'avait-elle jamais rien exigé d'elle ? J'espérais seulement que mon père regretterait le jour où il avait laissé sa toquade prendre le pas sur sa raison. Et qu'il reconnaîtrait son illogisme à me refuser mon unique prétendant, Garben, issu d'une famille d'un rang plus ou moins égal à celle d'Anella. Je compris soudain, également, et avec une totale certitude, que je ne serais plus au Fort de Fort quand il reviendrait à la réalité.

Anella exigea ma présence pour couper et commencer à assembler plusieurs robes pour elle-même. Elle n'était pas tout à fait dénuée de bon sens, car elle proposa à Lilla et Nia de se confectionner des tuniques dans les tombées du tissu, s'assurant par là leur concours sans partage. Je m'excusai dès que le travail fut bien en train, sous prétexte que mes devoirs de pharmacienne m'appelaient.

Et c'est ainsi qu'à l'Atelier des Guérisseurs, j'entendis parler pour la première fois des injections de sérum sanguin faites la veille, et que j'appris, de façon assez confuse, comment Maître Capiam s'était souvenu de cette ancienne méthode, consistant à injecter la maladie sous forme atténuée pour en prévenir les formes plus virulentes. Maître Fortune avait contracté la peste, avait reçu une injection, et ne souffrait plus que de troubles légers. Bientôt, très bientôt, il y aurait assez de ce liquide miracle pour empêcher que les individus en bonne santé ne contractent la peste. Pern était sauvée !

Je pris congé, doutant de ce rapport enthousiaste, mais il est certain que toute

l'atmosphère de l'Atelier vibrerait de soulagement et d'espérance. Je rentrai immédiatement au Fort, soulagée de n'avoir plus à redouter la mort d'autres parents. Je remontai en hâte à la salle de couture pour annoncer la bonne nouvelle à mes sœurs. Anella était là, naturellement pour superviser le travail. Elle me soumit à un interrogatoire approfondi, me faisant répéter plusieurs fois avant de se ruer dehors. Peut-être que la santé de mon père lui importait davantage que son Fort.

Que se passa-t-il ensuite, je ne le sais pas, mais le soir même trois guérisseurs se présentèrent au Fort et furent immédiatement conduits aux appartements de mon père, Je suppose qu'il fut inoculé le premier, Anella venant ensuite, puis ses bébés. A ma grande surprise, la famille proche reçut aussi une injection, mes plus jeunes sœurs endurent sans broncher la piqûre de l'épine creuse.

— Il en reste assez pour quinze personnes, Dame Nerilka. A votre avis, qui dois-je inoculer ? me demanda le compagnon guérisseur. Desdra a dit que vous sauriez.

Il m'avait parlé en particulier en me faisant ma piqûre.

Je lui dis d'immuniser tous les adultes de la Nursery, nos trois harpistes, Felim et son principal assistant, Oncle Munchaun et Sira, car elle seule connaissait les broderies qui étaient la fierté de notre Fort. Et le régisseur en chef, Barndy, et son fils. Mon père étant toujours muré dans ses appartements, Barndy était indispensable, et son fils presque autant. Munchaun pourrait les remplacer si cela devenait nécessaire, et il était le seul à pouvoir crier plus fort que Tolocamp pour le faire taire sans encourir de représailles.

17.3.43

Je fus forcée de passer le plus clair de la matinée à coudre en présence d'Anella qui nous surveillait, mes sœurs et moi, critiquant nos points, et nous faisant défaire et recommencer — et souvent ne s'apercevant pas de nos erreurs — jusqu'au moment où je ne pus plus le supporter. Lilla, Nia et Mara étaient plus portées à la patience car elles pouvaient espérer, pensais-je, avoir des tuniques neuves pour leur peine.

Anella eut aussi le mauvais goût de nous rapporter les ordres de Tolocamp à son régisseur et à mes frères, selon lesquels on ne devait plus rien prendre sur les réserves du Fort pour nourrir les indigents. Tout devait être réservé aux besoins de sa famille et de ses gens. On vivait une époque critique, et le Fort devait rester ferme, et donner l'exemple à tout le continent. Par exemple, raconta Anella avec délice, il était certain que les Ateliers des Harpistes et des Guérisseurs lui demanderaient une aide substantielle en nourriture et en remèdes. Il avait reçu une demande d'audience officielle émanant de Maître Capiam et de Maître Tirone pour le lendemain matin.

Pour moi, ce fut la goutte qui fit déborder le vase. J'étais arrivée au bout de ma patience, de ma courtoisie, de ma loyauté filiale. Je ne pouvais plus supporter la présence de cette femme, ou demeurer dépendante d'un homme dont la lâcheté et la parcimonie étaient une honte pour notre Lignée. Je ne voulais pas

demeurer plus longtemps dans un Fort déshonoré.

Sous prétexte de confectionner un dessert pour le repas du soir je m'excusai. Je descendis aux cuisines d'où je continuai jusqu'à la pharmacie. J'y distillai du fellis dans le plus grand alambic et je concoctai de grandes bassines de sirop de tussilage. Pendant que tout cela mijotait, je passai les étagères en revue, sélectionnant à foison herbes, racines, tiges, feuilles, fleurs et tubercules qui pouvaient être utiles à l'Atelier des Guérisseurs. Je les empaquetai et les attachai solidement, puis je les entreposai dans un coin sombre, pour le cas peu probable où Anella viendrait inspecter les lieux. Je décantai le fellis et le sirop dans les bonbonnes, puis j'ajoutai à ces larcins un sac contenant quelques affaires personnelles. Enfin j'allai confectionner un dessert poisseux pour le repas du soir, en quantité suffisante pour qu'Anella et ses parents puissent s'en gorger.

Le soir, j'allai trouver Oncle Munchaun et lui remis les bijoux de ma mère pour qu'il les distribue à mes sœurs.

— Comme ça, hein ? dit-il, soupesant le petit sac de cuir où je les avais mis. Tu n'en a pas gardé pour toi ?

— Quelques-uns. Mais je doute que j'aie besoin de bijoux là où je vais.

— Donne-moi des nouvelles quand tu pourras, Rill. Tu me manqueras.

— Toi aussi, mon Oncle. Veilleras-tu sur mes sœurs ?

— Ne l'ai-je pas toujours fait ?

— Mieux que personne.

Je ne pouvais pas en dire plus sans affaiblir ma résolution, et je m'enfuis, descendant l'escalier en courant.

18.3.43

Le matin j'avais mis sur le feu une nouvelle bassine de soupe dans la petite cuisine, quand je vis le Maître Harpiste et le Maître Guérisseur traverser la Grande Cour pour se rendre à leur audience avec Tolocamp. J'appelai Sim et lui dis de choisir deux autres serviteurs et d'aller avec eux m'attendre à la porte de la pharmacie. Moi, j'avais une tâche à accomplir.

Je remplaçai ma robe par une tenue convenant mieux à ce que j'espérais pouvoir faire et fourrai quelques dernières babioles dans mon aumônière. Je jetai un coup d'œil dans le petit miroir. Mes cheveux avaient été mon unique fierté. Saisissant les ciseaux, je coupai sans pitié mes longues tresses avant que ma résolution ne faiblisse, et les fourrai dans le coin le plus sombre de la pièce. Il se passerait quelque temps avant qu'on ne fouille ma chambre. Mes cheveux courts convenaient mieux à mon nouveau rôle dans la vie.

A l'aide d'une mince lanière de cuir, j'attachai ce qui restait de mes épais cheveux noirs. Puis je quittai la chambre qui avait été mon refuge depuis mon dix-huitième anniversaire et descendis l'escalier en spirale jusqu'au premier où se trouvaient les appartements de mon père.

Juste après sa porte, il y avait une alcôve commode dans l'épaisseur du mur. A peine m'y étais-je cachée que les tambours annoncèrent une heureuse nouvelle

: Orloth avait pondu vingt-cinq œufs, dont un œuf de reine. Je supposai que tout le monde devait se réjouir au Weyr de Fort. Et c'était effectivement une nouvelle réconfortante. Pourtant, au même instant, j'entendis la voix de mon père, parlant d'un ton lugubre. N'était-il donc pas satisfait de vingt-cinq œufs, dont un de reine ? En temps ordinaire, il aurait demandé du vin pour fêter l'événement.

Il n'y avait personne dans le Hall ; à cette heure de la matinée, tout le monde devait vaquer à ses devoirs dedans et dehors. Je m'approchai de la porte, et, appliquant mon oreille au panneau, je pus entendre pratiquement tout ce qui se disait. Capiam et Tirone avaient la voix nette et claire, et de plus en plus forte à mesure que leur contrariété s'accrut. C'était mon père qui marmonnait.

— Vingt-cinq œufs dont un de reine, c'est une ponte superbe aussi tard dans le Passage, dit Capiam.

— Moreta... (Marmonnements)... Kadith... Sh'gall... si malade.

— Cela ne nous regarde pas, dit Maître Tirone. Et la maladie du maître n'affecte pas les performances du dragon. D'ailleurs, Sh'gall combat aujourd'hui les Fils à Nerat. A l'évidence, il est donc complètement rétabli.

Je savais que les deux Chefs du Weyr avaient été malades et avaient guéri, car l'Atelier des Guérisseurs leur avait envoyé Jallora en toute hâte quand le guérisseur du Weyr était mort. Mais je ne savais pas pourquoi Sh'gall combattait à Nerat.

— Je souhaiterais qu'ils nous informent de l'état de chaque Weyr, dit mon père. Je m'inquiète tellement.

— Les *Weyrs*, dit Tirone, appuyant lourdement sur le mot, ont rempli leurs devoirs traditionnels envers leurs Forts !

— Est-ce que c'est moi qui ai amené la maladie dans les Weyrs ? demanda mon père, plus fort et d'un ton assez agressif.

« Ou dans les Forts », ajoutai-je mentalement.

— Si les chevaliers-dragons n'avaient pas volé de-ci, de-là, de Fête en Fête... reprit-il.

— Et si les Seigneurs Régnants n'avaient pas été si impatients de..., commença Capiam avec colère.

— L'heure n'est pas aux récriminations, les interrompit vivement Tirone. Vous savez aussi bien que personne, sinon mieux, Tolocamp, que ce sont les marins qui ont introduit cette abomination sur le continent ! ajouta le Maître Harpiste, d'un ton lourd de désapprobation.

J'espérai que mon père s'en était aperçu.

— Reprenons la discussion interrompue par cette bonne nouvelle. J'ai des hommes grièvement malades dans votre camp d'internement. Il n'y a pas assez de vaccin pour enrayer la maladie, mais ils pourraient au moins avoir des locaux et des soins décentes.

J'avais donc vu juste en supposant que la parcimonie de mon père s'étendait aux deux Ateliers que le Fort ravitaillait généreusement chaque fois que nécessaire.

— Il y a des guérisseurs parmi eux, rétorqua mon père d'un ton morne. Du moins, d'après ce que vous dites.

— Les guérisseurs ne sont pas immunisés contre cet agent viral, et ils ne peuvent pas travailler sans médicaments, dit Capiam d'un ton pressant. Vous avez d'abondantes réserves médicinales...

— Rassemblées et préparées par ma défunte Dame...

Comment osait-il parler de ma mère de ce ton larmoyant ?

— Seigneur Tolocamp, dit Capiam avec irritation, nous avons *besoin* de ces remèdes...

— Pour Ruatha, hein ?

Mon père ne pouvait pourtant pas blâmer Ruatha pour la tragédie qui le frappait ?

— Bien d'autres forts en ont besoin outre Ruatha ! répliqua Capiam, comme si Ruatha figurait en dernier sur sa liste.

— Les produits pharmaceutiques sont la responsabilité de chaque vassal. Pas la mienne. Je ne peux pas me démunir de ressources dont je peux avoir besoin pour mes gens.

Tirone reprit la discussion, d'une voix vibrante et persuasive.

— Si les Weyrs, éprouvés durement, peuvent élargir leurs responsabilités pour protéger des terres ne faisant pas partie de leurs territoires assignés, comme ils le font magnifiquement, comment pouvez-vous refuser ?

J'étais stupéfaite de l'insensibilité de mon père.

— Très facilement. En disant non. Personne ne peut pénétrer dans le périmètre du Fort venant de l'extérieur. Car même s'ils ne sont pas atteints de la peste, ils sont porteurs d'autres maladies, tout aussi infectieuses. Je ne veux pas risquer la vie de mes gens. Je ne ferai pas d'autres contributions prises sur mes réserves.

Mon père n'avait-il pas entendu un seul des messages annonçant les milliers de morts à Keroon, Ista, Igen, Telgar et Ruatha ? Ma mère et mes quatre sœurs étaient mortes, et très vraisemblablement les gardes et les serviteurs qui les accompagnaient, mais ils n'étaient qu'une quarantaine, pas quatre cents, ni quatre mille ou quarante mille.

— Dans ce cas, je vais rappeler les guérisseurs postés dans votre Fort. Je faillis applaudir à cette décision.

— Mais... mais... vous *ne pouvez pas* faire une chose pareille !

— Mais si, il peut. *Nous* pouvons, rétorqua Maître Tirone.

Tirone dut repousser son siège pour se lever, car j'entendis les pieds crisser sur les dalles. Je portai mes deux mains à ma bouche pour m'empêcher d'émettre un son.

— Les Artisans sont sous l'unique juridiction de leur Atelier. Vous l'aviez oublié, n'est-ce pas ?

Je n'eus que le temps de retourner dans l'ombre de l'alcôve ; la porte s'ouvrit brusquement et Capiam sortit en coup de vent. La lumière entrant par la fenêtre de mon père me permit de voir son visage en fureur. Maître Tirone

claqua la porte derrière lui.

— Je vais tous les rappeler ! Puis je vous rejoindrai au camp !

— Je n'aurais jamais cru qu'il faudrait en venir là, dit Capiam d'un air sombre.

Je pris une profonde inspiration, craignant qu'ils ne rapportent leur décision — cette opposition ramènerait peut-être Tolocamp à la raison.

— Tolocamp a présumé une fois de trop de la générosité des Ateliers. J'espère que cet exemple rappellera nos prérogatives à tous les autres.

— Rappelez vos harpistes, mais ne venez pas au camp avec moi, Tirone. Vous devez rester à l'Atelier avec vos gens et guider les miens.

— Mes gens, dit Tirone avec un rire amer, à quelques exceptions près, languissent tous dans ce maudit camp. C'est vous qui devez commander dans nos Ateliers.

Je sus alors où j'irais en quittant le Fort, et je sus ce que je devais faire pour réparer l'intransigeance de mon père.

— Maître Capiam, dis-je en m'avancant. J'ai les clés de la pharmacie.

Je lui montrai les doubles que ma mère m'avait donnés pour mon seizième anniversaire.

— Comment... ? commença Tirone, se penchant pour mieux voir mon visage.

Il ne savait pas plus que Capiam qui j'étais, mais ils savaient que je faisais partie de la Horde de Fort.

— Le Seigneur Tolocamp a clairement indiqué sa position en vous refusant des médicaments. J'ai aidé à les récolter et à les conserver...

— Dame... ?

Capiam attendit que je décline mon nom, mais il parlait avec bonté et ses manières étaient courtoises.

— Nerilka, dis-je vivement, car je ne pouvais pas exiger qu'un homme si haut placé connût mon nom. J'ai le droit de vous offrir les fruits de mon propre travail.

Tirone réalisait que j'avais écouté à la porte, mais peu m'importait.

— A une seule condition, dis-je, balançant le trousseau de clés dans ma main.

— S'il est en mon pouvoir d'y accéder, répliqua Capiam avec tact.

— A condition que je puisse quitter ce Fort en votre compagnie pour aller soigner les malades de cet horrible camp. J'ai été vaccinée. Le Seigneur Tolocamp était d'humeur généreuse ce jour-là. Mais dans la situation présente, je ne resterai pas dans un Fort pour me faire maltraiter par une fille plus jeune que moi. Tolocamp leur a permis, à elle et sa famille, de pénétrer dans son cher Fort par les crêtes de feu, tandis qu'il laisse mourir les guérisseurs et les harpistes sans soins dans son camp maudit !

Je faillis ajouter : « comme il a laissé ma mère et mes sœurs mourir à Ruatha ». A la place, je tirai Capiam par la manche et dis :

— Par ici, vite.

Tolocamp allait bientôt se remettre du choc de leur ultimatum et appeler à grands cris Barndy ou l'un de mes frères.

— Je rappellerai nos Artisans en partant, dit Tirone, s'éloignant dans la

direction opposée.

— Mon petit, réalisez-vous qu'après avoir quitté le Fort sans l'assentiment de votre père, surtout dans son état d'esprit actuel...

— Maître Capiam, je doute qu'il s'aperçoive de mon départ.

C'était peut-être lui qui avait dit à Anella que je m'appelais Nalka.

— Attention, cet escalier est très raide, l'avertis-je, me rappelant soudain que le Maître Guérisseur n'avait pas l'habitude de passer par l'escalier de service.

J'allumai un brandon portatif.

Capiam trébucha une ou deux fois dans l'escalier en spirale, et je l'entendis soupirer de soulagement quand nous eûmes tourné le large couloir menant à la pharmacie. Sim m'attendait sur un banc avec les deux autres.

— Je vois que tu es exact.

Je rassurai de la tête Sim et les deux autres qui ne s'attendaient pas à voir ici le Maître Guérisseur.

— Mon Père apprécie l'exactitude, ajoutai-je en ouvrant la porte.

J'entrai la première, ouvrant les paniers de brandons, et Capiam s'écria qu'il reconnaissait maintenant la salle où il avait souvent soigné les malades du Fort avec ma mère. J'entrai dans la réserve principale.

— Maître Capiam, admirez les fruits de mon travail depuis que je suis assez grande pour cueillir feuilles et fleurs ou déterrer bulbes et racines. Je ne dirais pas que j'ai rempli à moi seule toutes ces étagères, mais mes sœurs décédées avant moi ne me refuseraient pas leur part. Si seulement toutes ces réserves étaient utilisables ! Mais même les herbes et les racines perdent leurs propriétés avec le temps. Et la plus grande partie ne vaut plus rien, tout juste bonne à engraisser les serpents de tunnel.

J'avais entendu en entrant le frôlement furtif des reptiles fuyant la lumière.

— Il y a des harnais de portage dans ce coin, Sim, dis-je, élevant la voix, car mes autres remarques n'étaient destinées qu'aux oreilles de Capiam, afin qu'il sache bien que ce que j'allais lui donner aujourd'hui ne dégarnirait guère les précieuses réserves que Tolocamp devait garder pour les siens. Toi et les autres, chargez ces balles.

Ils commencèrent à charger, et je me tournai vers Maître Capiam.

— Maître Capiam, si vous voulez bien — voilà du jus de fellis. Moi, je vais prendre ça.

Je soulevai l'autre bonbonne par sa lanière et me la passai sur l'épaule.

— J'ai fait du sirop de tussilage hier soir, Maître Capiam. Très bien, Sim. Maintenant, allons-y. Nous sortirons par la cuisine. Le Seigneur Tolocamp se plaint de l'usure des tapis du Grand Hall, dis-je avec malice. Autant respecter ses instructions, même si cela oblige à faire un détour.

Je couvris les paniers de brandons et posai la bonbonne pour fermer à clé la pharmacie, ignorant l'expression de Capiam. Je me souciais peu de ce qu'il pensait pourvu que je puisse quitter le Fort sans être vue.

— J'aimerais en emporter plus, mais quatre domestiques se perdront dans la presse de midi et personne ne les remarquera.

C'est alors qu'il remarqua ma tenue.

— Personne ne fera attention si une servante continue jusqu'au camp. Et à la cuisine, personne ne trouvera bizarre que le Maître Guérisseur s'en aille avec des fournitures.

J'avais habitué le Fort à ces échanges avec l'Atelier.

— En fait, c'est si vous partiez les mains vides qu'ils s'étonneraient.

J'avais fini de fermer, et je balançai les clés devant moi, indécise. Je ne pouvais quand même pas les laisser sur la porte.

— On ne sait jamais, n'est-ce pas ? dis-je en les mettant dans mon aumônière. Ma belle-mère en a un autre trousseau. Elle croit que c'est le seul. Mais ma mère trouvait que la pharmacie était pour moi une très bonne occupation. Par ici, Maître Capiam.

Il me suivit, et je m'attendais à ses exhortations ou conseils d'une minute à l'autre.

— Dame Nerilka, si vous partez maintenant...

— Je pars.

—... et de cette façon, le Seigneur Tolocamp...

Je m'arrêtai et me tournai vers lui. Il n'aurait pas fallu qu'on m'entende le contredire en traversant la cuisine.

—... ne regrettera ni moi ni ma dot.

Soulevant la bonbonne, je vis Sim sortir par la porte latérale, et pensai qu'il valait mieux sortir sur ses talons pour lui éviter de flancher.

— Je peux me rendre très utile au camp d'internement, car je sais faire les préparations médicales, les décoctions et les infusions. Je ferai quelque chose de constructif au lieu de rester confortablement assise dans un coin.

Je n'ajoutai pas « en train de faire des robes pour parer ma belle-mère ».

— Je sais que vos guérisseurs sont surmenés. On a besoin de tous les bras en ce moment. De plus, ajoutai-je en palpant les clés dans mon aumônière, je pourrai revenir ici en secret si c'est nécessaire. N'ayez pas l'air étonné. Les servantes le font tout le temps. Pourquoi pas moi ?

Surtout quand je suis déguisée en servante, pensai-je avec ironie.

Je dus presser le pas pour rejoindre Sim et les deux autres, afin de ne pas perdre ma couverture. Je me forçai aussi à adopter la démarche d'une servante. Passant la porte de la cuisine, je courbai les épaules, baissai la tête, pliai les genoux pour me donner une démarche maladroite, et, feignant de ployer sous mon fardeau, je me mis à traîner les pieds.

Maître Capiam regardait sur notre gauche, vers l'avant-cour où Maître Tirone descendait les marches avec les guérisseurs qui soignaient nos vieillards et les trois harpistes.

— C'est eux qu'il va surveiller, pas nous ! dis-je à Maître Capiam, car moi aussi j'avais aperçu la silhouette de mon père par sa fenêtre ouverte. Essayez de marcher moins fièrement, Maître Capiam. Pour le moment, vous n'êtes qu'un domestique, lourdement chargé et vous dirigeant à contrecœur vers le périmètre, terrifié d'attraper la maladie et de mourir comme tous ceux du

camp.

— Tous ceux du camp ne meurent pas.

— Non, bien sûr, repris-je vivement, percevant son irritation. Mais c'est ce que pense le Seigneur Tolocamp. Il n'arrête pas de nous le répéter. Ah, un effort tardif de sa part pour prévenir l'exode !

J'aperçus les pointes des casques dépassant la balustrade.

— Ne vous arrêtez pas !

Le Maître Guérisseur avait fait une courte pause, et je ne voulais pas attirer l'attention sur nous de quelque manière que ce fût. Le départ des guérisseurs et des harpistes constituait une diversion bienvenue.

— Vous pouvez marcher aussi lentement que vous voulez, ça fait partie du personnage, mais ne vous arrêtez pas.

Je gardai la tête tournée vers la gauche, mais les domestiques essayaient toujours de ne pas penser à ce qu'ils faisaient pour se concentrer sur des activités leur paraissant plus intéressantes. Et des gardes qui poursuivaient des guérisseurs et des harpistes, c'était vraiment très intéressant. Surtout des gardes qui n'avaient pas tellement envie d'exécuter ces ordres. J'imaginai la consternation de Barndy.

— Arrêter le Maître Guérisseur, Seigneur Tolocamp ? Comment faire une chose pareille ? Les guérisseurs aussi ? N'a-t-on pas davantage besoin d'eux dans leur Atelier qu'ici même ?

Il y eut une brève échauffourée quand Tirone franchit le barrage des gardes qui essayèrent à contrecœur de l'arrêter. Je suppose que des propos assez vifs s'échangèrent, mais personne n'interféra sérieusement avec les harpistes et, Maître Tirone à leur tête, ils s'engagèrent d'un bon pas sur la route.

Notre chemin nous avait déjà fait traverser la route, et leurs pas couvriraient nos empreintes dans la poussière. Je continuai de ma démarche maladroite, me demandant si mon père avait seulement remarqué le passage de notre groupe. Sim et les deux autres avaient déjà atteint le périmètre interdit, et Theng regardait leurs fardeaux, l'air dégoûté. Il était sorti en hâte de sa petite hutte, mais alors il reconnut le panier repas des gardes, et il se détendit. Je commençai à m'inquiéter que Maître Capiam se fasse interner dans le camp, alors qu'il aurait dû rester dans son Atelier, quoi qu'il ait dit à Maître Tirone.

— Si vous dépassez le périmètre, Maître Capiam, vous ne pourrez pas en ressortir.

— S'il y a plus d'un chemin pour sortir du Fort, il doit bien y en avoir aussi plusieurs pour sortir du périmètre, me dit-il avec désinvolture. A plus tard, Dame Nerilka.

Je me dis qu'il avait raison et j'en fus soulagée. J'étais assez proche de la déclivité de la route pour voir le camp, et les hommes et les femmes, bien en retrait de la zone gardée, qui attendaient impatiemment leur repas.

— Halte, Maître Capiam, dit Theng en s'approchant, inquiet du pas résolu du Maître Guérisseur. Vous ne pouvez pas entrer ici sans rester...

— Je ne veux pas que ce remède soit secoué, Theng. Assurez-vous qu'on le manipulera avec ménagement.

Je me retournai, feignant de décharger ma bonbonne. Theng m'avait vue assez souvent pour me reconnaître et donner l'alarme.

— Je peux bien faire ça pour vous, répondit Theng.

Il posa la bonbonne à côté des balles, puis cria aux internés qui attendaient :

— C'est à manier avec précaution, et de préférence par un guérisseur. Maître Capiam dit que c'est un remède.

J'aurais voulu assurer Capiam que je veillerais à ce que le médicament soit administré à qui de droit, mais je n'osais pas m'approcher trop près de Theng, qui raccompagnait maintenant Maître Capiam vers la route. Je profitai de l'occasion pour rejoindre les gens du camp.

— Non, Maître Capiam, disait Theng tandis que je m'esquivais, vous savez que je ne peux vous permettre aucun contact avec vos guérisseurs.

Je fus soulagée de l'intervention de Theng. C'était peut-être présomptueux de ma part, mais je trouvais que Maître Capiam devait rester en un lieu où il serait accessible aux messages tambourinés et aux autres Maître d'Ateliers, surtout maintenant qu'il avait rappelé tous ses hommes du Fort. Malgré son dévouement, il était trop précieux pour risquer sa vie dans ce maudit camp. D'ailleurs, maintenant qu'on fabriquait du vaccin, peut-être fermerait-on le camp d'ici quelques jours. Mais il faudrait longtemps avant que Weyrs, Forts et Ateliers puissent reprendre leur routine et effacer les stigmates de la peste.

J'avais une raison très égoïste de me réjouir que Maître Capiam soit resté dehors. Je voulais changer d'identité en même temps que de Fort. Un ou deux harpistes ou guérisseurs pouvaient me reconnaître pour m'avoir vue au Fort, mais ils n'iraient pas chercher Dame Nerilka au camp d'internement, entourée

d'infections et exposée à l'inconfort aussi bien qu'à la mort.

Bien qu'elle ne me l'ait pas dit explicitement, Desdra avait sans aucun doute refusé mes offres d'assistance parce qu'elle savait que les jeunes filles appartenant à une Lignée Régnante ne pouvaient pas se livrer publiquement à ces activités. Elle me considérait sans doute comme une personne incapable et frivole, et peut-être l'étais-je : certaines de mes pensées et décisions récentes pouvaient passer pour mesquines. Mais je n'avais pas l'impression de sacrifier mon rang et ma situation. Je pensais plutôt que j'allais me rendre utile, au lieu de rester murée dans un Fort, protégée et oisive, gaspillant mon énergie à des vécilles, comme de coudre pour ma belle-mère. N'importe quelle servante attachée à la lingerie pouvait s'acquitter aussi bien que moi de cette « occupation convenable » pour une fille de mon rang.

Ces pensées me trottaient dans la tête tandis que je continuais à avancer de la même démarche empruntée — quelle ironie, car on apprenait aux filles de la Lignée à marcher à si petits pas qu'elles semblaient flotter plutôt que marcher. Je n'avais jamais bien maîtrisé la technique. Je suivis les hommes et les femmes venus prendre les paniers au périmètre. Maintenant, je voyais que la plupart portaient les nœuds des harpistes. L'un d'eux portait aussi les couleurs du Fort de la Rivière, et un autre celles du Fort Maritime. Voyageurs venus demander des secours à Tolocamp et restés bloqués au camp ? Le sentier tournait dans le petit bois, et je voyais maintenant les abris de fortune érigés à leur intention. Encore une chance que le temps soit resté clément, car le troisième mois était souvent venteux, neigeux et glacial. Chaque feu de bois entouré de son cercle de pierre supportait une bouilloire ou une broche. Est-ce là qu'avaient fini mes soupes fortifiantes ? Puis je réalisai que les gens enroulés dans des couvertures ou des peaux près de chaque feu avaient le teint gris et l'air abattu des convalescents.

Un grand abri, fait de matériaux disparates, se dressait à la lisière du petit bois, et il en sortait un chœur de toux et de gémissements qui le désignaient comme l'infirmerie principale. C'est là qu'on apporta la bonbonne de jus de fellis. Les porteurs de paniers se mirent à distribuer le pain aux convalescents allongés près des feux. Trois femmes commencèrent à trier les restes de viandes et de légumes. Le pire, c'était le silence.

Je me hâtai en direction de l'infirmerie, et je rencontrai à la porte un grand guérisseur pas rasé.

— Du fellis, des herbes ? Qu'est-ce que vous apportez ? me demanda-t-il d'un ton pressant.

— Du sirop de tussilage. Dame Nerilka l'a préparé hier.

Il fit la grimace et me prit la bonbonne.

— C'est réconfortant de savoir que tout le monde n'est pas d'accord avec le Seigneur du Fort.

— C'est un lâche hypocrite.

Le guérisseur haussa les sourcils, étonné.

— Jeune femme, il est malavisé de parler ainsi de ton Seigneur, quelles que

soient les circonstances.

— Il n'est pas mon Seigneur, répondis-je, le regardant dans les yeux sans ciller. Je suis venue t'apporter mon aide. J'ai de solides connaissances sur les propriétés des herbes et leur préparation. Je... j'ai aidé Dame Nerilka à préparer le tussilage... Elle m'a appris tout ce que je sais. Elle et sa mère, maintenant morte à Ruatha. Je sais soigner et je n'ai pas peur de la peste. Tous ceux que j'aimais sont morts.

Il posa une main réconfortante sur mon épaule. Personne n'aurait osé une telle familiarité envers Dame Nerilka, et pourtant je ne fus pas choquée. Cela prouvait que j'étais un être humain.

— Tu n'es pas seule dans ce cas.

Il fit une pause pour que je puisse lui dire mon nom.

— Très bien, Rill. J'accepte tous les volontaires. Ma meilleure infirmière vient d'être terrassée...

De la tête il me montra une femme immobile et livide allongée sur une paille.

— On ne peut pas faire grand-chose, à part soulager les symptômes, dit-il, tapotant affectueusement la bonbonne de tussilage, et j'espère qu'il n'y aura pas d'infection secondaire. Car c'est elle qui cause la mort, pas la peste elle-même.

— Il y aura bientôt assez de vaccin pour tout le monde, dis-je pour le réconforter, car, à l'évidence, il regrettait son impuissance en face de l'épidémie.

— D'où tiens-tu cela, Rill ? Il avait baissé la voix et m'avait saisi le bras d'une poigne de fer. Tous les contacts humains ne sont pas rassurants.

— C'est connu. Hier, tous les gens de la Lignée ont été inoculés. Et l'on prépare d'autre sérum. Le camp est proche...

Il haussa les épaules, amer.

— Proche, mais pas prioritaire.

L'infirmière malade s'agita dans sa fièvre et rejeta ses couvertures. Je m'approchai immédiatement. Et ainsi commença mon premier jour de vingt-quatre heures de travail ininterrompues. Nous étions trois, plus Macabir, le compagnon guérisseur, pour soigner les soixante malades de cette infirmerie de fortune. Je ne sus jamais combien d'autres il y en avait dans le camp, car la population y évoluait très vite. Certains étaient arrivés à pied ou à dos de coureur, espérant demander assistance au Fort ou aux Ateliers, et étaient repartis quand ils avaient compris qu'ils ne pourraient pas atteindre leur objectif. Je me demandais souvent combien de gens avaient strictement respecté la quarantaine. Mais l'ouest du continent où nous sommes est plus peuplé que l'est. Et le territoire sous la juridiction de Fort essuya beaucoup moins de pertes que Ruatha. Et l'on disait que seule la présence de Maître Capiam à Boll Sud au début de l'épidémie l'avait empêchée de ravager aussi cette province. Enfin, pour certains, Ratoshigan aurait mérité le destin de Ruatha et d'Alessan.

J'appris qu'il était encore en vie. Mais lui et sa plus jeune sœur étaient les seuls survivants de leur Lignée. Ses pertes étaient donc encore plus lourdes que les miennes. Ses gains seraient-ils aussi grands ?

Car bien qu'angoissée, surmenée, épuisée, sous-alimentée et privée de sommeil, je n'avais jamais été si heureuse. Heureuse ? Le mot pourra surprendre étant donné la situation dans le camp, car, ce jour-là et le suivant, nous perdîmes douze des soixante malades de l'infirmerie, et quinze autres vinrent aussitôt les remplacer. Mais pour la première fois de ma vie, j'étais utile et nécessaire, et je m'étonnais de la gratitude muette de mes patients. Pour quelqu'un élevé comme je l'avais été, cette expérience fut une révélation sur le plan personnel, mais qui n'avait pas que des avantages. Car je n'avais jamais été confrontée aux fonctions corporelles intimes des hommes ou des femmes, et je devais maintenant m'en occuper comme du reste. Je réprimai mon dégoût initial, coupai mes cheveux encore plus court, retroussai mes manches et m'attelai à la tâche. Car si cela en faisait partie, il n'était pas question de m'y soustraire.

Je jouissais également d'une certaine tranquillité d'esprit, sachant que j'étais immunisée contre la maladie que je soignais, de sorte que Macabir m'embarrassait parfois en louant mon courage. Puis un compagnon guérisseur se présenta au camp avec le sérum nécessaire à l'inoculation de tous, et annonça que le camp serait fermé. Les malades seraient transportés à l'Atelier des Harpistes, où l'on évacuait et préparait les quartiers des apprentis à leur intention. On y accueillerait aussi pour la nuit les voyageurs bloqués depuis le début de l'épidémie, avant de les renvoyer chez eux au matin. Et s'ils voulaient bien profiter de l'occasion pour emporter des vivres de secours...

Je me portai volontaire, bien que Macabir m'encourageât vivement à entreprendre une formation en règle à l'Atelier.

— Tu es naturellement douée pour notre profession, Rill.

— Je suis beaucoup trop vieille pour être apprentie, Macabir.

— Trop vieille, qu'est-ce que ça veut dire quand on a vraiment le don ? Une Révolution, et tu aurais terminé la formation préliminaire. Trois, et il n'y aurait pas un seul guérisseur qui ne serait heureux de t'avoir pour assistante.

— Mais maintenant, je suis libre de visiter tout le continent, sans m'en tenir à un seul Fort, Macabir.

Il soupira, passant la main sur son visage las.

— Enfin, penses-y quand même pendant tes voyages.

7.

19.3.43 - 20.3.43

Je partis au crépuscule, avec une carte grossière m'indiquant le chemin de trois forts du Nord, assez proches de la frontière de Ruatha, où l'on avait besoin de sérum et autres fournitures médicales indispensables. Macabir essaya de me persuader d'attendre le matin, mais je lui rappelai que la pleine lune suffirait à m'éclairer en chemin, et que ces vassaux avaient un besoin

urgent de secours. Je ne voulais pas prendre le risque que Desdra ou quelqu'un du Fort reconnaisse Dame Nerilka en cette servante hâve et échevelée.

Je passai devant le Fort, sans même lever les yeux pour voir si Tolocamp était à sa fenêtre, devant les fortins, les écuries et les étables, me demandant si quelqu'une des personnes avec qui j'avais passé ma vie jusqu'à l'avant-veille avait fait attention à moi. Avais-je manqué à quelqu'un, mis à part mes sœurs et Anella ?

C'était quand même une folie, car une fois que j'eus cessé mes activités d'infirmière, toute ma fatigue ressortit. Je m'endormis une demi-douzaine de fois sur ma selle. Heureusement, mon coureur était une brave bête qui, une fois partie, suivit le sentier d'elle-même sans instructions supplémentaires. Arrivant au premier fort à minuit, je parvins à inoculer toute la maisonnée avant de m'écrouler, épuisée. On me laissa dormir tout mon saoul, ce que je reprochai vivement à la maîtresse de maison lorsqu'elle me servit un déjeuner pantagruélique le lendemain à l'aube. Elle répliqua simplement que les autres forts étaient prévenus de mon arrivée, et que c'était mieux que de se croire totalement oubliés.

Puis je repartis, arrivant au deuxième fort au milieu de la matinée. Ils insistèrent pour me garder à déjeuner, tant j'avais l'air hâve et épuisé. Ils savaient qu'il n'y avait pas de malades à ma dernière étape, et étaient affamés de nouvelles. Jusqu'à mon arrivée, leur seule source d'information était les messages tambourinés relayés par mon étape suivante, le Fort de la Haute Colline, juste à la frontière de Ruatha.

Je m'avouais enfin que j'étais en route pour Ruatha. Voilà plusieurs Révolutions que Ruatha m'attirait, mais les circonstances m'en avaient écarté. Maintenant, raisonnais-je en attaquant la troisième étape de mon voyage, j'avais un métier qui serait utile à ce Fort, le plus tragiquement frappé de tous. Seuls les chevaliers-dragons étaient allés au Fort de Ruatha depuis le début de l'épidémie, et ils en rapportaient des récits de dévastations épouvantables. Eh bien, je pouvais soigner les malades, gouverner les activités domestiques, et faire tout ce que je pourrais pour expier les remords que je gardais toujours par suite de la mort prématurée de ma mère et de mes sœurs.

Je commençais aussi à réaliser que la peste frappait sans distinction de rang, de santé, d'âge ou d'utilité. Il est vrai que les jeunes et les vieux étaient les plus vulnérables, mais l'épidémie avait également emporté bien des gens dans la force de l'âge, qui avaient encore une longue vie devant eux. Et s'il me convenait de revêtir ma décision des atours flatteurs de l'expérience ou du sacrifice, qu'importaient les motifs, avoués ou cachés, dans la mesure où je m'acquitterais de ma tâche ?

Arrivant au Fort de la Haute Colline en début d'après-midi, je me mis immédiatement en devoir de suturer une profonde estafilade du fils, tout en protestant que je n'étais qu'une messagère. Leur guérisseur était parti au Fort de Fort au premier message tambouriné de Ruatha. Comme je ne pus leur donner aucune nouvelle d'un certain Trelbin, ils réalisèrent avec tristesse que

lui aussi devait être mort. Dame Gana était capable de soigner de petites coupures, mais, me dit-elle, cette blessure dépassait ses capacités. Eh bien, j'avais assisté à beaucoup d'opérations de cette nature, et je me sentais plus d'assurance qu'elle.

Faire une couture dans une étoffe, qui ne crie ni ne bouge, c'est tout à fait différent d'une couture dans des chairs déchirées et irrégulières. J'avais suffisamment de fellis et de baume calmant dans mes fournitures pour soulager les souffrances du jeune garçon, et j'espérais sincèrement que mes points tiendraient. Quand j'eus fini, Dame Gana se déclara impressionnée.

Plus tard, je leur expliquai le mode d'action du sérum, et j'inoculai tout le monde, à part les bergers qui ne venaient jamais assez près des régions peuplées pour attraper la maladie. Dame Gana n'était toujours pas certaine que la maladie n'était pas propagée par le vent, et elle insista pour que je lui dise exactement comment la soigner. Je sais qu'elle ne me crut pas quand je lui affirmai que la mort n'était pas causée par la maladie elle-même, mais par des infections secondaires frappant un malade déjà affaibli. C'est pourquoi je ne pus pas leur dire que je n'étais pas guérisseuse, car cela aurait défilé tout le bien que j'avais fait. D'ailleurs, guérisseuse ou pas, mes informations étaient exactes.

Puis Bestrum et Gana me racontèrent avec tristesse qu'ils avaient un fils et une fille partis pour la Fête de Ruatha accompagnés d'un serviteur, et qu'ils n'avaient aucunes nouvelles. A l'évidence, ils espéraient que j'allais à Ruatha.

Bestrum me dessinait laborieusement la carte de la route à suivre, quand des acclamations et des cris excités se firent entendre. Nous penchant par les fenêtres, nous vîmes un dragon bleu, porteur d'un curieux chargement, se poser dans la cour. Tout le monde se précipita pour l'accueillir.

— Mon nom est M'barak, maître d'Arith, du Weyr de Fort. Je cherche des bocaliers de verre, œuvre des apprentis verriers, dit-il avec un sourire engageant, pointant le doigt sur les fardeaux de son dragon. En auriez-vous que vous pourriez donner à Ruatha ?

Bien que jeune, il avait droit à tous les honneurs et politesses dus à un chevalier-dragon, et c'est pourquoi, devant du klah et un excellent gâteau de Dame Gana, il nous apprit que les coureurs mouraient de la peste, eux aussi, et devaient être inoculés. Bestrum et Gana remarquèrent avec quelque fierté qu'ils avaient reçu leur injection le matin même et de ma main. Je faillis éclater de rire en voyant M'barak battre des paupières en me regardant, car il pensait sûrement que j'appartenais à ce fort. Je portais toujours un grossier pantalon et des bottes de feutre, mais Macabir m'avait donné une tunique et une houppelande de guérisseur pour me protéger des rigueurs du voyage. Je n'avais pas vraiment l'air d'une guérisseuse, et je le savais, même si mes braves hôtes semblaient l'ignorer.

— Etiez-vous en route pour rentrer à l'Atelier des Guérisseurs ? commença M'barak. Parce que si vous connaissez quelque chose aux coureurs, vous seriez infiniment utile à Ruatha en ce moment. Je pourrais vous emmener,

poursuivit-il, les yeux brillants de malice, ce qui vous épargnerait un voyage long et ennuyeux. Tuero pourrait envoyer un message tambouriné à l'Atelier pour leur dire où vous êtes. On a besoin de monde à Ruatha, de gens qui ont été inoculés et n'ont pas peur de la peste. Vous n'avez pas peur, n'est-ce pas ?

Je me contentai de secouer la tête, choquée de constater à quel point mon pouls s'était accéléré et comme mon cœur battait devant cette invitation inattendue de me rendre où j'avais si désespérément envie d'aller. Pendant la vie de Suriana, Ruatha agissait sur moi comme un aimant, car c'était ma seule chance de jouir d'un peu de liberté et de bonheur. Et maintenant que j'avais secoué le joug de la Lignée du Fort de Fort, j'étais parfaitement libre d'aller à Ruatha, et d'autant plus que je venais pratiquement d'y être invitée. Ce serait un Ruatha tristement différent de celui que Suriana m'avait décrit, mais j'y serais utile, surtout en y allant en qualité de Rill et non de Dame Nerilka. Je voulais travailler et me rendre utile, non ?

— Si vous cherchez de bons palefreniers, j'en ai deux qui passent leur temps à sculpter des babioles faute d'autre chose à faire en attendant le printemps, dit Bestrum avec jovialité. Rill les a inoculés ce matin avec nous, ils n'ont donc rien à craindre en allant à Ruatha.

Ce fut donc entendu. Pendant que les deux palefreniers, deux frères partageant le même physique vigoureux et le même tempérament flegmatique, rassemblaient leurs affaires, Dame Gana alla gentiment me chercher un gros manteau pour me protéger du froid cuisant de *l'Interstice*. Elle s'affaira avec ses servantes, préparant des provisions pour trois personnes de plus et sortant trois grands bocaux de verre soufflé que je disposai avec M'barak sur le dos d'Arith, de façon à ne pas les casser.

Ce n'était pas, il s'en faut, mon premier contact avec un dragon, mais ce fut certainement le plus long et le plus personnel. Les dragons ont une robe tiède et lisse, qui laisse sur les mains une odeur d'épices. Arith grondait beaucoup, mais M'barak m'assura que ce n'était pas de contrariété à l'idée de ce fardeau supplémentaire. Nous emballâmes soigneusement les bocaux. Fort avait plus que sa part de ces travaux d'apprentis, mais je n'arrivai pas à me rappeler où Maman les mettait.

J'examinai une dernière fois la blessure du garçon, mais la guérison suivait son cours, et il dormait paisiblement, souriant aux anges sous l'influence du fellis. Puis je pris congé de Bestrum et Gana, qui, bien que je ne les aie connus que quelques heures, se répandirent en remerciements et bénédictions. Je leur dis que je m'informerai de leurs enfants et de leur serviteur et que je leur enverrais des nouvelles. Gana savait qu'il y avait peu d'espoir, mais ma proposition la réconforta.

Quand Bestrum m'aida à monter sur Arith, je retombai brutalement derrière le dos frêle mais très droit de M'barak, espérant que je n'avais pas fait mal à Arith. Les deux frères s'installèrent sans tant de simagrées, et je fus rassurée d'avoir deux personnes derrière moi, qui tomberaient avant que je ne sois en danger.

Arith exécuta une petite course avant de s'élancer vers le ciel, puis il déploya ses grandes ailes transparentes. Ce fut l'expérience la plus exaltante que j'eusse jamais vécue, et j'enviai de nouveau les chevaliers-dragons tandis qu'Arith nous emportait toujours plus haut. La houppe n'était pas superflue, ni la protection des corps chauds devant et derrière moi.

M'barak dut percevoir ce que je ressentais, car il tourna la tête et me fit un grand sourire satisfait.

— Tenez-vous bien, Rill, nous plongeons dans *l'Interstice*, hurla-t-il.

Du moins, c'est ce que je crois qu'il cria, car le vent du vol emporta sa voix.

Si voler à dos de dragon est exaltant, plonger dans *l'Interstice* est la terreur à l'état pur. Noir, néant, froid intense et douloureux. Seule l'idée que les dragons et leurs maîtres se livraient journellement à cet exercice sans dommages m'empêcha de crier de frayeur. Juste comme j'étais persuadée que j'allais suffoquer, Arith surgit dans le soleil, guidé par cet instinct unique qu'ont les dragons de leur destination. Puis j'eus autre chose à penser qu'à ce si bref passage dans les ténèbres de *l'Interstice*.

Je n'étais jamais venue au Fort de Ruatha, mais Suriana m'en avait envoyé d'innombrables dessins et m'en avait souvent décrit les agréments. Le Grand Fort, taillé dans la pierre vive de la falaise, ne pouvait guère changer extérieurement, mais il était cependant complètement différent des croquis de Suriana. Elle m'avait tant parlé de l'atmosphère plaisante de Ruatha, de son hospitalité, de la chaleur humaine et de l'amitié qui y régnaient, si différentes de la froide réserve de Fort. D'après elle, Ruatha bourdonnait toujours de vie, avec les invités et la parentèle toujours en mouvement. Elle m'avait décrit les prairies, le champ de courses, les champs ravissants bordant la rivière. Elle n'avait pas vécu pour décrire les immenses tumulus funéraires ou le cercle de terre calcinée, les débris des chariots et les effets personnels éparpillés le long de la route où s'étaient si récemment dressées les échoppes de la Fête, décorées de bannières et bruisantes d'activité.

J'étais comme frappée par la foudre, et à peine consciente du choc que subirent aussi les deux frères. Heureusement, M'barak avait du tact et s'abstint de tout commentaire tandis qu'Arith planait au-dessus du Fort désolé. Je vis quand même quelque chose de réconfortant : cinq personnes assises dans la cour, à l'évidence en train de se chauffer au soleil.

— Ça fait deux dragons maintenant, mon frère, dit avec satisfaction celui assis immédiatement derrière moi.

Regardant un peu plus loin, je vis un grand bronze déposer des passagers devant la large entrée des écuries. Le bronze décolla comme Arith survolait des champs labourés. Le soleil faisait luire sa robe et ses ailes, puis il disparut. Arith se posa exactement à l'endroit que le bronze venait de quitter.

— Moreta ! s'écria M'barak en faisant de grands gestes.

Une femme de haute taille, aux cheveux blonds courts et bouclés, se tourna vers lui. La Dame du Weyr de Fort était bien la dernière personne que je m'attendais à rencontrer à Ruatha.

Je n'oublierai jamais que j'eus cette occasion de revoir Moreta, et en ce moment particulier, le visage doré de soleil et empreint d'une sérénité intérieure que je ne devais comprendre que beaucoup plus tard. Je l'avais, bien sûr, vue au Fort de Fort, en sa qualité de Dame du Weyr de Fort, charge qu'elle avait assumée lors de la retraite de Leri. Mais ses visites étaient rares — réservées aux événements officiels — de sorte que, bien que m'étant déjà trouvée avec elle dans le Grand Hall, je ne lui avais jamais parlé. J'avais eu l'impression qu'elle était timide ou réservée, mais il faut dire que Tolocamp parle toujours si abondamment et pompeusement qu'elle ne devait guère avoir eu l'occasion de placer un mot.

— Vite !

La voix de M'barak me tira de mes réflexions.

— J'ai besoin d'aide pour décharger ces stupides bouteilles, et j'amène des gens qui s'y connaissent en coureurs. Et il faut faire vite, parce que je dois me préparer pour la Chute. F'neldril m'écorchera vif si je suis en retard !

Deux hommes et une mince jeune fille brune sortirent de l'ombre pour venir l'aider. Je reconnus immédiatement Alessan, et je supposai que la jeune fille était sa sœur survivante, Oklina. L'autre était en bleu harpiste. Les frères démontèrent rapidement, et j'aidai M'barak à leur passer d'abord les fournitures que j'apportais, puis les bocaux de verre dont aucun ne s'était cassé pendant le voyage.

— Si vous voulez bien descendre, Moreta pourra monter, suggéra M'barak, avec un grand sourire pour excuser sa hâte.

Ainsi, pour la première fois, je changeai de place avec Moreta. J'aurais préféré prolonger ce contact, car elle avait un air et des manières qui donnaient envie de la connaître mieux. Elle semblait beaucoup moins distante qu'à Fort. Pendant qu'Arith faisait sa petite course préparatoire, Moreta se retourna pour jeter un coup d'œil par-dessus son épaule. Mais ce ne pouvait pas être moi qu'elle regardait.

Me retournant, je vis Alessan, la main en visière sur le front, qui les suivait des yeux jusqu'à ce qu'ils disparaissent dans *l'Interstice*. Puis il sourit, nous incluant tous les trois dans sa bienvenue, et nous tendit amicalement la main.

— Vous venez nous aider à nous occuper des coureurs ? M'barak ne vous a-t-il rien caché de la situation désastreuse de Ruatha ?

D'abord, je crus qu'il était amer, puis je compris qu'il regardait la situation en face, tout simplement. Il avait un humour assez caustique, mais Suriana, me préparant à cette visite à Ruatha si longtemps projetée, m'en avait avertie. Que penserait-elle de voir arriver sa sœur adoptive en cet équipage ?

— Bestrum nous envoie, Seigneur Alessan, avec ses condoléances et ses salutations, dit le plus grisonnant des deux hommes. Je m'appelle Pol, et mon frère, c'est Sal. Nous aimons les coureurs par-dessus tout.

Alessan tourna vers moi ses yeux verts et souriants, et tout ce que Suriana m'avait dit de lui se mit à tourbillonner dans ma tête. Mais les portraits de lui qu'elle avait dessinés ne lui rendaient pas justice, ou alors, il avait beaucoup

changé et n'avait plus grand-chose en commun avec le jeune homme plutôt désinvolte des croquis. Ses yeux et sa bouche avaient maintenant plus de caractère — et aussi, ils étaient empreints d'une tristesse ineffable que n'arrivait pas à dissimuler son sourire de bienvenue — une tristesse qui s'estomperait mais ne disparaîtrait jamais tout à fait. Il était mince, amaigri par la fièvre ; les os de ses larges épaules pointaient à travers sa tunique et ses mains étaient rudes et calleuses, gercées et craquelées, plus semblables à des mains de servante que de Seigneur Régnant.

— Je m'appelle Rill, dis-je, pour me ramener au présent et ne pas provoquer de questions. J'ai toujours soigné les coureurs. J'ai aussi un peu d'expérience des soins à donner aux humains, et je sais concocter toutes sortes de remèdes avec des herbes, des racines et des tubercules. De plus j'apporte des fournitures avec moi.

— Auriez-vous quelque chose pour les quintes de toux ? demanda la jeune fille, ses grands yeux noirs brillants comme des escarboucles.

Ce n'était sans doute pas moi ni mes provisions de sirop qui lui faisaient ainsi briller les yeux, mais je ne sus que beaucoup plus tard comment ces gens venaient de passer l'heure précédente, qui s'était terminée quelques instants avant mon arrivée.

— J'en ai en effet, dis-je, soulevant mes sacs pleins de bouteilles de tussilage.

— Bestrum voudrait savoir si son fils et sa fille ont survécu, demanda Pol tout de go, se balançant d'un pied sur l'autre avec embarras, tandis que son frère évitait de poser les yeux sur Alessan.

— Je consulterai les rapports, dit doucement le harpiste, mais nous avons tous remarqué que le visage d'Alessan s'était assombri, malgré son sourire.

Oklina étouffa un petit cri.

— Je m'appelle Tuero, reprit doucement le harpiste avec un sourire pour nous rassurer tous. Alessan, qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

Et ainsi, Tuero détourna habilement notre esprit du passé douloureux pour le concentrer sur l'avenir. Bientôt, personne n'eut plus le temps de penser au passé ou à l'avenir, totalement concentré sur le présent.

Alessan nous expliqua rapidement ce qu'il y avait à faire. D'abord, il fallait transporter au deuxième niveau les quelques patients qui demeuraient encore dans l'infirmierie du Grand Hall. Puis il fallait laver à fond le Hall avec de la solution de racine rouge, dit-il, me regardant tout spécialement, et pensant raisonnablement que je pouvais aider à cette tâche. Enfin, il reporta les yeux sur Pol et Sal.

— Il faut faire suffisamment de sérum pour inoculer les coureurs, termina-t-il, se tournant pour montrer les pâtures. Nous prendrons du sang à ceux qui ont survécu à la peste.

Pol interrompit son hochement de tête et regarda son frère à la dérobée. Je dois reconnaître que la vue des coureurs me stupéfia. La plupart étaient étiques, avec un squelette menu, l'arrière-train assez haut, le cou mince, et ils étaient beaucoup trop décharnés pour avoir la moindre ressemblance avec les

bêtes rudes, vigoureuses et bien en chair qui avaient toujours fait la fierté du Fort de Ruatha. Certains n'étaient que des sacs d'os sur pattes. Alessan remarqua notre consternation.

— La plupart des bêtes sélectionnées par mon père sont mortes de la peste, dit-il d'un ton détaché, nous indiquant par là la conduite à suivre. Ceux que j'avais sélectionnés pour courir vite sur de courtes distances se sont révélés résistants, comme certains demi-sang amenés par nos invités.

— Quelle pitié, quelle pitié, murmura Pol, secouant sa tête grisonnante. Son frère l'imita.

— Oh, je pourrai reconstituer les troupeaux de bêtes de trait et de bât. Connaissiez-vous mon chef d'écuries ? demanda Alessan aux deux frères.

Ils s'éclairèrent et hochèrent la tête avec plus d'enthousiasme.

— Il avait quelques juments gravides et un jeune étalon dans les prairies de montagne. Ils ont survécu, et la souche n'est donc pas anéantie. Je pourrai reconstituer les troupeaux,

— Bonne nouvelle, Seigneur, bonne nouvelle, dit Sal, qui semblait s'adresser davantage aux coureurs qu'à Alessan.

— Mais..., reprit Alessan avec un sourire d'excuse aux deux hommes,... avant de pouvoir leur tirer du sang pour le sérum, il nous faut d'abord nettoyer à fond les écuries pour travailler dans un local totalement dépourvu de contamination.

Pol commença à retrousser ses manches.

— Mon frère et moi, nous ferons n'importe quoi pour vous aider, Seigneur. Ce ne sera pas la première fois que nous récurons une écurie.

— Alors, c'est parfait, dit Alessan en souriant. Parce que si c'est mal fait la première fois, la compagne Desdra nous obligera à recommencer jusqu'à ce que ce soit parfait ! Elle viendra demain vérifier les résultats de notre travail !

Quand on arriva dans la cour précédant le Fort, Tuero, un certain Deefer, cinq pupilles et quatre petits vassaux convalescents construisaient un étrange engin à partir de roues de chariots.

— Nous avons plusieurs de ces centrifugeuses, qui nous servent à séparer le sérum miracle du sang, nous dit Alessan.

Les frères hochèrent la tête, comme s'ils comprenaient ce qu'il voulait dire, quoique Sal eût l'air quelque peu étonné et confus.

Oklina vint à notre rencontre dans le Hall, à la tête d'une procession de servantes chargées de bassines, de serpillières et de balais. Elle portait elle-même des bidons, que je reconnus pour ceux dans lesquels on stocke les puissants liquides nettoyants. Tous, on retroussa nos manches et je remarquai alors que les mains d'Alessan étaient déjà rouges de soleil, avec une rougeur moins prononcée sur les bras. Puis on se mit tous à frotter.

On frotta jusqu'à l'allumage des paniers de brandons, on frotta en grignotant des friands d'une main, essayant d'ignorer le vague goût de détergent que donnait la racine rouge à tout ce qui se trouvait dans ses parages. On frotta

jusqu'au moment où l'on dut remplacer les premiers paniers de brandons. Alessan dut me secouer plusieurs fois avant que je m'arrête, réalisant que les autres avaient déjà interrompu le travail.

— Vous dormez debout et vous frottez toujours, Rill, dit-il d'un ton légèrement railleur qui amena sur mes lèvres un sourire penaud.

J'eus à peine la force de suivre Oklina au premier jusqu'à la chambre qu'elle me destinait. Je me souviens lui avoir souhaité le bonsoir en refermant la porte. Je savais que j'aurais dû préparer quelques mots d'explication pour Desdra le lendemain, afin qu'elle ne révèle pas ma véritable identité, mais à l'instant où je m'écroulai sur le lit, je m'endormis.

8.

21.3.43 - 22.3.43

Je me réveillai le lendemain matin, étonnée de me trouver en un lieu inconnu, mais rassurée de n'être pas dans ma chambre de Fort. Le silence était presque palpable, un silence qui me troubla davantage que ces lieux un peu étranges pour moi. Puis je compris — les tambours s'étaient tus. Je me levai, m'habillai et commençai ma première journée complète à Ruatha.

J'étais dans le Hall, buvant du klah et mangeant rapidement un bol de porridge quand Desdra arriva sur Arith. On sortit tous dans le remue-ménage provoqué par le petit dragon, car il arrivait chargé de bocaux, les grands, œuvres des apprentis, et d'autres plus petits pour l'incalculable sérum.

Je n'eus pas l'occasion de parler à Desdra, car Alessan m'appela avec les deux frères, et il nous emmena dans les prés pour attaquer la première phase de la préparation du sérum.

Où les animaux étaient encore apathiques après la maladie, ou ils avaient été bien dressés, mais chacun put en conduire deux par la bride. En trois voyages, tous les boxes de l'écurie furent pleins, et Alessan nous montra comment leur prélever du sang à la veine jugulaire. Tous les coureurs se soumirent docilement à cette opération. Je fis équipe avec Sal, et quand je m'aperçus que le maniement de l'épine creuse le rebutait, je pris sa place tandis que son rôle se limitait à tenir la tête de chaque bête pendant la prise de sang.

Il était largement midi sonné quand on en eut terminé avec les vingt-quatre bêtes. Après chaque prise, le sang était versé dans les grands bocaux des apprentis, puis transporté dans le Hall et installé sur les centrifugeuses. Je n'étais pas la seule à entretenir des doutes sur l'efficacité de ces engins, sans parler du processus lui-même, mais Desdra affichait un calme si rassurant que personne ne posait de questions. Dès qu'elle se fut assurée que les bocaux étaient solidement fixés sur les appareils, elle fit un signe à une équipe de serviteurs qui se mirent à actionner les manivelles faisant tourner les roues. Ils se relayaient fréquemment, tournant toujours à la même vitesse. Je pensai brièvement à la catastrophe que produirait un bocal mal fixé, avec tout le ménage à recommencer, puis je décidai que des ruminations si pessimistes étaient déplacées dans l'atmosphère d'espoir et d'industrie régnant à Ruatha.

Oklina passa parmi nous avec des bols de soupe et des petits pains chauds. Quand Desdra s'interrompit enfin, on s'installa tous, qui à une longue table dressée sur des tréteaux, qui assis par terre adossé au mur, et elle nous expliqua l'urgence de notre tâche monumentale. Seule l'inoculation massive et simultanée de tous les coureurs menacés pouvait prévenir une seconde attaque de la peste. Tout le monde à Ruatha devait participer à cette entreprise, car il fallait empêcher à tout prix une reprise de l'épidémie. Un silence consterné suivit cette nouvelle.

En attendant les résultats de la première centrifugation, je retournai aux écuries avec Pol et Sam, pour voir comment se portaient nos patients. Dag leur préparait déjà un solide picotin de son chaud corsé de vin et d'herbes, qui, nous dit le vieux palefrenier, fortifierait le sang nouveau. Puis on les étrilla avec soin, débarrassant leurs queues et leurs crinières de la boue et des teignes.

Malgré sa jambe cassée, Dag travaillait avec nous. Ce qu'il ne pouvait pas faire lui-même était exécuté par son petit-fils, galopin impudent et possessif répondant au nom de Fergal. Il semblait se méfier de tout le monde, et surtout d'Alessan quand le Seigneur vint s'informer de l'état des bêtes. Oklina était la seule personne dont Fergal acceptait des ordres sans discuter. Quant à Dag, il l'adorait. A l'évidence, le vieux palefrenier ne pouvait pas se tromper à ses yeux. Mais, malgré son insolence, Fergal était manifestement tout dévoué aux bêtes. Une jument gravis accaparait presque toutes ses attentions, et, malgré son corps déformé par la naissance proche, elle avait une façon de le regarder en penchant la tête, oreilles pointées en avant, que je trouvais des plus touchantes.

— La première tournée de sérum devrait être bientôt prête, annonça soudain Alessan.

De tout le groupe, seuls Fergal et moi avions envie de voir les résultats, ce qui m'amusa. Pol et Sal s'installèrent confortablement sur des balles de foin pour bavarder tranquillement avec Dag, déclinant poliment l'invitation d'aller voir le sérum terminé.

Ce qui m'étonna, ce fut le bizarre liquide jaune paille, produit de cette centrifugation. Le temps d'arriver dans le Hall, Desdra le décantait déjà dans un autre bocal, expliquant comment il fallait faire pour ne pas remuer le résidu plus sombre. Sous sa direction, on se mit à l'imiter avec hésitation, transvasant le fluide clair des grands bocal dans les petits à l'aide d'une épine creuse changée à chaque bouteille pour réduire les possibilités de contamination. Impitoyable, Desdra employa tout le monde à cette tâche, même trois convalescents parmi les plus gaillards, circulant sans cesse parmi nous pour surveiller le travail.

— Nous devrions avoir d'autres bocal cet après-midi, nous dit Tuero.

Il voulait nous égayer, mais seuls des grognements épuisés lui répondirent.

— M'barak a dit qu'il profiterait de la Chute pour passer la consigne.

— Il nous en faut encore beaucoup, de cette saleté ? demanda Fergal,

regardant vers les prairies où paissaient tranquillement ses coureurs bien-aimés.

— Assez pour l'inoculer aux juments et aux poulains survivants à Keroon, Telgar, Ruatha, Fort, Boll, Igen et Ista, dit Alessan.

J'étouffai un gémissement à l'idée des quantités requises.

— Ista n'élève pas de coureurs. C'est une île, dit Fergal d'un ton agressif.

— Hommes et bêtes y ont souffert de la peste, répondit Tuero devant le silence d'Alessan. Mais Keroon et Telgar produisent aussi le sérum, Ruatha n'aura donc pas à tout faire.

— Ruatha peut au moins faire ça pour Pern, ajouta Alessan, comme si Tuero n'avait pas parlé. Et nous devons nous efforcer de produire le meilleur sérum possible à partir de nos bêtes. Retournons au travail.

Et le travail continua. Les convalescents les plus faibles furent chargés de laver les bœufs, ou de boucher soigneusement les flacons de sérum avant de les placer dans des casiers de roseaux. Les plus jeunes servaient de messagers, ou, deux par deux, descendaient avec précaution les caisses de sérum dans les chambres fraîches.

J'avais pour tâche de prélever du sang aux coureurs. C'était presque un soulagement d'échapper à l'odeur envahissante de la racine rouge pour reconduire mes patients à la pâture et en ramener un autre avec moi. Au moins je respirais un peu d'air pur. Dag avait commencé à mettre une marque sur les bêtes déjà saignées pour qu'aucune ne le soit deux fois par inadvertance. Aucune n'était encore assez forte pour le supporter. Mes fréquentes sorties me donnaient aussi l'occasion d'observer Ruatha dévasté, comme disait Alessan. J'en conclus qu'avec un peu de temps et de travail, la plupart des dommages pourraient être aisément réparés, et, pendant mes allées et venues, j'imaginai dans ma tête ce que je ferais si j'avais le droit de m'immiscer dans les affaires de Ruatha. Passe-temps innocent, assurément.

Au milieu de la matinée, les tambours s'étaient remis à sonner, annonçant les quantités de sérum nécessaires et quel chevalier-dragon viendrait chercher quoi. Alessan expliqua que les quantités devaient être mentionnées avec précision, mais qu'il ne pouvait pas se priver de Tuero pour prendre les messages.

— Eh bien, demandez à Rill de le faire, dit Desdra sans ambages.

— Vous comprenez les messages, Rill ? demanda Alessan, quelque peu étonné.

La proposition de Desdra était si inattendue que je ne trouvai rien à répondre. Je commençais à penser que Desdra n'avait pas reconnu la fille de Tolocamp dans la servante sale, suante et aux cheveux courts nommée Rill.

— Et sans doute tous les codes, n'est-ce pas, Rill ?

Desdra était impitoyable, mais au moins n'expliqua-t-elle pas comment elle était si bien informée sur mes talents cachés.

— Elle pourra remplir des flacons de sérum entre les messages. Cela lui fera du bien de s'asseoir un peu. Voilà plusieurs jours qu'elle n'arrête pas.

J'en conclus que Desdra approuvait mes activités ici et au camp d'internement, et qu'elle comprenait mon attitude. Heureusement, personne, pas même Alessan, ne demanda comment une servante qui s'était récemment élevée au statut de guérisseuse volontaire pouvait être instruite en ces connaissances secrètes. Et je fus effectivement soulagée de pouvoir m'asseoir un peu. Comment Alessan parvenait à conserver une énergie sans faille, c'était pour moi un mystère. Je comprenais pourquoi Suriana l'admirait autant qu'elle l'aimait... Il inspirait le respect, et me donnait sans cesse de nouvelles raisons de le respecter. Je percevais aussi qu'il était comme possédé d'une idée fixe. D'une façon ou d'une autre, et malgré les difficultés formidables qui se dressaient devant lui, Alessan arriverait à restaurer Ruatha dans sa splendeur première, à repeupler ses forts vacants, à remplir ses écuries vides. Je voulais rester ici pour l'y aider.

Je découvrais aussi qu'une fois revenue dans un Hall, j'assumais machinalement les responsabilités familiares, comme par exemple assigner leur tâche aux servantes ou leur expliquer comment exécuter plus efficacement un travail. Heureusement, personne ne mit en question mon droit à le faire, vu que j'agissais dans l'intérêt de tous.

Bien que frêle d'apparence, Oklina travaillait aussi dur que son frère, mais l'étendue de ses obligations m'accablait, moi qui avais toujours eu des sœurs pour alléger mon fardeau. Chaque fois que je le pouvais, je l'aidais. Elle n'était pas jolie, ce qui, diront les mauvaises langues, était peut-être la raison pour laquelle je m'étais liée si facilement avec elle, car le teint basané et la forte ossature de son visage ne seyaient pas davantage à une femme que ma ressemblance avec mes frères. Mais elle avait une grâce exceptionnelle, un sourire charmant et de grands yeux noirs et expressifs où flottait toujours comme une sorte d'étonnement secret. Je la surprénais souvent à regarder vers le nord-ouest, et je me demandais si elle était amoureuse de quelque jeune homme. Malgré sa jeunesse, elle ferait une excellente épouse pour un petit vassal, et j'espérais ardemment qu'Alessan n'exigerait pas qu'elle reste à Ruatha et la marierait à un homme bon et généreux. Ruatha était ruiné pour l'heure, mais le prestige de la Lignée restait incontesté. Et leurs activités altruistes pour produire le sérum, si volontiers entreprises par Alessan et Oklina, ne les rabaissaient pas dans l'estime de leurs pairs.

Et on continua ainsi, passant d'une tâche nécessaire et urgente à une autre, mangeant vivement un bol de soupe entre deux occupations, ou grignotant un petit pain d'une main libre. Des fruits avaient refait leur apparition — apportés par un chevalier-dragon en même temps que d'autres fournitures. Pourquoi des tranches de melon bien mûr faisaient monter les larmes aux yeux d'Oklina, c'est ce que je ne comprenais pas. Était-ce l'attention du cadeau qui l'émouvait jusqu'aux larmes ? J'en doutais. Puis je remarquai qu'Alessan considérait ce fruit avec un sourire nostalgique, mais il repartit si vite, du pain dans une main, une tranche de melon dans l'autre, que j'avais pu me tromper. Puis un nouveau message arriva, et je dus me concentrer pour l'enregistrer

avec précision.

Devant l'urgence et la multiplicité des tâches à accomplir, le temps s'était déréglé. Mon troisième jour à Ruatha, nous étions presque tous sortis pour prendre un dîner tardif et bien mérité, quand soudain Alessan, Desdra et Tuero, consultant les cartes, listes et diagrammes, lancèrent de joyeux « hurrah ».

— On a réussi, ma fidèle équipe ! cria Alessan. Nous avons assez de sérum ! Et même assez pour parer aux pertes si des flacons se brisent ou se renversent pendant la distribution. Du vin pour tout le monde ! Oklina, va avec Rill chercher quatre flacons dans ma réserve personnelle.

Il lui lança une longue et mince clé, qu'elle rattrapa adroitement au vol. Elle me prit par la main, et, riant de plaisir, m'entraîna dans la cuisine puis dans l'escalier descendant aux magasins, au-delà de la chambre fraîche.

— Il est vraiment content, Rill. Il offre rarement du vin de sa réserve.

Elle se remit à rire.

— Il le garde pour une grande occasion.

Puis son charmant visage s'assombrit.

— Et j'espère qu'il y en aura une, ajouta-t-elle, mystérieuse. De toute façon, il le faudra bientôt. Ah, nous y voilà.

Elle ouvrit l'étroite porte, révélant une profusion de bouteilles et d'outres, et j'en restai bouche bée d'étonnement. Même à la pâle lueur du panier de brandons du couloir, je reconnus la forme distinctive des flacons de Benden. J'époussetai vivement une étiquette.

— Mais c'est bien du blanc de Benden ! m'écriai-je.

— Tu en as déjà bu ?

— Non, bien sûr que non.

Tolocamp n'aurait pas vu d'un bon œil que ses filles boivent des crus rares ; la piquette rougeâtre de Tillek était assez bonne pour nous.

— Mais j'en ai entendu parler.

Je parvins à rire à mon tour.

— Il est vraiment aussi bon qu'on le dit ?

— Tu vas en juger par toi-même, Rill.

Elle referma la porte, puis me prit la moitié du fardeau.

— Tu as terminé tes études à l'Atelier des Guérisseurs, Rill ?

— Non, non.

Je ne pouvais me résoudre à mentir à Oklina, même si, ce faisant, je me rabaisais à ses yeux.

— Je me suis portée volontaire pour soigner les malades, car on n'avait plus besoin de moi dans mon propre Fort.

— Oh, ton mari est mort de la peste ?

— Je n'ai pas de mari.

— Eh bien, Alessan va arranger ça. Enfin, si tu désires rester à Ruatha. Tu nous as tellement aidés, Rill, et tu connais si bien le gouvernement d'un Fort. Je veux dire, il nous faudra tout recommencer de zéro, tellement nous avons

eu de pertes. Beaucoup de vassaux sont morts, et bien qu'Alessan ait l'intention de donner leurs forts à des sans-abri, j'aimerais mieux garder autour de nous des gens que nous connaissons et aimons. Oh, Rill, je m'exprime si mal. Mais Alessan m'a chargée de te demander si tu voudrais rester à Ruatha. Il a beaucoup de respect pour toi. Tu nous as tellement aidés. Tuero... Elle se mit à rire.

— ... Tuero a l'intention de rester, malgré ses chamailleries avec Alessan au sujet de son salaire et des avantages en nature.

Cette discussion reprenait chaque fois que le harpiste et le Seigneur se rencontraient pendant une tâche ou une autre. Tuero était venu à la Fête avec d'autres harpistes, pour aider le harpiste du Fort, autre victime de la maladie, comme les compagnons de Tuero. Je n'arrivais pas à imaginer Ruatha sans les chamailleries bon enfant de Tuero et Alessan.

Quand on rentra dans le Grand Hall, les hommes avaient poussé contre le mur les centrifugeuses et les grands bœufs. Alessan et Tuero débarrassaient la grande table sur tréteaux où nous avions pris nos repas à la hâte. Dag et Fergal sortirent de la cuisine avec le ragoût ; Deefer apporta des assiettes et des couverts ; et Desdra parut, les bras chargés de pain et d'un plat rempli de fromages et de fruits, y compris ceux envoyés par Dame Gana. Je n'aurais jamais cru qu'ils durent si longtemps. Follen nous rejoignit avec les coupes et le tire-bouchon.

De dehors, nous parvenait le bruit assourdi des réjouissances de tous, enfin libérés des travaux incessants de ces deux derniers jours.

Nous ne fûmes donc que huit, l'équipe fidèle et disparate d'Alessan, à nous asseoir à table pour un vrai repas, mais nous étions tous unis, même Fergal, par l'idée d'avoir accompli en temps voulu une tâche presque impossible. Fergal refusa une coupe de vin avec une insolence qu'Alessan n'excusa, j'en suis sûre, que parce que l'adolescent avait travaillé très dur. J'aurais parié que Fergal savait aussi bien que les autres qu'il s'agissait là d'une faveur exceptionnelle. Les pareils de Fergal savent tout en naissant. Pourtant, malgré son impudence et sa nature méfiante, ce garçon me plaisait.

Ce dîner fut pour moi un événement très heureux. Alessan s'était assis près de moi, et je découvris que sa proximité m'agitait étrangement. J'essayais d'éviter de le toucher, mais nous étions assez serrés sur les bancs, chose agréable pour tous les autres. Comme il était très proche de moi, son bras sur la table me touchait, parfois sa cuisse frôlait la mienne, et il me souriait quand Tuero disait quelque chose de particulièrement amusant. Mon cœur battait, et je savais que je répondais à ses sourires d'un rire un peu aigu et bête. J'étais fatiguée, je suppose, je réagissais trop vivement à la réussite que nous fêtions, et je n'avais pas l'habitude du bon vin de Benden.

Puis Alessan s'appuya délibérément contre moi, et me toucha le bras du bout des doigts. J'en eus la chair de poule.

— Que penses-tu du vin de Benden, Rill ?

— Il me monte à la tête, répliquai-je vivement.

Ainsi, s'il avait remarqué mon comportement inhabituel, il en saurait la raison, même si cela devait me rabaisser dans son estime, ce que je ne souhaitais pas.

— Nous avons tous besoin de nous détendre ce soir. Nous l'avons bien mérité.

— Vous plus que personne, Alessan.

Il haussa les épaules, les yeux baissés sur son verre dont il tournait machinalement le pied entre ses doigts.

— Je fais ce que je dois, dit-il à voix basse.

Les autres discutaient avec animation.

— Pour Ruatha, murmurai-je.

Il me regarda, légèrement surpris de cette remarque, ses étranges yeux verts candides pour une fois.

— Tu es très perspicace, Rill. Ai-je donc été si dur et impitoyable à la tâche ?

— Non, car c'était dans l'intérêt de Ruatha.

— Tout cela, dit-il, montrant les centrifugeuses et les grands bocal vides, n'était pas pour Ruatha.

— Mais si. Vous l'avez dit vous-même. Ruatha peut faire cela pour Pern.

Il rit, légèrement embarrassé. Mais son sourire était plein de bonté, et je sus que ça lui faisait plaisir.

— Ruatha redeviendra lui-même ! Je le sais ! Il était plus prudent de parler de l'avenir de Ruatha !

Une curieuse expression passa dans ses yeux.

— Ainsi, Oklina t'a parlé ? Voudrais-tu rester avec nous ?

— Volontiers. La peste m'a laissée sans famille.

Sa grande main se referma sur la mienne et la serra légèrement avec gratitude.

— Et, pour sceller notre accord, as-tu des exigences spéciales, Rill ?

Il montra Tuero de ta tête, une lueur malicieuse dans les yeux.

Sa question avait été si inattendue que je n'avais eu le temps de penser à rien, au-delà du fait que mon souhait de rester à Ruatha se réalisait. Je bredouillai un peu, puis Alessan me saisit le bras.

— Réfléchis-y, Rill, et dis-le-moi plus tard. Tu me trouveras juste envers mes gens.

— Le contraire me surprendrait.

Il sourit de ma véhémence, puis il remplit ma coupe et la sienne, et nous scellâmes notre accord selon la tradition, malgré mes difficultés à avaler car la joie me serrait la gorge. En bonne camaraderie, on termina le pain et le fromage, écoutant les autres conversations autour de la table et la musique qui nous parvenait de l'extérieur.

— Maître Balfor ne me fait pas très bonne impression, Seigneur Alessan, disait Dag, les yeux fixés sur sa coupe.

Il parlait de celui qu'on venait de désigner à Keroon comme Maître Eleveur de Pern.

— Il n'est pas encore confirmé dans sa charge, dit Alessan.

Je vis qu'il n'avait pas envie de discuter de cette question, surtout pas en présence de Fergal qui écoutait toujours ce qu'il n'aurait pas dû entendre.

— Il faudrait trouver un candidat digne de ce rang, car Maître Balfor n'a certainement pas l'expérience nécessaire.

— Il a fait tout ce que Maître Capiam lui a dit, dit Tuero, un œil sur Desdra.

— Ah, tous ces morts et ces mortes, quelle tristesse.

Dag leva sa coupe en un toast silencieux, et on but tous avec lui.

— Et il est encore plus triste de penser à toutes les souches animales anéanties. Quand je pense que Squealer remportera toutes les courses sans concurrence ! Vous dites que Runel est mort ? poursuivit Dag. Avec tous les siens ?

— Son fils aîné et sa famille ont survécu.

— Ah, c'était le plus capable. Bon, je vais jeter un coup d'œil sur la jument baie. Elle doit pouliner ce soir. Viens, Fergal.

Dag saisit à deux mains l'attelle de sa jambe cassée et la passa par-dessus le banc. Un instant, Fergal sembla se rebeller.

— Je viens avec toi si tu permets, dis-je, tendant ses béquilles à Dag. Une naissance est toujours un heureux moment.

J'avais besoin de l'air frais de la nuit pour remplir mes poumons et dissiper les vapeurs du bon vin de Benden. Et j'avais également besoin de m'éloigner de la présence trop excitante d'Alessan.

Mon cœur débordant battait la chamade. Je ne voulais pas embarrasser Alessan par une gratitude exagérée, ou des assurances intempestives de fidélité, quoique je ressentisse intensément ces deux émotions. Par un coup de chance incroyable, j'avais accompli un miracle : j'étais invitée à *rester* au Fort de Ruatha. Peu importait que la raison en fût prosaïque : j'étais utile, on avait confiance en moi, et il fallait rebâtir Ruatha. J'essayai de ne pas laisser mon esprit épiloguer sur ce qu'Oklina avait dit, et encore moins sur ce qu'Alessan n'avait pas dit. C'était assez de pouvoir vivre à Ruatha. Je serais en sa compagnie, au lieu même que j'avais si souvent vu dans mes rêves, et qui représentait pour moi le centre du bonheur. Ruatha pourrait revivre, et j'aurais l'occasion totalement inattendue de participer à sa renaissance.

Fergal nous rejoignit un instant plus tard. Il ne me permettait pas de monopoliser la compagnie de son grand-père.

La nuit était claire, l'air était frais, et je sentais des signes avant-coureurs du printemps monter des régions plus chaudes. On échangea salutations et sourires avec les gens assis devant les feux et les fortins. Nous connaissions tous trois les moindres creux, bosses et cailloux du sentier, mais je portais quand même un panier de brandon pour éclairer le chemin. Fergal courait devant.

— Si elle n'a pas pouliné à minuit, ce ne sera pas pour aujourd'hui, annonça Dag. Nous avons besoin d'un poulain.

— Qui est le père ?

— Un étalon de trait du Seigneur Leef. Il nous faut donc un mâle, pour reconstituer la lignée. Alors, tu restes à Ruatha, Rill ? termina Dag sans ambages.

Je hochai la tête, incapable de répondre, oppressée par le soulagement et la joie. Dag hochi sa crinière ébouriffée.

— On a bien besoin de gens comme toi. Il y en a d'autres là d'où tu viens ? dit-il, me jetant un regard entendu à la dérobée.

— Pas à ma connaissance, répondis-je d'un ton détaché, espérant ainsi calmer sa curiosité.

Nous n'avions pas eu beaucoup de temps pour les conversations personnelles ces trois derniers jours. Mais je compris qu'il me faudrait maintenant inventer une histoire plausible.

— C'est qu'il n'y a pas beaucoup de femmes qui savent tout faire dans un Fort et dans une écurie. Tu devais appartenir à une grande maison avant la peste ?

— Oui, et je suis bien triste en pensant à tous ceux que j'ai perdus.

Peut-être ces paroles évasives suffiraient-elles. Quelque chose en moi refusait de mentir. Je soupirai. La vérité finirait par se savoir un jour, mais d'ici là, j'espérais être assez bien établie à Ruatha pour qu'on me pardonne mes origines aussi bien que ma défection.

Heureusement, nous étions arrivés à l'écurie. Pol et Sal s'y trouvaient déjà, et assis sur des balles de fourrage, surveillaient discrètement la jument. Ils savonnaient un harnais de cuir pris dans une pile de détritux encore utilisables rassemblés après la Fête. Pol tendit à Fergal un plastron de cuir vert de moisissures. L'adolescent regarda Dag, qui hochi la tête, puis il fit la grimace à Pol, mais il s'assit et s'empara d'un chiffon. Dag et moi, on s'assit également sur des balles et on nettoya des courroies.

— Le second fils de Bestrum cherche des terres arables, dit Pol, rompant le silence paisible.

— Ah oui ? dit Dag.

— Solide garçon, bon travailleur, et il pense à se marier avec une fille d'un Fort voisin.

— Tu crois que Bestrum le laissera partir après avoir perdu ses autres héritiers ?

— Il aime bien Alessan. Le garçon réussira mieux ici, et Bestrum le sait. Il est régulier, Bestrum.

— De vous avoir envoyés ici, toi et Sal, c'est sûr, dit Dag, hochant la tête avec approbation.

Puis il leva la tête, considérant Pol, les yeux étrencis de concentration.

— Jusqu'à quand pourra-t-on vous garder ? J'ai des tas de juments à mener à l'étafon, et avec ma jambe cassée...

— Tu m'as dit que je t'aiderais, Dag, protesta Fergal, foudroyant Pol qui l'ignora.

— Bien sûr, mon garçon, mais on n'arrivera pas à tout faire à deux.

— Le printemps est plus tardif dans les montagnes, dit Pol.

— On n'aura pas besoin de nous avant un bon moment, ajouta Sal.

— Dois-je le demander à Bestrum quand j'écrirai à Gana au sujet de ses enfants ? demandai-je.

— Ce serait bien gentil de votre part.

Tuero avait pu établir que la fille de Dame Gana était morte parmi les premières, soignée par la servante qui avait aussi succombé à la maladie. Toutes les deux étaient enterrées dans le premier tumulus. Le fils avait travaillé dur pour aider Norman, le régisseur du champ de courses, avant qu'eux aussi ne meurent, terrassés par l'infection. Ils reposaient dans le second tumulus.

— Elle commence à s'agiter, dit Sal, rompant le silence.

Fergal sauta sur une balle, montant sur la pointe des pieds et s'étirant le cou pour mieux voir.

— Elle accouche, dit-il, avec tant d'autorité que je dus étouffer un rire.

Gentiment, les trois hommes s'abstinrent de l'insulter en allant voir eux-mêmes. Mais on entendit tous la jument se coucher sur la paille. En ces circonstances, les animaux étaient bien supérieurs aux humains. La jument émit quelques grognements, mais pas de hurlements, pas de longs hennissements de douleur, pas de sanglots ni de jurons maudissant le mâle responsable de son état.

— Les sabots, annonça Fergal à voix basse. La tête paraît. Position normale.

Je ne pus me retenir de regarder Dag, qui me fit un clin d'œil en mâchonnant un brin de paille.

— Ah, dit Fergal. Encore une poussée, ma belle, juste un dernier effort... Ah, ça y est !

On entendit les efforts de la jument, le froissement de la paille, et, tout d'un coup, personne ne put plus supporter le suspense. On se rua tous ensemble vers son box, et, regardant par-dessus la cloison, on la vit commencer à lécher son petit. Sa tête était nettoyée et le petit corps commença à se débattre, les jambes, d'une longueur disproportionnée par rapport au reste du corps, se détendant avec une force incroyable chez un nouveau-né.

— Hé, vous me bouchez la vue, s'écria Fergal. Il se plaça à côté de Dag et, saisissant le haut de la cloison, il se hissa pour regarder par-dessus.

— Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que c'est ?

Agitant les jambes dans tous les sens, le nouveau-né ne nous aidait pas à déterminer son sexe. Il s'ébrouait, dégoûté de son impuissance. La jument lui poussa l'arrière-train, où pointait une toute petite queue. Il repositionna ses jambes et fit une autre tentative pour se lever, mais ses jambes refusèrent de coopérer, et il poussa un cri aigu de frustration. Ses sabots grattaient la paille pour trouver un appui. Au cours de ses mouvements désordonnés, il s'était retourné, et, quand il leva la queue, il nous révéla son sexe. Ou, pour être plus précis, il nous révéla qu'il n'était pas une femelle.

— Un poulain ! hurla Fergal, plus passionné que nous par ce détail, car la nature combative du poulain nous fascinait.

Fergal ouvrit la porte du box et entra.

— Quelle merveilleuse créature ! Comme tu es belle ! Comme tu es brave ! Et quel beau fils tu nous as fait !

Fergal lui caressait le nez et les oreilles, la voix vibrante d'émotion. Puis il se mit à parler doucement au poulain, lissant délicatement le cou pour l'habituer au contact de l'homme. Le nouveau-né était bien trop occupé à dépêtrer ses jambes pour lui prêter grande attention.

— Il sait s'y prendre avec eux, il a le don, dit Pol, hochant sagement la tête.

— Il a délivré trois juments tout seul dans les prairies de montagnes quand je me suis cassé la jambe.

— Je vais prévenir Alessan, dis-je.

— Plus il entendra de bonnes nouvelles, mieux ça vaudra, dit Dag, ce qui, tandis que je repartais vers le Hall, me parut énigmatique de la part du vieux palefrenier.

Quand je rentrai dans le Hall, Oklina et Desdra n'y étaient plus, sans doute parties se coucher, car il était maintenant minuit passé. Tuero, les coudes sur la table, faisait de grands gestes à Alessan, qui dormait, la tête dans ses bras.

— C'est assez régulier, disait Tuero d'un ton aimable et conciliant. Ce qu'un harpiste ne devine pas tout seul — et votre serviteur est très habile à deviner —, il n'a pas le droit de le savoir. C'est bien ça, Alessan ?

Pour toute réponse, Alessan émit un ronflement sonore. Tuero le fixa un moment, partagé entre la réprobation et la pitié, puis tâta l'outré du coude et soupira, dégoûté.

— Elle est vide, n'est-ce pas ? dis-je, amusée de son air déçu.

Son long nez tordu sur la gauche frémit.

— Oui, elle est vide, et il est le seul à savoir où se trouve la réserve.

Je souris, repensant à ma visite à la cave avec Oklina.

— La jument a mis bas un poulain, fort et vigoureux. Dag et Fergal restent près de lui, pour s'assurer qu'il se dresse sur ses jambes et qu'il tète.

Je considérai Alessan endormi, le visage détendu, paisible. Il paraissait beaucoup plus jeune, moins stressé. Derrière ses paupières closes, ses yeux verts conservaient-ils leur tristesse coutumière ?

— Je sais que je te connais, dit Tuero.

— Je ne suis pas le genre de personne que connaît un compagnon harpiste, répliquai-je. Lève-toi, Harpiste. Je ne peux pas le laisser toute la nuit dans cette posture inconfortable, car il a besoin de repos.

— Je ne suis pas sûr de tenir debout.

— Essaye quand même.

Je suis grande, mais pas autant qu'Alessan ou Tuero, et pas assez forte pour déplacer toute seule le poids mort d'Alessan endormi. Je passai un de ses bras autour de mon cou, et engageai Tuero, parvenu à se lever, à faire la même chose.

Alessan était lourd ! Et Tuero n'était guère en état de m'aider. Il monta, ou plutôt se hissa dans l'escalier, cramponné à la rampe, et je priai ardemment qu'elle fût solidement scellée dans la pierre. Heureusement, les appartements d'Alessan étaient juste en haut de l'escalier. Je n'avais jamais dépassé le salon, encore encombré de paillasses et de tout un fouillis d'objets hétéroclites jetés

là en passant, dans l'urgence d'autres tâches. Demain ou après-demain, nous pourrions peut-être commencer à remettre un peu d'ordre dans le Fort.

D'un coup sec, je tirai la couverture de fourrure, qui tomba à mes pieds, nous couvrant partiellement tandis que nous hissions péniblement sur le lit le corps d'Alessan, qui s'écroula en travers du matelas, les pieds pendant par-dessus bord. Tuero se retint à une colonne, murmurant des excuses car il avait ce faisant arraché le rideau de son cadre. Je tirai les bottes d'Alessan, desserrai sa ceinture, lui repliai les jambes vers le haut, puis, une main sur sa hanche, je poussai de toutes mes forces et parvins à l'allonger de tout son long sur le lit, sur le flanc droit.

— Je voudrais..., commença Tuero, tandis que j'étendais sur Alessan la couverture de fourrure.

Je la bordai soigneusement autour de ses épaules et de son cou, pour qu'il n'attrape pas froid s'il remuait dans la nuit. Il sourit dans son sommeil, et ma respiration s'arrêta.

— Je voudrais..., répéta Tuero. Tuero me fixa, le visage soudain vide, fronça les sourcils, puis sa tête s'affaissa sur sa poitrine.

— Il y a toujours des paillasses à côté, Harpiste. Il était trop saoul, et je n'aurais jamais pu l'aider toute seule à atteindre le bout du couloir.

— Tu me couvriras, moi aussi ?

Il y avait tant d'espoir désenchanté dans sa requête que je ne pus réprimer un sourire. En deux ou trois embaardées, il me suivit dans la pièce voisine. Je ramassai une couverture et la secouai pour la déplier. Il s'allongea sur le flanc, avec un soupir las et reconnaissant.

— Tu es bonne pour un pauvre ivrogne de harpiste, murmura-t-il tandis que je le couvrais. Un jour, je me souviens...

Il dormait déjà. Tuero se souviendrait peut-être un jour que c'était lui qui avait inventé l'expression « la Horde de Fort », dont tout le monde nous affublait joyeusement, mes sœurs et moi. Sans doute cela mettrait-il une certaine gêne dans nos rapports, mais c'était son problème.

Le mien, c'était de regagner mon lit, sans regretter qu'il n'y eût personne pour me border.

9.

23.3.43

L'aube se leva, claire et ensoleillée, avec une promesse de printemps qui devait bientôt s'éteindre dans nos cœurs en ce jour mémorable. Malgré nos excès de la veille, ou peut-être à cause d'eux, nous nous réveillâmes tous frais et dispos et déjeunâmes de bonne heure. Tout le monde souriait, même Desdra pourtant peu expansive. On discuta de l'organisation de la journée en déjeunant. Alessan alla voir le poulain à l'écurie, très satisfait de le trouver si vif et vigoureux. Oklina et moi, nous rassemblâmes les pupilles et quelques convalescents choisis parmi les mieux remis, et, tous ensemble, on transporta les bœufs d'apprentis dans une écurie vacante, afin de pouvoir rendre le

Grand Hall à sa destination première.

Deefer et quelques autres partirent dans les collines à la recherche de quelques wherries bien dodus, qui nous changeraient agréablement de la viande dure de nos troupeaux, d'ailleurs pratiquement épuisée.

Je fis des plans dans ma tête, préparant des suggestions à présenter le soir à Alessan. A mon avis, une semaine de dur travail suffirait à effacer les traces de la catastrophe, et il serait sans doute soulagé de voir disparaître tout souvenir de cette tragédie. Bien sûr, nous ne pouvions pas anéantir les tumulus funéraires. Mais le printemps proche recouvrirait bientôt d'herbe verte ces éminences boueuses. Et quand la terre serait tassée, on pourrait les aplanir, mais cela prendrait du temps.

— Dragons dans le ciel ! cria quelqu'un de la Cour Extérieure.

Tout le monde se précipita pour jouir du spectacle. B'lerion atterrit le premier sur Nabeth. Le petit visage d'Oklina rayonna. Bessera, maîtresse d'une reine des Hautes Terres, se posa derrière lui. La Cour, pourtant très vaste, sembla soudain rétrécie par la présence de ces immenses bêtes. Elles avaient l'air très satisfaites d'elles-mêmes, leurs robes luisant au soleil. Six autres dragons, tous des bronzes, atterrirent sur la route.

Oklina se rua avec des fournitures, et je ne pus m'empêcher de remarquer que B'lerion, qui démontait, s'éclaira. A quelques pas de lui, elle s'arrêta brusquement et le regarda avec adoration. Souriant, lui-même un tantinet béat, il lui prit les flacons de sérum.

Quelqu'un me toucha le bras. C'était Desdra, avec une brassée de bouteilles à porter à un chevalier-dragon.

— Pas d'affolement, Rill. Elle a l'accord de son frère.

— Je ne m'affolais pas... pas exactement. Mais elle est si jeune ! Et B'lerion a une telle réputation !

— Il y a un œuf de reine en train de durcir au Weyr de Fort.

— Mais on a besoin d'Oklina ici.

Desdra haussa les épaules, me donna le sérum et une petite poussée pour me ramener sur terre. Je me précipitai, mais j'étais troublée. Oklina était si jeune, et B'lerion si séducteur ! Et pourtant, Alessan sanctionnait cette alliance ? Bizarre, alors qu'il aurait tant besoin de ses neveux pour reconstituer sa Lignée. Oh, je savais parfaitement que les femmes de Ruatha conféraient souvent l'Empreinte à des reines, et que les Dames au Dragon concevaient et mettaient au monde des enfants comme les autres, quoique étant moins prolifiques. Mais cette vie ne m'aurait pas plu. Le lien entre un dragon et son maître était trop étroit, trop contraignant pour quelqu'un de mon caractère. Ce que j'enviais à Oklina, c'était le bonheur, le ravissement de son visage quand elle regardait B'lerion. Nabeth les contemplait de ses grands yeux à facettes étincelants de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel comme s'il savait tout ce qui se passait entre eux en silence. Les dragons avaient ce pouvoir, je le savais. Me plairait-il de vivre auprès d'un être qui connaîtrait toujours toutes mes pensées ? Je n'en étais pas certaine. Mais je supposais que les chevaliers-

dragons s'y habituaient.

A peine avions-nous retrouvé notre souffle après le départ de ces premiers dragons que les reines du Weyr de Fort arrivèrent. Leri, dont la présence me surprit, fit poser Holth dans la Cour, tandis que Kamiana, Lidora et Haura se posaient sur la route. Puis S'peren et K'lon les rejoignirent. Leri, en grande forme, plaisantait avec Alessan et Desdra, mais je remarquai qu'elle ne cessait d'observer Oklina. Et Holth aussi. Cette romance était donc récente ? Puis je me rappelai mon arrivée à Ruatha, trois jours plus tôt, qui me paraissaient trois mois tant il s'était passé de choses en ce court laps de temps. Alessan paraissait heureux. Moreta aussi. Et Oklina rayonnait positivement. Leri venait-elle donc juger de la situation par elle-même ?

Le Weyr jouissait d'un droit de Quête dans tous les Forts, pour rassembler des candidats valables, surtout quand un œuf de reine durcissait sur l'Aire d'Eclosion. Oklina était si jeune, si charmante. Je me reprochai de critiquer mon nouveau Seigneur. A quel titre le pouvais-je, sinon comme une amie attentive ? Mais je voyais toujours trop facilement le mauvais côté des choses. Vers midi, nous eûmes le temps d'avaler un bol de soupe avec du pain. La plupart des flacons de sérum avaient été rapidement confiés aux messagers. J'essayai de me représenter la logistique de la distribution. Il fallait près de cinq minutes à un dragon pour atterrir. Même en travaillant à notre vitesse maximale, il nous en fallait bien cinq autres pour donner les flacons au chevalier, puis trois ou quatre de plus pour le décollage. Même en considérant que le déplacement dans *l'Interstice* ne requérait que quelques secondes, il fallait bien compter une demi-heure pour chaque livraison. Comme il fallait livrer tous les forts de l'ouest, Boll Sud, Crom, Nabol, Fort, tous ceux de Ruatha qui conservaient des habitants, Ista et l'ouest de Telgar, tous les dragons de chaque Weyr auraient dû participer à la distribution. Mais il n'y en avait que huit des Hautes Terres, sept de Fort, et six d'Ista.

— N'essaye pas de comprendre, Rill, me dit Desdra, avec une ironie amusée. C'est impossible à réussir sans faire appel aux capacités secrètes des dragons. Paroles qui augmentèrent ma confusion, mais à cet instant, les dragons d'Ista et de Fort reparurent pour prendre leur dernier chargement. La robe des dragons était un peu pâlotte, mais c'était normal. Les transferts par *l'Interstice* devaient exiger beaucoup d'énergie, de même que tous ces atterrissages et décollages. Leri paraissait épuisée, mais c'était la plus âgée de toutes les Dames au Dragon de Fort. Et le simple fait qu'elle ait entrepris cette tâche donnait la mesure de son dévouement à l'égard des Weyrs.

Soudain, toutes les reines émirent des rugissements furieux de protestation. Le seul dragon bleu présent se recroquevilla. Leri semblait courroucée, comme toutes les autres Dames au Dragon. Il me sembla qu'elles se consultaient en silence, très concentrées. Puis, comme j'étais la plus proche, Leri me fit signe de lui reprendre son dernier chargement de sérum.

— Donne cela à S'peren. Merci mon enfant. Il se chargera de la livraison. Puis je fus couverte de la poussière que souleva le décollage précipité de

Holth. Je crois que le dragon plongea dans *l'Interstice* à peine arrivé au niveau du mur extérieur. Une bouffée d'air glacial me fit frissonner. Tout le monde s'était assombri, alors qu'ils auraient dû se réjouir de l'accomplissement d'une tâche difficile et inusitée. Je repartis lentement vers le Hall.

— On peut remettre ça dans les chambres fraîches, dit Alessan, montrant les dernières caisses de sérum, celles prévues pour suppléer à la casse. Quand toute cette agitation sera un peu calmée, nous les enverrons à l'Atelier des Eleveurs de Keroon. Le prochain Maître Eleveur sera bien content de les avoir. Ils découvriront sans doute de nombreux coureurs abandonnés à Keroon ou à Telgar. Il y a beaucoup de forts vides actuellement.

A cet instant, Deefer et son équipe rentrèrent avec de grands sourires, chacun portant au moins un wherry bien dodu sur son dos.

— Ce soir, nous ferons un banquet. Oklina, Rill, qu'avons-nous encore dans nos garde-manger pour compléter les rôtis ? Nous avons bien mérité un festin ; un vrai repas — pas un autre ragoût ! — et copieusement arrosé !

Tout le monde l'acclama joyeusement, offrant d'aller aider les cuisiniers. Dans l'enthousiasme, on débarrassa le Hall de tous les accessoires médicaux, et l'on sortit du garde-meuble les longues et lourdes tables de banquet, pleines de poussière. On les avait rangées si hâtivement après la Fête que certaines portaient encore des taches de nourriture et de vin. Oklina et moi, nous les fîmes vivement disparaître par un vigoureux lavage.

— Je regretterai de partir, me dit Desdra, s'interrompant pour rassembler ses affaires et ses notes sur la fabrication du sérum. Ruatha se remet vite, malgré tout ça...

Du geste, elle montra le désordre.

— Il faudra revenir bientôt avec Maître Capiam, dit Oklina, les yeux encore brillants de la dernière visite de B'lerion. Tu verras Ruatha tel qu'il doit être, n'est-ce pas, Rill.

— Qu'on me laisse faire, et tout sera rétabli en un rien de temps, dis-je, avec tant de ferveur que Desdra éclata de rire.

Puis, tournant le dos à Oklina, elle m'adressa un clin d'œil.

— Tu as eu raison de venir ici, Rill. On ne t'a jamais appréciée dans ton Fort natal. Et je tiens à m'excuser d'avoir mal interprété tes motifs quand tu as offert tes services à mon Atelier. Ton aide nous aurait été rare et précieuse.

— Non, on ne me l'aurait pas permis, dis-je, soulagée qu'Oklina se fût éloignée. Ici, je suis moi-même, acceptée sur la seule foi de mes capacités. Ici, je peux être utile, surtout si Oklina...

Je m'interrompis, gênée du sens qu'on pouvait donner à mes paroles.

Desdra haussa un sourcil, et je corrigeai vivement l'idée qu'elle aurait pu se faire de mes ambitions.

— Oh, ne sois pas ridicule, Desdra. Malgré la situation actuelle de Ruatha, son alliance reste prestigieuse. Alessan ne s'est rabaissé aux yeux de personne en supportant ce désastre avec tant de dignité. Tout Seigneur Régna pourvu de filles à marier va lui faire une cour assidue dès qu'on recommencera à se

déplacer sur Pern.

— Vous avez un rang suffisant, Dame Nerilka.

— Chut ! *J'avais* un rang, effectivement, dis-je, insistant sur le passé. Mais j'en tirais peu de joie. Je suis beaucoup plus satisfaite de faire partie de l'avenir de Ruatha, car je n'en avais aucun à Fort.

Desdra ouvrit les deux mains, en un geste d'assentiment.

— Voulez-vous faire savoir à quelqu'un où vous vous trouvez ? Je serai très discrète.

— Alors, dites à mon Oncle Munchaun que vous m'avez rencontrée au cours de vos déplacements, heureuse et en bonne santé. Il rassurera mes sœurs.

— Campen s'inquiétait aussi, vous savez. Lui et Theskin ont battu les environs pendant un jour entier, certains que vous vous étiez blessée en ramassant des herbes.

Je hochai la tête, la remerciant de m'apprendre la sollicitude de Campen et aussi de me taire tout le reste.

Je me souviens que je me demandais si nous arriverions jamais à débarrasser le Grand Hall de l'odeur envahissante de la racine rouge quand Oklina, qui remettait sur la cheminée les flambeaux de cuivre bien astiqués, poussa un cri, et se serait effondrée si Desdra, debout près d'elle, ne l'avait pas soutenue. Le visage gris comme la cendre, Alessan surgit du petit bureau qui, récemment encore, servait d'infirmerie à Fullen.

— MORRRETTTAAA !

C'était le cri angoissé d'un homme déjà accablé de douleur et de deuils. Il tomba lourdement à genoux, le corps secoué de sanglots, plié en deux, martelant les dalles de ses poings, ignorant les efforts de Pollen qui voulait l'empêcher de se faire mal.

Incapable de supporter ces sanglots, je courus m'agenouiller près de lui, et maintenant ses poings déjà ensanglantés martelaient mes cuisses, et non plus la pierre dure et glacée. Il m'étreignit les jambes si farouchement que je dus me mordre les lèvres pour ne pas crier, puis il enfouit sa tête dans mon giron, le corps convulsé de spasmes.

Moreta ! Qu'avait-il bien pu lui arriver au Weyr de Fort ? Je savais que sa reine ne quittait pas l'Aire d'Eclosion, sans conteste l'endroit le plus sûr dans tous les Weyrs.

Alessan m'entoura la taille de ses bras, ses ongles me labourant le dos, essayant de maîtriser cette douleur nouvelle et accablante. Je le serrai très fort contre moi, lui murmurant des niaiseries, essayant de comprendre ce qui s'était passé.

J'avais conscience de la présence de Tuero et Pollen, debout près de nous, mais ce qu'ils dirent fut étouffé par les violents sanglots d'Alessan, et le bruit de ses bottes raclant les dalles dans leurs mouvements désordonnés.

— Quoi que ce soit qui l'affecte, laissez-le se soulager en pleurant, car c'est la première fois qu'il donne libre cours à sa douleur, dis-je. Qu'a-t-il bien pu arriver à Moreta ?

— Quoi que ce soit, dit Desdra en nous rejoignant, cela a fait perdre connaissance à Oklina. Je n'y comprends rien. Il n'est pourtant pas lié à un dragon, et elle ne l'est pas encore.

Un ululement lugubre retentit, si puissant qu'il ne pouvait pas émaner d'un gueyt de garde.

— Par la Coquille ! s'écria Desdra.

L'angoisse qu'il y avait dans sa voix me fit lever les yeux, et je vis B'lerion monter quatre à quatre les marches menant au Fort, livide, les yeux hagards. Derrière lui, Nabeth était gris comme la cendre. C'est sa lamentation funèbre que nous venions d'entendre.

— Oklina ! s'écria B'lerion, la cherchant des yeux parmi nous.

— Elle s'est évanouie, B'lerion, dit Desdra, montrant le Hall où Oklina était allongée sur une table, veillée par une servante. Qu'est-il arrivé à Moreta ?

Détournant d'Oklina ses yeux remplis de larmes, B'lerion regarda Alessan qui continuait à sangloter violemment dans mes bras, et le chevalier bronze, accablé, baissa la tête. Tuero s'avança pour le soutenir d'un côté, Pollen de l'autre,

— Moreta est allée dans *l'Interstice*.

Je ne voyais pas ce qu'il voulait dire. Les dragons et leurs maîtres allaient tout le temps dans *l'Interstice*.

— Sur Holth. Les chevaliers-dragons de Telgar ont fait défection. Elle connaissait Keroon. Elle a fait la distribution du sérum. Holth était déjà fatiguée. Elle en a trop fait. Elles sont allées toutes les deux dans *l'Interstice*. Et elles n'en sont pas revenues !

Je serrai Alessan plus fort que jamais, mes larmes mêlées aux siennes, mais pleurant davantage sur lui que sur la vaillante Dame du Weyr. Comment pourrait-il supporter cette troisième tragédie, juste au sortir de la peste qu'il avait si courageusement combattue, et après avoir pleuré Suriana bien plus longtemps que la plupart des maris ? De nouveau, je me consumai de colère en pensant à mon père. S'il y avait une justice, pourquoi des malheurs répétés et terribles frappaient-ils impitoyablement Alessan, pendant que Tolocamp jouissait de sa santé, de sa fortune, et des plaisirs de la chair qu'il ne méritait plus ?

Je sus alors pourquoi les yeux d'Alessan brillaient tant le jour de mon arrivée. Je ne comprenais pas comment Moreta et Alessan avaient fait pour devenir amants. Ils n'avaient guère de temps à passer ensemble. En ce fameux après-midi, ils ne s'étaient absentés qu'une heure. Si lui et Moreta s'aimaient, je comprenais mieux qu'il approuve l'amour d'Oklina et B'lerion. J'étais contente que la Dame du Weyr ait eu un peu de bonheur, car Sh'gall ne m'avait pas plu les rares fois où je l'avais vu. Il n'avait rien d'aimable, contrairement à Moreta. Pauvre Moreta. Pauvre, pauvre Alessan. Qu'est-ce qui pourrait le réconforter en cette nouvelle épreuve ?

Desdra avait la réponse. Elle attendit que les convulsions d'Alessan se calment partiellement. Puis elle et Tuero le soulevèrent. Je ne pus pas bouger

immédiatement, tant mes jambes étaient ankylosées. Mais je le soutins contre moi pendant que Desdra portait une coupe à ses lèvres et lui disait de boire. Je n'oublierai jamais ses yeux en cet instant : perdus, totalement perdus, incrédules — et infiniment tristes. Il vida la coupe de Desdra. Le fellis agit instantanément, et ses paupières s'abaissèrent sur ses yeux hantés, ce qui fut une miséricorde et pour lui et pour nous.

Les bras ne manquèrent pas pour le porter dans ses appartements, et je proposai de le veiller, bien que Desdra m'assurât qu'elle lui avait donné assez de fellis pour qu'il dorme jusqu'au lendemain.

— Et alors, que pourrons-nous faire pour lui, Desdra ? demandai-je, encore bouleversée de sa peine, sans pouvoir arrêter mes larmes.

— Chère Dame Nerilka, si je pouvais vous répondre, je serais Maître Guérisseur de Pern.

Elle secoua la tête, exprimant la même impuissance que je ressentais.

— Tout dépendra de ce qu'il nous permettra de faire pour lui. Comme cette nouvelle perte est cruelle ! Horriblement, inutilement cruelle !

Ensemble, on le déshabilla et on le couvrit de la fourrure. Le teint cireux, les yeux enfoncés dans les orbites, les lèvres exsangues, il paraissait prématurément vieilli. Desdra lui tâta le pouls et soupira, soulagée. Puis elle s'assit au bord du lit, s'appuyant au montant avec lassitude, les mains abandonnées sur les genoux.

— Il aimait donc Moreta ? eus-je l'audace de demander.

Desdra acquiesça de la tête.

— Tout est arrivé le jour où nous avons ramassé les épines creuses. Quelle journée merveilleuse !

Elle soupira, et un petit sourire effleura son visage généralement austère.

— Je suis contente qu'il ait au moins eu cela. Et peut-être, étrangement et injustement, en est-il mieux ainsi. Enfin, si la Lignée de Ruatha doit perdurer.

— Parce que Alessan doit assurer sa descendance ?

Dans toute l'histoire de Pern, aucune Dame du Weyr n'était jamais devenue Dame d'un Fort, bien que le contraire arrivât fréquemment. Moreta approchait de l'âge où une femme ne peut plus enfanter sans danger, mais Alessan aurait pu prendre aussi une femme légitime. Un Seigneur Régnant pouvait édicter ses propres lois dans son Fort, surtout pour assurer sa Lignée. On inculquait profondément ce principe dans l'esprit et dans le cœur de toutes les filles de Seigneurs.

— Les enfants d'Oklina devaient nous être donnés en tutelle, dit Desdra.

— Mais cela ne suffira pas avec toutes ces pertes.

— Il faut lui révéler votre identité, Dame Nerilka.

Je secouai résolument la tête, comprenant sa pensée, cette possibilité impensable. Il lui fallait une femme jolie et séduisante, intelligente et charmante, qui lui ferait oublier tout son chagrin.

Puis Desdra me quitta, murmurant qu'elle apporterait à manger dès que ce serait prêt. Je n'eus pas l'énergie de répliquer que je ne pourrais sans doute

24.3.43 - 23.4.43

Je ne sais plus comment chacun de nous supporta les quelques jours qui suivirent. B'lerion resta près d'Oklina. Il me parut plus évident que jamais qu'elle était destinée au Weyr. Elle avait entendu la lamentation funèbre des dragons, chose très inusitée chez quelqu'un n'appartenant pas à un Weyr et sans lien avec un dragon. Et tout le monde, sauf Desdra et Oklina, s'étonna qu'Alessan eût perçu la mort de Moreta. Je finis par reconstituer leur histoire, aidée par une intuition de plus en plus affinée concernant tout ce qui regardait Alessan.

Tous les chevaliers-dragons et la plupart des gens des Weyrs avaient instantanément perçu les deux morts, celle de Moreta et celle de Holth. Par la suite, B'lerion nous parla du renforcement de la discipline et du règlement, imposé à tous les chevaliers-dragons, pour prévenir la répétition d'une telle tragédie.

Tout avait commencé ainsi : des chevaliers blessés avaient trouvé normal et logique de demander à leur dragon d'accepter un autre cavalier pour que la force des escadrilles, ne soit pas diminuée au moment d'une Chute de Fils. Chaque dragon avait ses propres particularités de vol, que comprenait le maître lui ayant conféré l'Empreinte à l'Eclosion. Mais, généralement parlant, chaque chevalier était capable de voler sur n'importe quel dragon. Personne ne pouvait donc blâmer Leri d'avoir adopté cette coutume, et d'avoir prêté Holth à Moreta en des circonstances si pressantes. Cette courtoisie était courante dans les Weyrs. Mais les dragons et les maîtres fatigués commettent des erreurs, et en cette fin d'après-midi Moreta et Holth avaient dépassé les limites de l'épuisement au point qu'elles ne continuaient à atterrir et décoller que par simple habitude. Je me rappelai alors que Holth avait disparu dans *l'Interstice* à peine un empan au-dessus du mur extérieur.

— Oui, murmura B'lerion d'une voix brisée, Holth avait perdu beaucoup de sa puissance au décollage. Elle a dû sauter et plonger dans *l'Interstice* avant que Moreta n'ait eu le temps de lui transmettre où elles allaient — et elles sont restées dans *l'Interstice*, perdues.

Par la suite, quand Maître Tirone commença à composer une ballade en l'honneur du vol courageux de Moreta, Desdra me dit que, sur les insistentes de tous les Chefs de Weyrs, il y montrerait Moreta chevauchant sa propre reine, et non pas Holth. Répandre la nouvelle sous-tendant cette tragédie aurait pu faire un mal incalculable. La plupart des Pernais ne surent jamais la vérité. Et je ne suis pas certaine d'avoir à me féliciter d'appartenir à la minorité. Non parce que cela diminuait l'héroïsme de Moreta à mes yeux, mais parce qu'une erreur si simple causait tant de malheur.

Desdra m'expliqua aussi, car elle me savait discrète et de confiance, comment les chevaliers-dragons avaient pu faire tant de livraisons en si peu de temps.

Ce qui avait contribué à leur épuisement, facteur majeur de la tragédie. Les dragons pouvaient aller instantanément d'un moment à l'autre du temps aussi facilement qu'ils allaient d'un point à l'autre de l'espace, par *l'Interstice*. Moreta et Holth avaient ainsi largement dépassé leurs forces. Car c'était seulement en étirant le temps de cette façon bizarre que Moreta et Holth étaient parvenues à livrer le sérum à tous les forts des plaines de Keroon. En ce jour fatal, Moreta était la seule à connaître assez bien Keroon dans ses moindres recoins pour réussir cette tâche.

Le Weyr de Telgar devait faire l'objet d'une action disciplinaire, à l'instigation de toutes les Dames des Weyrs. Elles étaient convaincues que si M'tani n'avait pas manifesté autant d'intransigeance et avait permis à ses chevaliers-dragons de voler, Moreta n'aurait pas perdu la vie. Je n'ai jamais su le châtement imposé à Telgar, et si Oklina l'a su, elle n'en a jamais parlé.

Je comprenais maintenant beaucoup mieux comment ces six personnes — Alessan, Moreta, Capiam, Desdra, Oklina et B'lerion — avaient passé l'heure précédant mon arrivée à Ruatha. Je ne m'étais pas posé de questions sur les provisions d'épines creuses, pensant que Ruatha en possédait des quantités en réserve, et n'imaginant pas que ces six braves avaient osé passer un jour entier dans le futur pour les cueillir sur la lointaine Ista.

Je comprenais beaucoup de choses — mais ce n'était pas cela qui me permettait d'aider Alessan. Je savais seulement que je me demandais comment il trouverait le courage de continuer à vivre après cette dernière et cruelle tragédie.

Il revint à la fois à la vie et à la douleur vingt-quatre heures plus tard. Je somnolais, et m'éveillai en sursaut au léger bruit qu'il fit dans son agitation. Je détournai la tête pour ne pas voir ses yeux hagards et hantés.

— Desdra m'a drogué ?

Les yeux baissés, je hochai la tête, et il la maudit.

— Ça ne servira à rien. Rien ne servira à rien. On sait ce qui s'est passé ?

Je le lui dis, parvenant à parler d'une voix calme et égale malgré ma gorge qui se serrait. La douleur qui le tourmentait était presque palpable. Quand j'eus terminé, il me fixa longtemps, les yeux brûlants dans un visage livide.

— Mais Leri et Orlith devraient partir ensemble ! dit-il, résumant son ressentiment et sa fureur dans cette suggestion.

— Les œufs. Orlith demeure jusqu'à ce qu'ils éclosent, et Leri avec elle.

— Brave Leri ! Vaillante Orlith !

Je cillai à ces sarcasmes, mais l'agonie de son corps rigide, ses poings crispés m'apprirent qu'un combat différent se livrait dans son âme.

— Les dragons et leurs maîtres jouissent de beaucoup d'avantages qui nous sont déniés ! Si seulement mon père m'avait libéré lors de cette Quête ! Quand je pense comme ma vie aurait pu être différente...

Il se détourna de moi pour regarder par la fenêtre. Puis, parce que je savais qu'il voyait les tumulus funéraires dans le paysage, je sus pourquoi il se retourna vers moi, ses yeux clos dans son visage tourmenté.

— Tu m'as veillé dans mon sommeil, loyale Rill. Et j'aurai tous les soirs un nouveau gardien, sans aucun doute, pour m'obliger à conserver une vie à laquelle je ne suis plus attaché.

C'est alors que ma propre angoisse parla par ma bouche, je n'étais plus la fille raisonnable, patiente, docile et effacée de la Horde de Fort, mais l'amie de Suriana, la plus récente sujette d'Alessan, et qui tenait à lui beaucoup plus qu'elle n'aurait dû. Toute peine peut être supportée. Le temps guérit toutes les blessures du cœur — mais il fallait gagner du temps.

— Vous n'avez peut-être plus envie de vivre, Seigneur Régnaant de Ruatha, mais vous n'avez pas le droit de mourir !

— Ruatha n'est plus pour moi une raison de vivre suffisante ! dit-il d'une voix tendue, amère, coléreuse. Ruatha a déjà essayé de me tuer une fois.

— Et vous avez lutté pour le sauver. Personne n'aurait pu en faire autant, dans l'honneur et la dignité.

— L'honneur et la dignité ne signifient rien dans la tombe ! s'écria-t-il, montrant la fenêtre et les tumulus.

— Vous respirez encore, et vous êtes Ruatha, dis-je avec autorité, me demandant si je pourrais, par mes paroles, provoquer en lui un sursaut de volonté et lui faire abandonner la résolution tacitement annoncée.

« En ma qualité de sujette, Seigneur Alessan, j'exige de vous que vous laissiez derrière vous un fils de votre Sang.

La véhémence de ma voix me surprit moi-même, et il me regarda, fronçant les sourcils.

— Sauf si vous voulez que la Lignée de Fort, Tillek ou Crom gouverne Ruatha après votre défection. Alors, je vous préparerai moi-même le fellis et vous pourrez partir !

— C'est donc un marché ?

Avec une vivacité que je n'attendais pas chez un homme gisant encore dans son lit, accablé de douleur, il se redressa, me tendant une main implacable.

— Très bien. Dès que vous serez enceinte, Nerilka, je boirai cette coupe.

Je le regardai, atterrée que mes encouragements aient provoqué en lui une telle réaction, accablée qu'il se soit mépris sur mes intentions. Puis je réalisai qu'il connaissait mon nom.

— Vos parents ont toujours désiré une alliance...

Le ton était plein de dédain, de dérision.

— Pas moi, Alessan. Pas moi.

— Pourquoi pas vous, Nerilka ? Vous avez montré toutes les qualités d'une Dame de Fort accomplie. Sinon, pourquoi vous trouveriez-vous si heureusement à Ruatha ? A moins que vous n'y soyez venue pour venger sur moi vos mortes ?

— Oh non ! Non ! Je ne pouvais plus supporter la vie à Fort. Mon père a dépassé toutes les bornes de l'avilissement. Comment pouvais-je rester là-bas alors qu'il refusait aide et médicaments aux guérisseurs ? C'est par hasard que je suis ici. J'étais chez Bestrum quand M'barak est arrivé et nous a demandé

notre aide. Et comment savez-vous qui je suis ?

— Suriana.

Puis il poursuivit, avec plus d'irritation :

— Vous avez été pupilles ensemble, Rill. Vous savez qu'elle dessinait sans arrêt. Votre visage apparaissait dans de nombreux dessins. Alors, comment n'aurais-je pas reconnu Nerilka quand je l'ai enfin vue ? Ce que je ne savais pas, c'est pourquoi vous veniez ici, alors, je vous ai laissée dans votre anonymat.

Il fit claquer ses doigts avec impatience.

— Venez, ma fille. Ce n'est pas un si mauvais marché que de devenir Dame de Ruatha, et d'être à jamais débarrassée de la crainte d'appartenir à un Seigneur qui vous maltraiterait. Vous ne pouvez pas avoir peur de moi ? Je n'ai jamais battu Suriana. Elle vous a sûrement dit que j'étais pour elle un bon mari.

Elle me l'avait dit, pas avec ces paroles, et suggérant plus que de la bonté. Mais pensant qu'elle était morte et qu'il souffrait tant de la perte de Moreta, mes larmes se remirent à couler.

— Vous êtes bon, généreux et brave, et vous ne méritez pas qu'on abuse de vous en cette circonstance.

— Il semble que j'attire le malheur, dit-il, la voix dure, le visage implacable. Epargnez-moi votre pitié. Et donnez-moi plutôt l'enfant qui continuera la Lignée de Ruatha. Et la coupe.

Comment ai-je pu acquiescer à l'une ou l'autre partie de ce marché bizarre, je ne le comprends pas maintenant, mais sur le moment je pensai que, quand son chagrin se serait adouci, Alessan n'aurait plus envie de boire la coupe, même si j'avais le courage de la préparer. En cet instant, j'aurais dit n'importe quoi.

— Alors, commençons tout de suite.

D'une main ferme, il m'attira vers son lit, mais je me dégageai, horrifiée, et pas seulement par sa hâte.

— Non, je n'imiterai pas Anella.

Alessan me regarda, avec une incompréhension coléreuse.

— Tolocamp a mis Anella dans son lit une heure après avoir appris la mort de ma mère.

— Les circonstances sont tout à fait différentes, Nerilka, dit-il, l'air terrible, les yeux brûlants.

— Vous aimiez Moreta.

Un muscle de sa joue frémit, et il me considéra froidement, les yeux luisant de quelque chose si semblable à la haine que je reculai.

— C'est cela qui vous retient, Dame Nerilka ?

J'aurais préféré que ce soit la modestie virginale. Je n'ai jamais connu personne de la Lignée de Fort qui ne tienne pas sa parole.

Continuant ses railleries, il me saisit la main et m'attira inexorablement vers son lit. J'essayai de formuler en paroles l'une quelconque des raisons que j'avais de lui résister, et dont la principale était que le moment semblait peu propice à un acte qui devait censément faire le bonheur des participants.

— Celui qui vient de goûter à la mort a besoin d'amour pour lui rappeler ce qu'est la vie, Nerilka.

Il parlait maintenant d'une voix persuasive, et j'allais capituler quand nous entendîmes le bruit d'une porte qui s'ouvre et de quelqu'un marchant sur les dalles.

— Vous voilà en sursis, Nerilka, mais pas pour longtemps, dit-il à voix basse et tendue. Nous avons conclu un marché et il sera exécuté. Le plus tôt sera le mieux. Il me tarde de boire cette coupe.

Tuero entra en silence, et son long visage plein de bonté s'éclaira en voyant Alessan réveillé qui bavardait avec moi.

— Désirez-vous quelque chose, Alessan ?

— Mes vêtements, dit Alessan, tendant la main pour les recevoir.

J'allai lui chercher une tenue propre, et Tuero lui donna ses bottes. Il s'habilla rapidement, puis, nous précédant, il sortit.

Son apparition dans le Hall surprit tout le monde, et son attitude plus encore. Il appela Deefer, envoya un pupille chercher Dag, demanda où était sa sœur, et ne s'étonna pas de la présence de Desdra quand elle arriva avec Oklina. Mais il se détourna brusquement lorsque sa sœur s'approcha pour l'embrasser, et nous ordonna sèchement, à Tuero et à moi-même, de rejoindre les autres dans son bureau. Puis, d'une voix égale mais indifférente, aussi complètement et rapidement qu'il le put, il nous dit ce que nous avions à faire.

Tout le monde fut grandement soulagé de le voir reprendre ses activités, mais j'étais la seule à savoir qu'il mettait ses affaires en ordre en prévision de sa mort. Non content de s'épuiser à des activités physiques, il passait ses longues soirées avec Tuero, à envoyer des messages, certains tambourinés, d'autres manuscrits qu'il faisait porter par courrier monté. J'entendis le premier — il demandait des juments pour ses étalons, et offrait un asile aux gens de bonne réputation qui avaient perdu leur fort. Certains messages demandaient le paiement des dettes dues à Ruatha ; j'en pris connaissance dans les Archives. Toute personne capable de marcher ou monter fut réquisitionnée pour inspecter l'état des forts déserts, rassembler les bêtes égarées et juger de leur état de santé, et recenser les cultures.

Personnellement, je ne trouvai aucune joie dans ce travail, trop marqué par l'attitude froide et maussade d'Alessan. Nous avons travaillé beaucoup plus dur pendant la fabrication du sérum, mais dans l'enthousiasme et l'espoir. Maintenant, toute animation nous avait quittés, paralysés que nous étions par la froide indifférence d'Alessan. Et quand Ruatha fut restauré dans son état originel, toutes traces possibles de l'épidémie effacées, nous n'en tirâmes aucun plaisir. Oklina disposa des plantes et des fleurs dans le Hall, espérant nous égayer, mais certaines se flétrirent et moururent immédiatement, comme si, elles aussi, ne pouvaient pas survivre dans cette atmosphère. Je me reprochais constamment mes paroles à Alessan, craignant d'avoir provoqué chez lui ce terrible changement en ayant l'air d'approuver son suicide. Dix jours après la mort de Moreta, à notre sinistre repas du soir, Alessan se leva, et

tout le monde se tut instantanément. Il prit un mince rouleau à sa ceinture.

— Le Seigneur Tolocamp m'autorise à prendre pour épouse sa fille, Dame Nerilka, annonça-t-il de ce ton froid et indifférent qui lui était devenu coutumier.

Beaucoup plus tard, je tombai par hasard sur ce rouleau, abandonné au fond d'un coffre. En fait, voilà ce qu'avait écrit Tolocamp : « Si elle est chez vous, prenez-la. Elle ne fait plus partie de ma famille. » Alessan n'aurait pas eu besoin de ménager mes sentiments, mais il prouva une fois de plus quelle bonté continuait à perdurer sous sa façade impassible.

Un mouvement de surprise parcourut l'assemblée, mais personne ne me regarda. Pas même Tuero. Desdra était repartie depuis cinq jours à l'Atelier des Guérisseurs.

— Dame Nerilka ? demanda timidement Oklina, regardant son frère avec de grands yeux étonnés.

— La Lignée de Ruatha doit continuer, poursuivit Alessan, qui ajouta avec un sourire sans joie : Et Rill est d'accord avec moi.

Alors, tous les yeux se tournèrent vers moi, qui regardai obstinément droit devant moi.

— Je me rappelle maintenant où je vous ai vue, dit Tuero, Il sourit pour la première fois depuis dix jours.

— Dame Nerilka.

Il se leva et s'inclina devant moi, parmi les exclamations de surprise.

Oklina me considéra encore quelques instants, puis, se levant, elle contourna la table et me jeta ses bras autour du cou, pleurant et riant à la fois.

— Oh, Rill, c'est vraiment toi ?

— J'ai le consentement de son Père et Seigneur. Nous avons un harpiste présent et suffisamment de témoins pour célébrer officiellement cette union.

— Mais pas tout de suite, pas comme ça ? protesta Oklina, faisant claquer ses doigts. Je pressai fermement ses mains dans les miennes.

— Si, comme ça, Oklina, dis-je, la conjurant du regard de ne pas protester. Il y a trop à faire pour perdre du temps ou gaspiller à une cérémonie les marks que nous n'avons pas.

Elle se laissa persuader, mais elle était troublée. Dans mon intérêt, je le savais. Je me levai donc, Alessan prit ma main, et on se retourna vers l'assistance. Il prit un mark de mariage en or dans son escarcelle, et répéta la formule officielle, me demandant de devenir sa Dame et son épouse, mère de sa descendance et honorée plus que toute autre au Fort de Ruatha. Je pris le mark — par la suite, j'y fis graver la date de ce jour — et dis que j'acceptais l'honneur de devenir sa Dame et son épouse, mais j'eus du mal à ajouter « mère de sa descendance et honorée plus que toute autre ». Mais tel était notre marché.

Oklina insista pour servir du vin, le blanc pétillant de Lemos, afin que tous puissent porter un toast à notre union. Les paroles traditionnelles furent prononcées par un harpiste qui ne pouvait pas sourire et qui n'avait aucun

chant composé en notre honneur pour célébrer l'occasion. Tout le monde me serra la main avec fermeté, et certaines femmes avaient les larmes aux yeux, mais ce fut une noce sinistre. Me rappelant que j'étais la mariée, je me forçai à sourire.

Tuero nous présenta les Archives Familiales pour qu'y soient inscrits nos noms, ma Lignée et la date, puis Alessan se retira avec moi.

Malgré sa bonté et sa délicatesse, j'eus le cœur brisé de le sentir procéder avec une froideur toute mécanique.

A part cela, pas grand-chose ne changea, car je refusai qu'on me traite avec cérémonie, et je demurai Rill pour tout le monde. Oncle Munchaun m'envoya les bijoux que je lui avais confiés, avec un coffre de marks, petit mais très lourd. Cela constitua ma dot. Il me communiqua également ce qu'avait dit Tolocamp en apprenant où j'étais : « Le Fort de Ruatha dévore toutes mes femmes, et si Nerilka préfère l'hospitalité de Ruatha à la mienne, elle n'est plus ma fille. »

Mon Oncle m'apprit cela parce qu'il préférait que je le tiennne de lui-même. Mais personnellement, il trouvait que ma situation n'aurait pu avoir une issue plus favorable et il me souhaitait bonne chance. Je regrettais que cette chance ne fût pas aussi visible que les bijoux et les marks, car j'aurais pu en faire profiter Alessan. Mon Oncle ajoutait avec une grande satisfaction qu'Anella avait été furieuse de la nouvelle, étant certaine que je me cachais dans quelque recoin du Fort. Elle avait même fini par se plaindre de mon absence à Tolocamp, qui, comme je l'avais prévu, n'avait pas remarqué mon départ.

Un flot ininterrompu de chariots et de fardiens amenait à Ruatha des sans-fort et leurs familles. Oklina et moi, nous leur donnions à manger et permettions aux femmes d'utiliser les bains, ce qui nous permettait d'évaluer leur valeur et leur moralité. Tuero, Dag, Pol, Sal et Deefer faisaient de même, bavardant avec les hommes devant un gobelet de klah ou un bol de soupe. Pollen leur faisait passer un sommaire examen médical. Curieusement, c'était souvent Fergal qui avait le dernier mot, et qu'Alessan écoutait le plus. Il glanait des informations auprès des enfants, qui parfois ne concordaient pas avec ce qu'avaient dit les adultes. Toujours à notre avantage.

Nous eûmes la bonne fortune d'attirer les plus jeunes fils de Lignées collatérales de Keroon, Telgar, Tillek et des Hautes Terres, de sorte que les appartements vides du Fort se remplirent, et que nous retrouvâmes des cadres compétents. Des Artisans arrivèrent, avec l'approbation des Maîtres Artisans de Pern, porteurs d'outils et de fournitures. Maintenant, quand je passais devant les fortins pour aller aux écuries, les femmes me saluaient joyeusement, et les enfants jouaient sur l'aire de danse ou dans la prairie avant leurs leçons avec Tuero. Peu à peu, nos repas sombres et silencieux s'animèrent. Jusqu'au jour où M'barak, qui convoyait souvent des visiteurs à Ruatha, nous annonça que l'Ecllosion était imminente.

Tout le monde se remit à penser à Moreta, Leri et Orlith — et Oklina. Rappel sinistre de mon marché avec Alessan. Il était trop tôt pour savoir s'il m'avait

fécondée, seul allègement au stress que j'étais obligée de dissimuler à tous. Alessan ne parlait jamais de l'Écllosion, mais nous en étions tous venus à penser qu'il permettrait à Oklina de figurer parmi les candidates à l'Empreinte. Nous savions tous que les visites de B'lerion étaient plus fréquentes que s'il lui avait simplement fait sa cour.

Je restai interdite quand Alessan me demanda si j'avais une robe pour assister à l'Écllosion.

— Vous n'avez pourtant pas envie d'y aller ?

— Envie, non ! Mais le Seigneur et la Dame de Ruatha se doivent d'être présents à *cette* Écllosion. Oklina mérite que nous la soutenions !

A son air, il semblait me reprocher d'avoir pu, ne serait-ce qu'un instant, en avoir jugé autrement. Il revenait d'un long déplacement, pour installer les nouveaux occupants dans un lointain fort déserté, et il était encore couvert de poussière.

— Regardez dans les coffres de ma mère. Elle y conservait toujours toutes sortes d'étoffes. Vous êtes trop grande pour trouver une robe toute faite à votre taille.

Une ombre passa sur son visage, et il sortit vivement pour aller au bain.

Il venait me retrouver tous les soirs, plein de bonté et de délicatesse, jusqu'au matin où nous sûmes tous deux que je n'avais pas encore conçu. Je ne saurais dire à quel point je fus soulagée, malgré mon échec à lui concevoir immédiatement un héritier, car cela signifiait qu'il devait vivre au moins un mois de plus. Et que j'aurais un mois de souvenirs de plus. Je ne pouvais plus me cacher qu'Alessan avait toujours occupé mon esprit et mon cœur depuis le jour où il avait épousé ma chère Suriana, de même que Ruatha était le havre qui m'avait été dénié d'abord par sa mort prématurée, puis par la décision arbitraire de mes parents au moment de la Fête. Maintenant, il était devenu essentiel à mon cœur et mon âme, d'une façon que je n'aurais jamais imaginée au cours de mes plus folles rêveries. Je frémissais chaque fois qu'il m'effleurait ; parfois, la nuit, je sentais sa main qui me cherchait à tâtons, comme pour se rassurer dans son sommeil. Je chérissais les moindres paroles d'approbation dont il saluait mon organisation, mes suggestions. Je les engrangeais dans mon cœur, comme d'autres thésaurisent les marks ou les grains, pour me fortifier pendant la famine qui suivrait son absence.

Oklina, moi, et deux nouvelles assez habiles à l'aiguille, nous commençâmes à me confectionner une robe dans une étoffe rouge et soyeuse, et j'avoue que je travaillai le cœur plus léger. Oklina s'était confectionné sa blanche tunique de candidate le soir dans sa chambre, pour ne pas réveiller en nous de sombres souvenirs. Pendant nos séances de couture, elle bavardait, me racontant l'histoire de Ruatha, et même des anecdotes concernant le passage trop bref de Suriana. Elle savait maintenant que cela ne m'affligeait pas d'entendre parler de ma sœur adoptive, et même que j'accueillais avec joie toute occasion de ranimer son souvenir. A Fort, personne ne s'était jamais intéressé à ce que j'avais fait en tutelle, ni à mon amie, que personne n'avait jamais vue.

Peu à peu, je redécouvris le plaisir de vivre à Ruatha, dans la construction de nouvelles fondations, dans l'accueil et l'installation de nouveaux arrivants. Nous pratiquions une sévère économie, à laquelle je contribuais par les marks de mon coffre et par l'organisation apprise de ma mère. Le Fort manquait de tout, et pas seulement de vivres. L'Atelier des Guérisseurs nous remboursa gracieusement le travail et les matières premières utilisés dans la préparation du sérum.

Alessan en grinça des dents, mais l'altruisme ne nourrit pas son homme et ne remplit pas les magasins. Il accepta donc sans discuter cette modeste somme en paiement de ce que son honneur l'avait poussé à faire. Ces marks nous permirent d'acheter du matériel, de commander des socs, des chariots et des roues au Maître Forgeron et des objets de première nécessité aux autres Ateliers. Tout ce que nous fournissions à nos vassaux était débité de leur compte individuel. Le soir, je passais autant de temps sur mes Archives qu'Alessan en passait sur les siennes. Nous prîmes l'habitude de travailler ainsi ensemble, dans un silence amical, que seule rompait Oklina en nous apportant notre dîner. Parfois, je voyais à certains signes qu'il commençait à se détendre. Puis un événement quelconque, extérieur ou intérieur, le poussait à se renfermer dans son terrible isolement.

11.

23.4.43

Les tambours nous annoncèrent que des chevaliers-dragons venaient nous chercher. B'lerion prit Oklina en croupe, et lui offrit une magnifique cape de fourrure pour la protéger du froid de *l'Interstice*. Oklina, Alessan et moi, dans nos plus beaux atours, nous l'accueillîmes en haut des marches du Fort, et c'est alors qu'il requit officiellement la présence d'Oklina à l'Eclosion. Tout aussi cérémonieux, mais impassible et muet, Alessan accepta de la tête et plaça la main d'Oklina dans celle de B'lerion.

Je vis des larmes dans les yeux du chevalier bronze, et Oklina jeta ses bras au cou de son frère en sanglotant. Très raide, Alessan se dégagea et la poussa vers B'lerion. Sans un mot B'lerion s'éloigna avec Oklina et Alessan les suivit des yeux, le visage dur comme la pierre. Je savais ce qu'éprouvait Alessan, et je baissai la tête devant ce nouvel accès de désespoir.

Les yeux rouges, M'barak atterrit pour nous emmener au Weyr de Fort, et je me sentis défaillir, sachant la raison de ses larmes. C'est Alessan qui me montra le courage d'affronter l'inévitable.

Les Eclotions sont censément toujours des occasions joyeuses, car l'Empreinte marque le début d'une nouvelle association entre hommes et bêtes. Mais comment pourrait-il y avoir la moindre joie dans l'Eclosion d'aujourd'hui, c'est ce que je me demandais. Et l'arrivée au Weyr de Fort fut encore plus épouvantable. Tous les chevaliers-dragons avaient les yeux rouges, tous les dragons étaient gris cendre. Et tous les invités étaient déprimés, et pourtant ils ne savaient pas tous que Leri et Orlith étaient parties

dans *l'Interstice* à l'aube.

Malgré le nombre des arrivants, malgré leurs gais atours de fête, nous n'entendîmes ni conversations ni plaisanteries en traversant le Bassin pour entrer dans l'Aire d'Eclosion. J'espérais que cette atmosphère lugubre n'affecterait pas les dragonnets et ne provoquerait pas de séquelles imprévisibles. Je ne crois pas que j'aurais pu supporter une autre déception. Je m'émerveillai une fois de plus de la force de caractère d'Alessan.

Je me cramponnai donc à l'idée que, si nous survivions à cette effroyable journée, je jouirais encore un mois de sa compagnie. Il fallait que je me raccroche à des pensées positives. Il fallait que je me raccroche à la dignité et à l'honneur pour traverser cette crise. Je me rappelai fermement que j'étais maintenant Dame de Ruatha, l'un des plus anciens Forts de Pern, et que notre sœur était candidate à l'œuf de reine. Aujourd'hui, j'avais le droit d'être fière. Je me redressai donc au côté d'Alessan, espérant de tout mon cœur que son courage suffise à le soutenir jusqu'à la fin des cérémonies.

Il était pâle, remarquai-je à la dérobée, mais la fierté devait lui donner des forces, à lui aussi. Comme nous entrions sur l'Aire d'Eclosion proprement dite, il prit courtoisement mon bras. Je fus contente de m'appuyer sur lui, car sinon il m'aurait été difficile de marcher avec dignité, les pieds brûlés par les sables chauds à travers les minces semelles de mes souliers. Alessan me conduisit sur les gradins à l'extrême gauche de l'Aire. Une fois assis, il ne regarda plus que les œufs, se concentrant surtout sur l'œuf de reine, un peu à part sur un petit monticule de sable.

Je regardai autour de moi, parce que je ne pouvais regarder ni les œufs ni Alessan. Maître Capiam était là, et se mouchait vigoureusement et sans arrêt, avec à son côté la nouvelle Maîtresse Guérisseuse, Desdra, fière, triste et angoissée à la fois. Desdra ne retournerait pas à son Atelier d'origine, comme elle en avait l'intention après avoir acquis la Maîtrise, mais elle resterait près de Capiam. J'espérais que cela signifiait ce que je pensais.

Le Maître Harpiste de Pern, Tirone, arrivait avec un nombre immense de harpistes de tous rangs, et je ne manquai donc pas l'entrée de Tolocamp et de la petite Anella, en tenue ridiculement apprêtée et criarde. Elle parcourut des yeux les gradins, puis tira Tolocamp de côté, pour se placer le plus loin possible de nous. Les autres Chefs et Dames des Weyrs arrivèrent ensuite, Falga boitant encore pour traverser les sables. Derrière moi, quelqu'un me montra le Seigneur de Benden et sa Dame et les principaux Seigneurs à mesure qu'ils entraient. Pour la première fois, je crois, je réalisai que j'étais d'un rang égal à ces célébrités. Ratoshigan vint seul, comme à son habitude. Les Maîtres Artisans arrivèrent, accompagnés de leurs dames ; je vis peu de visiteurs portant le Badge de Telgar, mais beaucoup avec celui de Keroon.

Puis le bourdonnement commença, de plus en plus vibrant à mesure que croissait l'excitation des dragons saluant l'entrée des candidats. Sh'gall en personne conduisait les quatre jeunes filles, faisant signe aux garçons de continuer à avancer pendant qu'il plaçait les candidates devant l'œuf de reine.

D'autres œufs commençaient à se balancer, et le chant des dragons se fit extatique. Mon cœur battit plus fort, mon pouls s'accéléra. Oh, pourvu que ce soit Oklina ! Cela constituerait le signe le plus propice indiquant la fin de nos malheurs, des malheurs de Ruatha.

Immobile et fière, ce n'était plus la mince adolescente hésitante, mais une jeune femme pleine de dignité et d'assurance. J'avais les larmes aux yeux. J'avais inconsciemment fermé les poings quand je sentis la main d'Alessan chercher la mienne et enlacer ses doigts aux miens.

Un œuf, juste au-dessous de nous, commença à se balancer violemment. D'autres s'agitaient tout autant et, derrière moi, j'entendais les gens parier sur celui qui s'ouvrirait le premier. Je n'aurais pas gagné ; l'œuf au-dessous de nous se fendit, et une tête humide apparut, roucoulant pitoyablement tandis que le dragonnet se dégageait de sa coquille. C'était un bronze ! Un soupir de soulagement parcourut l'assistance. C'était toujours bon signe qu'un bronze éclore en premier. Sur des pattes chancelantes, la petite bête piqua droit sur un grand garçon dégingandé à l'épaisse chevelure brun clair. Bon signe également, que le dragonnet sût qui il voulait. Le garçon ne croyait pas à sa chance et regarda ses voisins, l'air hésitant. En riant, ils le poussèrent vers le dragonnet vacillant. Ne résistant pas davantage à sa bonne fortune, le garçon courut s'agenouiller dans le sable près du petit bronze et lui caressa la tête.

Maintenant, j'avais le visage inondé de larmes, et je n'étais pas la seule. Personne ne pouvait me reprocher cet étalage d'émotion. Je n'avais pas réalisé que je réprimais tant de larmes. Pleurer me débarrassa de toutes sortes de pressions et tensions. Comme lorsqu'on se réveille d'un long cauchemar dans une journée ensoleillée. Puis, Alessan me tenant fermement la main, je vis à travers mes larmes qu'un petit bleu avait trouvé son partenaire. Le bourdonnement des dragons adultes s'augmenta des glapissements stridents des nouveau-nés et des acclamations excitées des nouveaux chevaliers et de leurs familles.

Soudain, tous les yeux se braquèrent sur l'œuf de reine qui se balançait violemment. Alessan me serra la main à l'écraser, et je réalisai alors que l'issue de cette journée lui importait beaucoup plus qu'il ne se permettait seulement de l'espérer — ne serait-ce que parce que, dans son vocabulaire, manifester espoir ou amour vis-à-vis de quelque chose ou de quelqu'un signifiait sa perte. En un éclair, je compris son âme et résolu de persévérer dans nos rapports et de manifester toute la compréhension possible à cet homme qui, aux yeux de tout autre, paraissait froid et indifférent.

Puis l'œuf de reine se balança trois fois avec vigueur et se fendit en deux moitiés qui tombèrent de part et d'autre de la petite reine, qui sembla jaillir de sa coquille comme mue par un ressort.

Nouveau présage heureux !

Deux candidates perdirent contenance. Alessan retint son souffle, mais, pour ma part, je savais, d'une certitude étrange et inébranlable, quelle jeune fille la petite reine choisirait. Vivement, et avec beaucoup plus d'agilité que le reste

de la couvée, la petite reine encore humide se dirigea droit sur Oklina. Je ne m'aperçus pas que je me cramponnais à Alessan, mais il m'entoura de son bras quand Oklina, levant des yeux étincelants, trouva instinctivement le regard de B'lerion.

— Elle s'appelle Hannath ! s'écria Oklina, d'une voix vibrante d'étonnement et d'exultation, le visage si radieux qu'elle en était véritablement belle.

— Oh, Alessan, Alessan, Alessan ! ne cessais-je de répéter, me cramponnant à lui, essayant de réprimer la joie tumultueuse qui agitait mon cœur, mais incapable de la supprimer tout à fait, même sachant comme cette scène devait lui être pénible.

— Elle savait qu'Oklina conférerait l'Empreinte, dit-il d'une voix brisée, considérant le visage radieux de sa sœur.

Je compris qu'il parlait de Moreta.

— Elle le savait !

Alors, il me serra contre lui, si fort que j'en eus le souffle coupé. Je sentis son corps trembler d'angoisse, son cœur battre à grands coups. Puis, avec un sanglot déchirant, il enfouit sa tête sur mon épaule, s'affaissant contre moi, si heureuse de le soutenir. Est-ce pour cela que j'étais si grande ? On resta quelques instants dans les bras l'un de l'autre, puis il se redressa et son regard se fixa de l'autre côté de l'Aire. Je sais qu'il ne voyait rien, car il ne réagit pas quand B'lerion et Oklina nous regardèrent. Je leur fis signe que nous les suivions. Puis les gradins se vidèrent peu à peu.

Il régnait un profond silence sur l'Aire d'Ecllosion, et les parois épaisses assourdisaient les cris excités retentissant dans le Bassin. Finalement, Alessan releva la tête, fixant les gradins de l'autre côté des Sables. Son attitude avait subtilement changé, mais d'une manière que je n'arrivais pas à expliquer alors. J'avais l'impression qu'il s'était vidé de quelque chose, comme au moment où Oklina avait conféré l'Empreinte à sa reine. Son deuil avait-il pris fin au moment où elle commençait une nouvelle vie ? Et allait-il commencer une nouvelle vie lui aussi ?

— C'est là que je lui ai rendu sa robe de la Fête, murmura-t-il si bas que j'eus peine à l'entendre. Elle m'avait aidé et rendu l'espoir. Je ne pourrai jamais l'oublier, Rill.

— Aucun de nous ne le pourra, Alessan.

Il n'avait pas pleuré, et pourtant il avait les yeux rouges et le visage gonflé. Il m'essuya les joues, comme Oncle Munchaun l'avait fait si souvent. Il ne sourit pas, mais ses yeux et sa bouche s'étaient un peu adoucis. Il se leva, passa sur le gradin inférieur, et me tendit la main pour m'aider à descendre.

— Aujourd'hui, c'est un jour de joie pour Oklina, que rien ne doit assombrir, pas même des douleurs anciennes. Pas plus que je n'exigerai cette coupe de vous, honorable Rill.

Nous descendions les gradins, et il regardait où il posait les pieds, de sorte qu'il ne vit pas que cette nouvelle joie me faisait monter les larmes aux yeux.

— Il y a trop à faire à Ruatha, maintenant que nous avons perdu Oklina au

bénéfice du Weyr. Je n'aurais pas pu m'opposer à son destin comme mon père l'a fait avec moi. Maintenant, je suis content de lui avoir laissé sa liberté. Il fallait que je vienne au Weyr de Fort pour comprendre que la vie a une fin, et que la vie a un commencement.

— Oh, Alessan.

Nous étions revenus sur les sables brûlants, et comme en l'absence de public je n'étais plus obligée de conserver une dignité cérémonieuse, je le saisis par la main et me mis à courir. Il fallait que je m'agite pour donner libre cours à la joie qui bouillonnait dans mon cœur.

— Les pieds me brûlent, et il ne faut pas arriver trop tard pour congratuler Oklina.

Emettant un bruit qui était presque un éclat de rire, Alessan me suivit hors de l'Aire d'Eclosion et vers le Bassin du Weyr de Fort où les festivités avaient déjà commencé. Au-dessus de nous, silhouettes contre le ciel, les dragons occupaient toutes les places disponibles sur la Couronne. Le soleil les transformait tous en dragons d'or.

12.

11.3.1553 Intervalle

Au moment où je conclus ce récit, aucun Fil n'a obscurci nos cieux depuis cinq merveilleuses Révolutions. Il reste peu de traces de ce que Ruatha a enduré, car les tumulus funéraires ont été nivelés, et leurs sites sont devenus invisibles au milieu de l'herbe luxuriante.

Et le changement, le changement provoqué par la cessation des Chutes, nous a bénéficié à tous. Kamiana est Dame du Weyr de Fort, et G'drel, solide et aimable chevalier de Telgar, est son Chef de Weyr. Son Dorianth a couvert Pelianth au cours du vol nuptial ayant suivi la mort de Moreta. Personne n'entend plus guère parler du Chef d'Escadrille Sh'gall, mais G'drel et Kamiana viennent souvent nous voir, et G'drel taquine souvent Alessan au sujet de Squealer, son coureur champion. Il est le seul à l'oser, à part Fergal, bien qu'Alessan soit généralement d'abord assez facile à tous autres égards.

Le Nabeth de B'lerion déjoua toutes les manœuvres des autres bronzes pour couvrir l'Hannah d'Oklina, non que quiconque ait jamais douté de l'issue de ce vol nuptial. Ses deux fils jouent maintenant avec les nôtres, car j'ai rempli cinq fois la première partie de mon contrat avec Alessan : nous avons quatre fils vigoureux et une fille, que nous avons nommée Moreta. Alessan ne veut pas m'épuiser par de trop nombreuses naissances, et pourtant, je ne cesse de lui répéter que c'est enceinte que je suis le plus heureuse, ne souffrant jamais des malaises et autres maux attachés à cet état.

Il s'autorise même à manifester de l'affection à ses enfants. D'abord, il feignit l'indifférence totale à leur égard, comme si sa tendresse pouvait les désigner comme victimes de désastres futurs. A ma grande joie, ils se sont révélés incroyablement robustes, moins prédisposés que les autres enfants du Fort à contracter les maladies infantiles, et apparemment inaccessibles aux coupures,

brûlures et fractures de l'enfance. Notre fille Moreta — et Desdra m'a dit sincèrement qu'elle est la fillette la plus ravissante qu'elle ait jamais vue, de sorte que ce jugement n'émane pas seulement de sa partiale mère — est le soleil qui a fait fondre la froideur de son père. Il n'a pu s'empêcher de l'adorer, car elle s'épanouit chaque fois qu'elle le voit, et sa joie est contagieuse. Alessan ne sera jamais plus l'homme gai, insouciant et folâtre que me décrivait Suriana, mais il a maintenant le sourire plus prompt, il rit aux plaisanteries impudentes de Tuero, et sourit aux farces de ses fils. Il se réjouit chaque fois que Squealer gagne une nouvelle course, et accueille toujours aimablement nos hôtes dans le Grand Hall.

Nous préparons notre première Fête, qui sera assez modeste, quand le printemps aura revêtu la terre d'herbe nouvelle et de fleurs. Si, à l'occasion, quand nous faisons nos plans, une ombre passe sur son visage, je trouve cela compréhensible et je l'ignore.

S'il ne m'aime pas comme il aimait Suriana et Moreta, il m'aime d'un amour qu'il n'aurait jamais connu avec sa première et tempétueuse épouse, et différent aussi du profond attachement qu'il vouait à Moreta. Nous nous comprenons bien, et il nous arrive souvent de dire la même chose ensemble. Et nous sommes toujours du même avis sur les questions concernant le Fort de Ruatha et nos enfants. Il n'hésite pas à louer publiquement mes efforts, sans savoir que c'est le plus grand plaisir qu'il puisse me faire, à moi, qui n'avais jamais reçu aucun compliment de ceux de ma propre Lignée.

Et peu à peu, à mesure que s'apaise sa peur de reperdre ceux qu'il chérit, son affection s'est étendue à tous les domaines de notre vie commune. La nuit, ce n'est pas l'ombre de Suriana ou le fantôme de Moreta qu'il tient dans ses bras et qu'il aime — c'est Nerilka, son épouse, la mère de ses enfants et la Dame de son Fort.

Il est temps de mettre un terme à une histoire commencée dans le chagrin et l'épreuve et qui se termine dans un bonheur profond et durable.

Puisse-t-il en être ainsi pour d'autres.